

ELISA REVERTER LÓPEZ

# FEMMES EN ENFER

FEMMES EN ENFER

ELISA REVERTER LÓPEZ



**Elisa Reverter López**  
(Badalona 1917-2009)

Artiste et politique catalane exilée en France à la fin de la Guerre Civile Espagnole, elle témoigne dans cet ouvrage de la période qu'elle a passé enfermée dans le camps de concentration de Couiza-Montazels dans le département de l'Aude.

*\*Photo cédée par les héritiers de l'auteur.*



CONSULADO GENERAL DE ESPAÑA  
EN PERPIÑAN



# **Femmes en enfer**

Elisa Reverter López

## Femmes en enfer

Traduction du catalan: María Ramón Cervelló.

©Edition AECID, Agencia Española de Cooperación Internacional para el Desarrollo.

Création de la couverture, mise en page et impression:  
Cyan, Proyectos Editoriales, S.A.

Catalogue Général des publications officielles de l'administration générale de l'Etat ;

<https://publicacionesoficiales.boe.es>

NIPO : 109-19-061-4

D.L. : M-31076-2019



CONSULADO GENERAL DE ESPAÑA  
EN PERPIÑAN



Cette publication a été possible grâce à la Coopération Espagnole au travers de la Agencia de Cooperación Internacional para el Desarrollo (AECID). Son contenu ne reflète pas nécessairement la position de l'AECID.

**In memoriam :**

A ma mère, exemple de force et de grandeur d'âme, manifestement mises en évidence tout au long de ces heures dures et amères de la guerre.

A mon père, vieux lutteur, défenseur des libertés essentielles de la terre catalane. Un rêve de générations qu'il sut me transmettre et qui fit naître en moi un fort sentiment patriotique dès ma plus tendre enfance.

A mon époux, Josep, grand patriote. Poursuivi, emprisonné et condamné pour défendre la Catalogne et notre liberté. Tout particulièrement à lui, qui me suggéra l'idée de publier ce livre.

**En hommage :**

A tous ceux qui en défense de notre patrie ont enduré des souffrances, des supplices, l'exil ou la mort pendant les années obscures de la guerre civile espagnole ou des suites de celle-ci.

**Elisa REVERTER**

Badalona, juin 1991



Un de mes premiers souvenirs d'enfant, aujourd'hui encore très vivace, est celui de mademoiselle Antònia que j'idolâtrais plus que je n'aimais. Antònia de Tera, de Badalona, grande pédagogue.

Un jour elle a écrit et dédicacé un très beau poème, que je garde encore, à une fillette de quatre ans qui lui amenait souvent des fleurs de son jardin et assise au pied de l'estrade dessinait pour elle ou lui racontait un conte sans fin qu'elle inventait au fur et à mesure.

Un jour devant mon époux elle me dit : « Je savais que cette fillette portait en elle une artiste, elle dessinait toute la journée, mais je pensais aussi qu'il y avait en elle une future écrivaine. Comment est-il possible que tu n'aies jamais écrit de livre ? » Je n'ai pas osé lui dire que j'en avais écrit un que je gardais bien caché et que peut-être personne ne lirait jamais.

À elle, à ma chère mademoiselle Antònia, intelligente, discrète, simple, au sourire toujours aimable qui a façonné mon enfance, à sa mémoire et avec tout mon respect je dédie aujourd'hui ce livre.



## ELISA REVERTER LÓPEZ (1917-2009)

Il n'est pas toujours facile de parler de quelqu'un aux multiples facettes, ayant touché à différents aspects de la création artistique. Tour à tour sculptrice, céramiste, peintre, Elisa Reverter a fini par nous surprendre en publiant cet ouvrage sur son expérience en tant qu'exilée et prisonnière dans le camp d'internement pour femmes de Couiza-Montazels, dans l'Aude, après la « retirada » des troupes républicaines espagnoles en 1939.

Elle a été très tôt une femme engagée, luttant pour ses idéaux, impliquée dans les transformations politiques et sociales des moments historiques vécus aussi bien pendant sa jeunesse qu'à sa maturité.

Enfant d'une famille déstructurée, Elisa fait preuve dès son plus jeune âge d'une personnalité artistique et inventive, imaginant toute sorte de jeux avec ses sœurs et les enfants du quartier. Elle passe ces années dans une maison avec jardin face à la mer, environnement privilégié lui permettant de développer ses qualités artistiques et ludiques. Elle étudie le dessin et la peinture et montre une prédisposition toute particulière pour la perspective et le dessin technique.

Pour des raisons familiales, la mère et ses quatre filles vont vivre à Navarcles, petit village proche de Manresa. À l'âge de 20 ans elle s'implique avec la République et assure les tâches du secrétariat de mairie. Elle s'entoure de jeunes volontaires et sa famille accueille des officiers de l'armée républicaine pendant la guerre civile.



Craignant des représailles après la prise de la Catalogne par les troupes rebelles, elle décide de fuir en France en rejoignant le gros des troupes républicaines pendant la « retirada ». Ce sont ces événements et son séjour dans le camp de Couiza-Montazels qu'Elisa nous raconte dans ce livre. Elle parlait très peu des circonstances pénibles vécues au cours de cet exil forcé, mais ce sont des faits qu'elle arrive à surmonter grâce à son intégrité et sa dignité et qui façonnent sa forte personnalité.

La proposition de travail d'une famille française pour s'occuper de leurs enfants, lui permet de quitter le camp. Plus tard elle s'installe à Carcassonne et travaille avec le photographe catalan Agustí Centelles, exilé lui aussi. Elle retouche les négatifs grâce à ses talents pour le dessin. De cette collaboration naît une amitié qui perdurera tout au long de leurs vies.

Après son retour à Barcelone dans les années 1950, elle se consacre à la sculpture avec des travaux figuratifs en terre cuite. Ce sont des petits formats d'une grande précision interprétative. Ils sont le point de départ de plusieurs ensembles de figures réalisés pour le Musée Romantique de Sitges, Can Llopis, aboutissant à une série de dioramas sur la vie et la culture de la société de la deuxième moitié du XIX siècle.

Par ailleurs, elle réalise aussi des bustes de différentes personnalités de la vie politique et culturelle de Barcelone, ainsi qu'un buste de la reine Elizabeth II d'Angleterre de 30 cm de hauteur qu'elle lui offre personnellement lors d'un voyage au Royaume Uni.

Pendant les années de la dictature elle exécute une grande diversité de commandes officielles comme la « Dame du Parapluie », inspirée de la célèbre statue de la fontaine du Parc de la Ciutadella de Barcelone. Cette statuette était décernée à des représentants du monde du cinéma dans le cadre de la Semaine Internationale du Cinéma en Couleur de Barcelone. Une autre de ses œuvres est « la Clé de la Ville de Barcelone » qui était offerte aux personnalités qui visitaient la ville ; aussi un « Sant Jordi » ou une « Fontaine de

Blanes » et d'autres sculptures en terre cuite ou en bronze à l'occasion de divers événements culturels.

Parallèlement elle poursuit sa trajectoire avec différentes expositions à la Salle Rovira de Barcelone, aujourd'hui disparue, saluées par la presse de la ville. Dans les dernières années de cette étape artistique ses œuvres évoluent avec des formes plus allongées, mystiques et expressives, probablement influencées par des artistes étrangers qui commençaient à percer dans cette société renfermée sur elle-même.

Son engagement politique, son catalanisme militant et ses relations avec des personnages très liées à la culture et à la vie politique catalane comme Carola Fabra, fille du linguiste et normalisateur de la langue catalane Pompeu Fabra, l'amènent à s'impliquer très activement dans la création d'un nouveau parti catalaniste, *Convergència Democràtica de Catalunya*. En 1979 elle est élue conseillère municipale de Badalona, chargée des affaires du Patrimoine. Elle négocie la récupération de la « Venus de Badalona », petite sculpture romaine en marbre qui se trouvait au Musée Archéologique de Barcelone et qu'aujourd'hui nous pouvons contempler au Musée de sa ville d'origine.

À sa maturité elle nous surprend avec ce premier et seul ouvrage « Femmes en Enfer », publié par Editorial Columna en 1995, chronique de son vécu depuis le début de la « *retirada* ». Elle y décrit le passage en France par les Pyrénées, le désarmement des troupes par la Gendarmerie Française et la pénible expérience de son enfermement dans le camp pour femmes de Couiza-Montazels. Une des rares chroniques de la vie d'une femme pendant la « *retirada* », l'exil et le quotidien dans un camp pour réfugiées après la défaite de l'armée républicaine. Un témoignage vivant et plein d'angoisse sur une période qu'elle eût à vivre et que malheureusement tant de migrants vivent actuellement. Pour que son témoignage reste dans votre souvenir.

**Xavier Lacort i Reverter**  
Neveu d'Elisa Reverter López



## LA PROMESSE

Quand la haine se sera éteinte et la peur aura disparu, quand la paix, la liberté et la justice seront patrimoine de tous ; quand nos enfants joueront et riront de nouveau sans crainte, et le peuple parlera notre langue ; quand notre drapeau flottera au gré des vents ; quand toutes les blessures seront cicatrisées et bien guéries et la malheureuse histoire de la guerre civile sera uniquement un souvenir, un mythe :

À ce moment-là et seulement là, je ferai connaître mon journal. A travers le temps je garderai jalousement ces pages qui seront l'expression de ma pensée la plus intime, le témoignage vivant, l'image fidèle de mon souvenir. Elles seront le reflet des terribles heures de douleur dramatiquement vécues, pendant que leur souvenir est encore si récent dans ma mémoire et dans mon cœur, même si, qui le sait, elles n'arriveront peut-être jamais à voir le jour.

J'ai vécu intense et profondément les dernières heures de la tragédie de notre peuple. Je conserve, intactes dans ma mémoire les images de son cruel sacrifice, tellement impressionnantes et difficiles à oublier que leur douloureux souvenir aujourd'hui, loin de mon pays, me fait encore souffrir.

Et c'est maintenant, internée dans un camp de concentration de femmes en France, complètement isolée du monde extérieur, dans ce séjour obligé du vaincu et ce repos forcé, que je veux laisser le témoignage de l'humiliation, l'affliction et la désespérance que l'on subit, et de la terrible et dure vie d'une exilée.

Ces circonstances essentiellement amères et tristes qui me marquent aujourd'hui peuvent s'avérer un stimulus, une argumentation et une garantie solides et suffisantes pour le tenter.

Avec cette hypothèse de travail je me lance dans cette tâche. A partir de maintenant ce projet restera rigoureusement à l'abri, caché face à la curiosité d'autrui ; ce sera mon secret intime, il fera partie de mon bagage spirituel.

De ce témoignage, fait de douloureux souvenirs que j'égrène un par un comme un rosaire, mon cœur est plein, envahi d'absences, débordant d'amour envers mon pays qui me manque, si lointain, que penser à lui est comme penser à Dieu, et pour moi c'est déjà un soulagement, une présence.

Voici mon offrande, faite de respect, de sentiment et de fidélité, un hommage sincère et fervent que j'offre comme un gage à ma Patrie malheureuse : À la Catalogne

### **Camp de concentration de Couiza-Montazels**

Aude, France

Février 1939

## LA FUITE

*Arpes del bosc, pinsans i caderneres,  
cantau, cantau,  
jo dic plorant a boscos i riberes :  
adéu-siau!*

**JACINT VERDAGUER**

Cette dernière nuit la terreur avait laissé sur nos visages son indéniable empreinte et son silence accablant. Après toutes ces débandades, nous étions épuisés, affamés et gelés, les paupières lourdes de sommeil par tant de nuits sans dormir dans notre longue errance d'un lieu à un autre. Dans ces longues journées de fuite, trempés par la pluie et la neige des dernières heures, terriblement meurtris par tant de violence et d'horreur, quel profond sentiment de solitude et de désespérance nous causait l'effroyable vide des morts sans cercueils !

Nous étions comme les épouvantails d'un cauchemar contemplant avec une infinie tristesse le martyr de notre terre, déjà en ruines, totalement estompée, blessée à mort, qui se débattait dans son dernier souffle. Notre terre brûlait de tous les côtés occultant son visage entre les brouillards à chaque fois plus épais provoqués en grande partie par la fumée des incendies qui s'étendaient à des kilomètres de là, dans la plaine, jusqu'à se perdre dans l'horizon. Des puissantes colonnes de feu qui s'élevaient et grandissaient avec le fort vent de la tramontane avaient terminé enfin avec cette dantesque vision.

Qu'ils étaient lointains les jours de gloire, de fierté, de superbe, quand tout n'était que louanges face aux succès des nôtres, quand le peuple se donnait, s'outrepassait et se distinguait par son travail tenace, sa recherche scientifique, sa culture et son ouverture.

Cette vision de splendeur s'était transformée et rapetissée en une vision poignante qui apparaissait devant nos yeux à la tombée du jour depuis la chaîne du massif pyrénéen comme les derniers moments de notre agonie. Elle réveillait en nous une profonde émotion très douloureuse, un fort sentiment de culpabilité en nous éloignant de notre pays et en l'abandonnant à sa lutte dans la plus complète solitude.

D'autre part, il fallait être vraiment insensible pour ne pas être secoué par tant de destruction, d'annihilation, d'abattement. Nous étions les derniers survivants de la fin de la grande tragédie. Naufragés errants, dépossédés de tout et mal préparés pour le sacrifice final : renoncer. La renonciation qui était fatale et étroitement liée au même effroyable destin de la patrie, puisqu'ils nous avaient définitivement vaincus. Nous étions les derniers à la quitter mais nous le faisons avec dignité.

Au début de l'ascension quelques-uns, sans trop savoir comment, avions commencé à chanter. Notre voix tremblait en chantant aussi bien une oraison funèbre qu'un hymne patriotique d'adieu. C'était notre sublime et pathétique départ, l'adieu désespéré et définitif du vaincu en quittant la patrie sacrifiée. Nous fuyions avec le souvenir de la terre brûlée, des amis, des compagnons laissés en chemin qui dormaient déjà dans un lieu secret leur paix éternelle à l'ombre de la nuit. Nous le faisons sans la moindre étincelle d'espoir de retrouver un jour cette chère liberté, cette paix si longtemps désirée et rêvée. Nous faisons nos adieux ainsi, en solitude, la voix tremblante, âpre et éteinte et aussi avec des larmes pleins les yeux.

En silence, pas à pas, l'un derrière l'autre en file indienne, nous poursuivions notre marche en avançant lentement dans l'obscurité, collés les uns aux autres pour ne pas nous égarer, car la nuit ténébreuse se jetait sur nous par moments comme un épais voile de deuil, de telle manière que nous n'arrivions pas à nous distinguer les uns des autres et pour notre sécurité il était totalement nécessaire de poursuivre notre route sans nous distraire.

On le faisait avec de sérieuses difficultés, en grim pant une forte pente. C'était un chemin de chèvres ou de renards, presque impraticable à cause de cette bruine mêlée de neige qui tombait depuis le début du crépuscule, au moment même de notre arrivée. Il avait été décidé de prendre ce sentier au vu de la grande confusion générée au pied de la montagne avec l'amoncellement et le mélange de ce qui restait de toutes ces brigades et colonnes éparpillées.

On voyait là-bas des divisions entières défaites et réduites à quelques petites centaines d'hommes provenant de tous les corps d'armée, surtout de l'infanterie. On avait là le résultat de la défaite générale des forces républicaines de tous les fronts de la Catalogne. Et en même temps, il y avait aussi une grande accumulation de canons, mitraillettes, camions, mulets, voitures et le reste du matériel de guerre, replié avec l'armée, qu'il fallait abandonner dans les ravins souvent comme stratégie pour alléger le pas, pour tromper ou ralentir pendant un temps l'ennemi.

Lorsque nous y arrivâmes, un vent glacé et déchaîné qui hurlait dans les ravins entre les ronces et les framboisiers, les romarins, les ajoncs et les genets gelés, nous empêchait d'avancer et nous coupait la peau du visage comme un couteau de glace très aiguisé.

Combien de temps fallait-il encore marcher pour arriver au sommet, chercher un coin et nous installer au milieu de cette foule déjà à moitié recouverte par l'obscurité ?

Ce n'est qu'au soir, lorsqu'enfin commença l'ascension lente et difficile du massif pyrénéen, que je pus pour la première fois me sentir en sécurité.



J'avais vécu les derniers quinze jours dans une sorte de constante insomnie en foulant les lieux les plus divers. On se retrouvait tantôt



au nord du pays parmi les sapins, tantôt dans le sud en traversant des épais bois de pins. Je ne suis pas en mesure de décrire maintenant avec cohérence le trajet que nous avons suivi. Les constants bombardements et bruits de mitrailleuse nous obligeaient très fréquemment à changer d'itinéraire. Parfois nous devions quitter la route nationale pour emprunter une départementale ou n'importe quel chemin qui nous enfonçait dans d'épais bois de chênes rouvre ou de chênes liège qui nous apportaient une relative sécurité. De temps en temps, parsemés, perdus dans la montagne, nous rencontrions de beaux mas solitaires, inhabités, complètement vides. D'autres n'avaient pas pu résister aux bombardements.

Des paysages pleins de beauté, inconnus pour moi, que j'aurais tant aimé apprécier calmement et avec tranquillité dans d'autres circonstances, mais là ce n'était pas possible.

Nous voyagions généralement de nuit avec les phares des voitures et des camions éteints. Pendant le jour nous devions éviter le danger des routes et chemins communaux, des plaines pleines de broussailles et des espaces ouverts. Je me rappelle pénétrant le Montseny et les Guilleries où des canons étaient dissimulés sous les arbres, et de vrais flots de personnes fuyaient les villages voisins dans le vacarme des bombes, d'obus et de mortiers lancées par l'aviation ennemie.

Après cette débandade il ne restait cette nuit-là qu'une poignée d'officiers et quelques soldats de l'état-major du génie, troisième secteur des fortifications où j'ai commencé à travailler vers la fin de la guerre.

Nous avons eu beaucoup de pertes pendant les derniers jours de la retraite ; surtout il y avait eu beaucoup de disparus après l'un de ces terribles bombardements. Nous n'étions plus qu'un groupe décimé de survivants. De toute évidence ces semaines avaient été difficiles, nous étions dans un état second et nous ressemblions à des somnambules,

mais curieusement nous conservions encore une discipline qui nous maintenait tous unis.

La pluie s'était transformée en neige et tombait doucement en silence, un silence qui étouffait tous les bruits sauf le hurlement du vent déchainé. Tandis que le ciel devenait plus noir que la terre, la blancheur de la neige éclaircissait le tout par moments.

Nous étions sales et trempés jusqu'aux os après plusieurs glissades et chûtes en gravissant ce chemin boueux.

Tout au long du massif, avec des difficultés et beaucoup de persévérance, çà et là on voyait jaillir et s'allumer des petits feux de bois, minces foyers pour pallier ce froid accru qui nous congelait pieds et mains et qui, à mesure que le soir approchait, s'était intensifié et devenu plus rigoureux. Il fallait se mobiliser pour chercher tout ce qui pouvait nous servir comme combustible avant la nuit noire ; des racines ou des ajoncs verts qui piquaient comme des aiguilles ! Un peu plus tôt nous avons trouvé des tiges, des branches, qui généralement ne brûlaient pas à cause de l'humidité, en essayant d'arriver par tous les moyens possibles à nous procurer le bois dont on avait besoin avant toute chose, car autrement nous nous serions congelés irrémédiablement, mutilés, pas bien couverts et affamés comme nous l'étions tous.

Même si cette tâche nous était difficile car la terre était imprégnée d'eau glacée et de neige fondue, ces petits feux qui s'allumaient partout nous aidaient à nous calmer. C'est peut-être pour cela que tout le monde s'affairait.

Certains, entre les quelques minces branches de chêne rouvre, chêne liège, pin, sapin, roseau et ajonc, brûlaient des objets personnels, des biens devenus inutiles, mais surtout des papiers. Il y avait partout de grandes quantités de papiers, même si bien souvent ils ne servaient plus qu'à étouffer le feu, en faisant de grosses fumées au lieu d'aviver la flamme.

Ce satané froid devenait de plus en plus aigu, la nuit arrivait fatalement sur nous, noire comme la gueule du loup, quand commencèrent à tomber les premiers flocons d'une neige très moelleuse et blanche, immaculée, grâce à laquelle le déprimant paysage pyrénéen s'adoucissait rapidement. J'eus beaucoup de mésaventures cette nuit-là pendant la traversée, glissant à chaque moment avec mes chaussures basses de sport en daim et leur semelle de crêpe. Elles me tenaient les pieds au chaud et sur un sol sec étaient confortables mais elles devenaient catastrophiques avec la glace et la neige.

Pendant ce temps des soldats et encore des soldats arrivaient en masse et en désordre en se plaçant comme ils le pouvaient, et l'espace où l'on s'entassait semblait plus réduit, plus limité par moments. Cette situation finalement stationnaire, dernier bout de notre parcours, était pour moi vraiment angoissante. Dans ces circonstances la nuit jouait son rôle. Qu'est-ce qu'elles pouvaient être désespérantes les heures qui nous séparaient du nouveau jour !

Les maures nous poursuivaient, ils étaient sur nos talons et il était probable que cette même nuit ils nous acculent et nous encerclent dans cette sorte d'entonnoir comme dans un traquenard ; cela pouvait être un piège mortel. J'étais effrayée à cette pensée. Alors, évidemment j'essayais de me remonter le moral et faire fuir ce pessimisme avec des pensées réconfortantes en me disant qu'il ne restait que quelques heures d'attente jusqu'au matin et qu'il n'était pas possible qu'ils nous rattrapent. J'avais très mal à la tête des suites d'un fort bombardement et je n'avais pas une seule aspirine pour soulager ma douleur.

La situation de cette nuit-là, bien que stationnaire était franchement préoccupante, elle me causait beaucoup de souci, en commençant par le temps qui changeait constamment. Malgré mes tentatives d'optimisme et bien qu'en compagnie de mon groupe

de travail, je me sentais gelée, boueuse, sale, terriblement fatiguée et aussi très seule.

Finalement j'optai pour fermer les yeux en essayant de dormir sans y parvenir. Une neige fine tombait légère sur mon visage en m'obligeant à m'essuyer comme je le pouvais avec une main tandis qu'avec l'autre je tenais la couverture sur mon dos pour ne pas qu'elle glisse sous le poids de l'eau. J'avais perdu toutes mes affaires dans un de ces terribles bombardements et cette demi couverture de laine que ma mère m'avait découpée à partir d'une plus grande, était mon unique trésor.

Je n'arrivai pas du tout à dormir, mais pus me reposer un peu en fermant les yeux et en repliant les genoux vers le sol. Avec ce petit mieux, il semblait enfin que je pouvais mettre un peu d'ordre dans mes pensées.

Je ne savais pas comment faire pour lutter contre le froid, on aurait pu tordre et essorer mes habits aussi bien que mes cheveux. Etant donné l'état boueux du sol, le plus sensé était de rester tranquille sur place, de ne pas trop bouger. Pour le moment, installée près du feu je me sentais relativement bien, très fatiguée, ça oui ; en fait, le jour n'était toujours pas là et pour moi le temps s'éternisait.

Autour de nous une concentration impressionnante, une masse obscure de gens, surtout des soldats couverts avec des capes ou des couvertures posées sur les épaules, se reposait amoncelée, couverte de boue en supportant tout comme moi les rigueurs de la météo. On devinait les soldats parce que dans le noir, à moitié flous, assis ou étendus par terre, leurs fusils brillaient parmi les uniformes. Tout à côté on distinguait des brancards et quelques ambulances alignées transportant des blessés qu'on ne voyait pas mais dont les plaintes sourdes nous parvenaient.

Il devait y avoir des véritables amas de gens éparpillés partout bien qu'à cinq ou six pas il était impossible de distinguer quoi que

ce soit, seulement des ombres. Finalement au milieu de cette humanité endolorie le silence s'était installé, un silence épais et lourd, le silence d'une nuit entourée de tragédie, brisé seulement par la toux violente et bruyante de ceux aux voies respiratoires irritées ou par l'action réflexe d'un désordre nerveux, secondé par des sanglots contenus, parmi lesquels des enfants qui se réveillaient gelés et trempés dans les bras de leur mère.

Je décidai à ce moment-là de revenir chaque jour sur les événements des jours précédents, tout ce qui nous était arrivé dans ces dernières heures effroyables et que nous avions vécu avec autant de difficultés et de craintes. Pour la première fois je le faisais sereinement, sans la pression et la dépendance que la peur des bombardements m'imposait quotidiennement. Et peut-être aussi pour la première fois dans cette longue, froide et triste nuit non dépourvue d'espoir, fin d'un cauchemar qui m'étouffait, je sentais naître en moi un sentiment étrangement nouveau, une sensation de paix et de calme, en même temps qu'une prise de conscience de ma propre faiblesse : le froid ! A côté du froid les autres désagréments me semblaient futiles, des choses sans importance, hors-mis les bombes, mais je constatais avec colère que ce froid rigoureux m'effrayait autant qu'elles.

Soudain je me surpris regardant mes jambes enveloppées dans des bas de soie à moitié défaits, déchirés, qui ne servaient absolument à rien avec ce froid. Mon Dieu, pourquoi ces bas ne pouvaient-ils pas être en laine ! En réalité ils étaient filés et pleins de trous, ils n'étaient pas présentables à cause de toutes les fois que je m'étais jetée à terre suite aux constants et successifs bombardements et rafales de mitraille. Certains avaient été une véritable folie de feu.

Il y en avait tellement qui me venaient en mémoire et que j'aurais voulu oublier ! Ils tournaient sans cesse dans ma tête et virevoltaient

autour de moi : Centelles, Viladrau, ou était-ce Sant Hilari Sacalm ? Llançà ou Port de la Selva ? Fluvià de Ter, Vilajuïga, Girona, Figueres etc. Et plein d'autres au milieu des villages et des routes, chemins, champs et plages, à droite, à gauche, la mort était partout.

Et pour compléter le tout, dans cette longue et interminable nuit de cauchemar et d'attente, les chutes furent nombreuses pendant la marche en montagne dans le noir. À chaque instant je trébuchais sur des pierres, des trous, des racines. Je ne sais pas si c'était cette maudite boue qui me faisait glisser ou peut-être ma faiblesse extrême, toujours est-il que je tombais constamment à genoux contre les ajoncs ou les roches du chemin. C'est ainsi que mes jambes et mes bas finirent si mal en point. Et je les regardais attentivement comme une somnambule, dans cette nuit d'hiver glaciale, assise auprès du feu, avec une sorte de passivité non dépourvue de résignation, mais aussi sans aucune surprise. Je regardais ces bas déchiquetés sur ces jambes pleines de griffures, de sang séché, de petits éclats de verre enfoncés, de la craie, des épines, de la boue et que sais-je encore, comme si ces extrémités ne m'appartenaient pas, comme si elles ne faisaient pas partie de moi.

Tout ceci ne me tourmentait pas, c'était une bagatelle, tout compte fait, rien du tout ; qu'est-ce que cela pouvait bien faire des bas déchirés ou des griffures dans les jambes si j'avais réussi à rester en vie ? Les souvenirs se bouscullaient dans ma tête ces dernières heures, toute sorte de souvenirs, et je me demandais pourquoi. Il n'était pas loin le temps où je portais encore des socquettes, les socquettes avec le rebord plié sur les chaussures étaient à la mode, et ma mère l'hiver m'en tricotait avec la laine des pulls pour que ce soit assorti. Je me rappelais le moment où j'étreignai mes premiers bas. Que c'était loin tout cela ! Compte-tenu de l'importance et la dimension de la tragédie qui nous entourait, ce simple et trivial incident était bien peu de chose pour moi !



Jusqu'au moment où nous atteignîmes la crête, et même si nous l'avions vécu dans notre chair, nous n'avions pas remarqué les ravages absolus que nous laissions derrière nous. La mort, la dévastation étaient partout. Les détails pathétiques apparaissaient devant mes yeux vivants comme des éclairs, tout comme ils le font encore aujourd'hui, et ces souvenirs macabres ne faisaient qu'augmenter ma douleur en s'installant avec une étrange limpidité dans mon cerveau. Pourrais-je oublier tout cela un jour ?

Une fois l'armée républicaine dispersée, les troupes du front de l'Aragon avaient battu en retraite définitivement vaincues. Après les derniers désastres et la chute de Barcelone ils marchaient lentement sur de longs parcours, chaque fois plus près du nord du pays, poursuivis sans arrêt par l'artillerie, les tanks et l'aviation. A ces troupes vaincues s'était ajoutée une grande partie de la population qui fuyait complètement paniquée, traînant ses pieds abimés à côté des bottes des soldats, coude à coude avec eux dans leur fuite, surtout lorsque les avions se jetaient à pic en envoyant des rafales de mitrailleuse sur les routes pleines à craquer, sans pitié. C'était comme si d'un grand coup de faux ils fauchaient des champs d'orge et de blé. Et nous entendions à peine le sifflement des balles aussi fin que le froufrou léger d'une robe en soie.

Dans ces moments tout le monde courait. Nous nous jetions à terre dans un élan impulsif et rapide, en essayant de nous réfugier où l'on pouvait, malheureusement presque toujours trop tard. Bon nombre de victimes étaient enterrées par leurs familles sans aucune sorte de cérémonie ni d'état d'âme, en règle générale autour des routes, dans les champs ou les surfaces cultivées, puisqu'il était indispensable de poursuivre le chemin. Mais tous n'étaient pas ensevelis, beaucoup restaient dans les caniveaux, les crevasses ou là

même où ils étaient tombés parfois entiers, parfois en morceaux. L'histoire pourra difficilement établir avec exactitude le terrible bilan des victimes.

Le résultat final était bien connu de nous tous. Ces dernières étapes avaient été un véritable calvaire, un désastre épouvantable.

Le retrait de corps entiers de l'armée sous une véritable pluie de mitraille était réellement effroyable. Des milliers et des milliers de soldats, dont beaucoup étaient blessés, marchaient le dos courbé par le poids excessif des lourds fusils mitrailleurs.

C'était accablant de voir de vieux soldats aux uniformes en hail-lons, la peau tannée, l'air abattu, fatigués et pleins de boue après des jours et des nuits de marche, qui épaulaient des garçons très jeunes, presque des enfants tout juste débutants, aux beaux uniformes, issus de la « classe du biberon », qui eux gardaient la fraîcheur de leur jeunesse. Ces vieux soldats étaient sûrement des volontaires des premières colonnes qui avaient quitté Barcelone vers le front de l'Aragon aux premiers jours de la guerre. A leurs côtés, des ouvriers et des paysans plutôt âgés, puisque les moins vieux avaient été réquisitionnés aux tranchées et portaient également l'uniforme. Parmi la population civile on voyait des femmes de quarante ou cinquante ans et d'autres plus âgées, des jeunes mères maigres aux yeux secs avec leurs enfants, des paysans chargés de paquets avec toute leur famille qui bien souvent voyageaient en charrette ou en carriole.

On devinait toutes les classes sociales et tous les âges au cours de ces marches interminables parsemées d'une grande quantité de morts et de blessés qui étaient laissés sur place faute d'assistance sanitaire. Beaucoup s'asseyaient sur le bord de la route en attendant des secours qui n'arriveraient pas.

La vue de tous ces morts, ces blessés que personne ne venait chercher, ces vieux qui n'en pouvaient plus et restaient dans un



coin en pleurant, cette suite interminable d'hommes fatigués, de femmes tristes, d'enfants hagards et misérables, c'était bouleversant.

Ces gens étaient mes gens, mon peuple en souffrance, poursuivi, mitraillé de manière inhumaine, sauvagement et sans répit pendant les derniers jours.

Cette imposante masse humaine n'était qu'une population qui à ce moment-là oubliait tout et s'entraidait généreusement comme elle le pouvait. C'était indescriptible à voir, un mélange de civils et d'armée encerclée et vaincue, en réalité c'était la même chose puisque nous étions tous des vaincus. L'armée avait été vaincue mais le peuple aussi. Ce grand exode, l'impressionnante migration de tout un peuple en étaient le reflet. Des gens de toute sorte qui n'en pouvaient plus, épuisés et désespérés, les yeux mi-clos après tant de nuits sans dormir ni manger, marchaient aux côtés des forces militaires vaincues. En réalité pendant les jours confus de la fin de la guerre les représentants de tout l'establishment social et culturel de la société catalane s'étaient déjà joints à l'armée, ayant été recrutés et militarisés tout au long de la lutte. Dans cette foule il ne manquait pas des intellectuels, professeurs, artistes, comédiens, hommes de loi etc., tous faisant partie des classes recrutées pendant ces dernières années. De toute évidence cet immense océan qui nous engloutissait tous, du conseiller à l'ouvrier, le poète et même le paysan, était un renversement total, le résultat de la défaite générale. Cette foule impressionnante était le peuple catalan.

Cependant dans ces moments cruciaux j'étais bien consciente d'aimer deux choses par-dessus toutes les autres, je les aimais avec force, avec l'élan et l'amour de la jeunesse. Le tout mélangé était un amour presque physique, que je ressentais avec une grande intensité, au grand jour. J'aimais la Catalogne avec la même profondeur et l'enthousiasme avec lesquels j'aimais ma propre vie, et j'ai fini par aimer vraiment ma très courte existence qui ne tenait parfois qu'à un fil, tant de fois mise en danger dans cette difficile retraite.

Honnêtement je crois que c'était déjà un défi de survivre dans ces conditions de cruauté et de désolation, cela avait la valeur d'un fait surnaturel, une sorte de miracle compte tenu des circonstances. Rien que de voir naître un nouveau jour ça en était déjà un, et de le voir se terminer, un autre.

Pendant toutes ces journées était née en moi une foi radicale et ferme en la défense de mon pays. Je croyais en mon peuple, que je commençais à connaître réellement et que j'admirais. Malgré l'immense tristesse qui m'étouffait, touchée par sa dignité, je reconnaissais avec joie que c'était un peuple dur, courageux à l'heure d'affronter les dangers, vaillant et stoïque face à la souffrance et généreux au moment du sacrifice. Et j'en faisais partie, me sentant pleinement et fièrement identifiée avec lui. Un peuple avec ces vertus ne pouvait pas mourir, un jour ou un autre il renaîtrait.

Il était très difficile d'accepter cette fin que nous ne méritions pas, qui me révoltait. Je me demandais à quoi servait notre volonté en tant que peuple. Peut-être elle ne servait qu'à nous unir et maintenir entre nous cette étincelle unique de liberté qui nous restait, la liberté d'esprit ; celle-là ils ne pourraient jamais nous la prendre, et mon sentiment à cet égard était clair et net.

La connaissance de mon moi intérieur, l'influence de mon père ainsi que le souvenir des pages douloureuses de notre passé lointain, avaient éveillé en moi une émotion qui dormait jusque-là et qui était le fruit de ce chemin de croix de douleur emprunté par une foule compacte, grise, affamée, aux pieds ulcéreux à force de marcher. L'exode d'un peuple qui fuyait massivement, impressionnait par sa propre grandeur. Il m'émouvait et me faisait souffrir mais m'inspirait aussi un vif sentiment d'appartenance, fait nouveau qui me menait vers une grande tendresse, une surprenante admiration et un très grand respect envers cette foule par sa grande force et son abnégation. Ce drame était vécu dans nos propres chairs lorsque

nous, les vaincus, chargés avec la lourde croix de l'impuissance, complètement seuls, avec notre misère matérielle sur les épaules et celle de nos propres échecs, nous aidions tous ensemble le Christ vivant à la porter. Lui, qui sous la forme et l'apparence de cette humanité assiégée et décharnée, tombait sanglant lorsque nous le faisons sous le vacarme des bombes et le feu de la mitraille ; qui souffrait la même soif et la même faim de justice de notre peuple, vexé, humilié, condamné à sa disparition.



Quand la douleur devenait insupportable et la désolation face à tant de morts grandissait, il prenait et buvait du calice de l'amertume qu'on lui offrait. Alors, une agonie terrible nous consumait et nous déchirait le cœur. Sans cicatriser nos blessures, ni effacer l'empreinte de nos yeux, forcément résignés, nous montions lentement et péniblement le long des routes défoncées, comme si c'était le lit d'un torrent pierreux et sec, pieds nus vers le sommet, chargés avec la lourde croix sur nos épaules, en cherchant notre mont Calvaire.

Qu'ils étaient loin tous ceux qui s'étaient brouillés pendant notre lutte, en faisant leur propre guerre, avec leurs rivalités, disputes et pauvres vengeances, tant de vengeances personnelles ! En ces derniers jours pénibles, quand la patrie ensanglantée s'enfonçait, ils allaient tous ensemble, serrés, comme des frères, comme une immense procession de pénitents, nationalistes, communistes, anarchistes et socialistes, syndicalistes et républicains ; tous mélangés, ouvriers, entrepreneurs et paysans ; des gens simples sans idéaux politiques, mais patriotes et idéalistes pour la plupart. C'était aussi mon option. Quand j'avais quatorze ans je me l'étais imposé comme un devoir sacré : être catalane quoiqu'il arrive et ne jamais en démordre.

Ce qui pouvait être vérifié aisément est que, heureusement à ce moment-là, il n'y avait qu'un seul peuple uni, ni de droite ni de gauche, seulement un peuple, et nous, nous allions tous dans cet adieu nous retrouver ensemble sur le même lieu, la montagne obscure et funeste des Pyrénées.

Plus tard, cette triste expérience pourrait-elle nous aider à retrouver notre personnalité, la possession de notre langue, la fierté de nous sentir de cette terre, sans aucune crainte et la tête bien haute ? Arriverait-elle à nous rendre meilleurs, sans garder aucune sorte de malveillance, de haine, de ressentiment ou de rancune ? Et dans ce cas, comment cela évoluerait ? On ne risquerait pas de retomber encore dans le piège des reproches mutuelles de parti, avec leurs éternelles jalousies et rivalités au lieu de penser unique et exclusivement à notre pays ? Pourquoi n'avait-on pas fait abstraction des partis, de l'orgueil stupide de droite et de gauche ? Pourquoi n'avait-on pas essayé d'approfondir et de renforcer notre enracinement ? Pourquoi ne s'était-t-on pas consacré tous ensemble à renforcer les institutions ? La nouvelle Generalitat était devenue si fragile et si faible... Pourquoi ceux qui le pouvaient n'avaient pas pensé plus sérieusement à la Catalogne ?

Apporter un jugement de valeur semblait bien difficile en ces moments et, dans mon cas au moins, c'était de la témérité au vu de notre situation. C'était une situation critique qui me permettait uniquement de monologuer et c'est bien ce que je faisais avec un maximum de rigueur et sans préambules, et du coup beaucoup de questions que je me posais restaient aussi sans réponse.

Je me demandais quels avaient été les motifs de notre tragédie, pourquoi sans avoir provoqué cette guerre, notre terre en était ressortie complètement effondrée. La réalité était que nous avions été vaincus mais, qui ou quoi était le responsable de notre débâcle ? Notre peuple était digne d'un grand respect, le temps

le démontrerait, mais je me posais toujours la question de savoir si on allait nous rendre justice. Savoir qui nous dédommagerait de cette grande souffrance, de tout ce que nous venions de quitter et de perdre en tant que personnes ; de toutes les calamités éprouvées, tous les outrages reçus, mais surtout d'autant de sang versé. Qui paierait le sang versé ?

Malgré notre fuite, l'histoire ne pourrait jamais nous juger avec du mépris ou blâmer notre conduite, et elle ne pourrait pas non plus la désapprouver ou la censurer, surtout au vu de la tournure dramatique des derniers jours. Forcément il y aura quelqu'un qui devra le retranscrire, qui devra raconter la vérité d'un ensemble de faits vécus si intensément. Nier leur véracité ce serait insulter le peuple qui l'a vécu dans sa chair, sans aucun doute un jour l'histoire nous rendra justice.

Pendant ce temps notre vie resterait à jamais marquée et conditionnée par le grand sacrifice que nous nous imposions et par l'aura nostalgique de la patrie lointaine irrémédiablement perdue et regrettée.

Dans tous les sacrifices il doit toujours y avoir une victime à immoler. Dans une fin si triste comme la nôtre la victime était le peuple. Jamais personne n'entonnerait le chant de la victoire en notre honneur, puisque l'on n'a jamais accueilli les vaincus avec des acclamations, jamais nous ne serions proclamés héros.

En attendant nous pleurerions notre défaite avec des larmes de sang, et nous le ferions encore pour tellement de choses ! Nous pleurerions cette paix regrettée, tellement attendue, qui arriverait forcément à la fin de la guerre si malmenée et si proche de la mort, dont on ne pourrait même plus récupérer le moindre morceau, réduite à n'être qu'une parodie de paix.

Et aussi, nous les jeunes, nous pleurerions la perte de notre paradis interne, lieu privilégié que nous avons tous en nous dès le

début de l'adolescence comme un jardin béni de Dieu qui difficilement pourrait reflleurir une fois défait. Nous pleurerions aussi nos plus grandes illusions perdues ; nous abandonnerions tellement de choses qui auraient pu être et qui ne seraient plus après le passage de cette frontière désirée et crainte, infranchissable pour le moment, l'entrée en territoire français. Arriverions-nous à la traverser ? Il semblait que nous étions aux confins de nos terres mais aussi de nos forces.

La guerre se terminait derrière nous et pendant ce temps je me demandais toujours si le fait de quitter notre pays n'était pas une lâcheté impardonnable. Mon Dieu ! Pourquoi je remettais tout en question ? Tout au long de ces dernières heures je me le demandais souvent, mais je ne me sentais coupable de rien. Ce qui me révoltait et me produisait ce mélange de souffrance physique et psychique, ce mal-être jamais ressenti ni vu auparavant et que je pensais ne plus jamais revoir, était tout ce sang innocent versé !

J'avais vu souvent des enfants déchiquetés sous les bombes et la mitraille. Des gamins écrasés déjà sans vie, au visage désarticulé et les yeux bien ouverts !

J'en avais les jambes coupées en les voyant, ma salive devenait épaisse et difficile à avaler. Finalement ce que j'avalais c'étaient les larmes face à la force de ces actes criminels et barbares, face à l'irrationalité de ces bombardements qui ne menaient plus à rien.

Je sentais en moi un grand abattement, une douleur profonde, réelle, intense, qui me déchirait le cœur, serrait mon âme et aussi mon ventre comme si j'avais un mal terrible qui s'y était agrippé. Une douleur causée par tout ce qui était arrivé, tout ce qui avait été mis à mal, qui s'émiettait au fur et à mesure de notre avancée. Douleur provoquée par la grande tragédie que nous avions eu à vivre et qui avait emporté autant de vies ! Et aussi la douleur de notre jeunesse, si courte... Je me demandais le pourquoi de tout cela.

Mon ressenti était tellement humiliant qu'il ne pouvait se comparer avec rien d'autre car ma douleur était une douleur déprimante, inconsolable qui affectait profondément et progressivement tout mon être. Sans surprise je constatais, ou mieux, je découvrais qu'à chaque pas qui nous éloignait de notre terre, arrivés enfin aux Pyrénées, sans abri, morts de faim et de sommeil, sans espoir et ébranlés en voyant l'état de nos villages, mon pays était toujours vivant à l'intérieur de moi et je savais que tant que je serais en vie, il le serait aussi. Comme si la patrie dépendait seulement de moi, plus accrochée à mon cœur que jamais. Effectivement c'était peut-être une chimère, une idée fixe parce que ma douleur devenait irrésistible et tellement aigüe par moments qu'elle me faisait presque défaillir. Secrètement, comme si quelqu'un me le soufflait à l'oreille, je savais que je ne pourrais pas vivre sans elle et que vivre loin d'elle serait comme mourir à petit feu ; que mon estime envers elle, si forte, chaleureuse et humaine était unique et n'avait ni limites ni fin. Je ne me sentais pas du tout honteuse de cette affection éperdue, tout comme je ne le fais pas aujourd'hui que je suis loin, et je me connais suffisamment pour assurer que mon amour pour elle sera indéfectible pour le restant de mes jours. De là mon chagrin et mon affliction lorsque je pressentais la fin proche ; mais autant le sentiment était grand et me blessait douloureusement, autant je me sentais pleine d'esprit de sacrifice et d'abnégation.

Il est vrai que je ressentais une douleur intense et réelle rien que de penser au malheur de mon peuple vaincu. Mais en même temps naissait en moi une sensation d'estime et de respect envers notre dignité que nous gardions intacte et n'avait pas été détruite en refusant de nous soumettre à la tyrannie. Moi-même, au moment d'abandonner mon pays à son noir destin, j'éprouvais une sorte de fierté comme peut-être je n'aurais jamais ressenti si cette triste expérience n'était pas arrivée. Cet amour fervent et sincère envers

mes gens, se concrétisait en un sentiment vivifiant et clément, une grande vague de tendresse envers cette humanité douloureuse et tellement blessée au plus profond, abandonnant son foyer et acceptant le sacrifice de la fuite vers des terres étrangères.

J'aimais ces gens qui m'entouraient, inconnus et souffrants et qui étaient tout ce qui me restait de mon peuple, des miens. Mon affection était profonde, je me sentais solidaire de leur douleur avec un grand élan d'amour et de respect car en les voyant si désespérés, terriblement désemparés et vaincus, les aimer c'était tout ce que je pouvais faire pour eux, tout ce que je pouvais leur donner et ainsi oublier ma propre douleur.

Cette nuit fatidique, devant le faible feu, je ne cessais de penser au cruel sacrifice de cette foule persécutée qui avait tenu bon et avait supporté stoïquement toute sorte de calamités sur le chemin de l'exil, à son épuisement physique et à sa désespérance aux limites du supportable. Tout avait été perdu sous la furie implacable de la mitraille. Même dans le cas où ça se passerait correctement, dans l'éventualité de ressortir vivants de cet enfer quotidien, notre fin ne pouvait être que l'exil, tant que la mort, ce qui était aussi envisageable, ne nous faucherait pas. Je ne sais pas si l'on pouvait imaginer l'exil comme une sorte d'inconnue sans continuité dans le futur, comme quelque chose de passager, mais au moins avec lui arriverait notre libération.

Tout en sachant que nous étions à la fin du conflit, ce qui était curieux et qui désarçonnait était le fait de constater que parmi ceux qui étions en fuite, personne ne parlait de cette fin, tout le monde agissait avec une véritable inconscience comme si de rien n'était, alors que d'un moment à l'autre nous allions traverser la frontière pour ne plus jamais revenir chez nous. Quelle immense tristesse rien que d'y penser ! Mon Dieu, quel grand vide à remplir ! Beaucoup de journées s'étaient écoulées et nous étions déjà au pied des Pyrénées.



Pendant la grande débâcle et ses interminables marches, beaucoup restaient en arrière. Ils prenaient du retard car ils n'en pouvaient plus épuisés par la fatigue en perdant le souffle de la vie à chaque pas avec ces terribles bombardements et feux de mitraillettes de plus en plus fréquents, plus diaboliques et plus terrifiants.



La salle à manger était spacieuse et confortable. Au centre, la table qui venait d'être mise, plus longue que la normale pour placer tout le groupe. C'était une vieille table en chêne, robuste, une de ces tables faites pour durer plusieurs générations qui avait dû connaître des journées chaleureuses et familiales. Les chaises et les autres meubles étaient modernes, quelconques, sans originalité et d'une qualité médiocre.

Nous avons commencé le repas. L'assistant faisait des allers-retours de la cuisine à la table pour assurer le service en passant par une terrasse au toit de verre avec un grand balcon, salle à manger d'été. C'était le premier étage d'une maison du bout du village, et je crois me rappeler qu'il y avait deux ou plusieurs étages encore. Malgré la journée magnifique, dehors il faisait un froid glacial mais à l'intérieur on était bien et c'était confortable. Le poêle à bois était au maximum, la nourriture excellente et chaude. On avait un grand cuisinier qui avait été le chef de l'Hôtel Colom de Barcelone. A l'état-major on mangeait encore relativement bien. Du riz, des lentilles ou des pois-chiches que le cuisinier préparait de manière excellente ; la viande en sauce avec des pommes de terre, tout, bien qu'en conserve, devenait avec lui un plat délicieux. J'en avais même oublié le peu de nourriture qu'on avait à la maison, les gesses, navets et pousses de chou bouillis sans huile, le riz avec son enveloppe qu'il fallait nettoyer pendant des après-midis entières en

le frottant entre deux pierres comme si c'était un moulin du temps des ibères, pour arriver à obtenir une petite assiette seulement.

On occupait toujours la même place. Le commandant en bout de table, je m'asseyais à sa droite, à ma droite s'asseyait le capitaine et le reste des officiers remplissait toute la table. Elle était parallèle à la salle à manger d'été qui se trouvait derrière moi.

A la fin du déjeuner, autour de trois heures de l'après-midi et au moment même où on allait servir le café, c'était aussi le début d'un petit moment de discussion qui durait entre dix et quinze minutes environ. Le café était un mélange de malt et légumes secs grillés très amer au goût mais avec un peu d'imagination nous le buvions comme si c'était du vrai après les noix et les figues séchées du dessert.

Je me rappelle avoir vu notre cuisinier sortir la tête par la porte de la salle à manger d'été qui bordait la cuisine en affirmant qu'on serait servis sous peu.

Seulement quelques secondes plus tard eut lieu l'explosion. Soudain je m'étais sentie secouée très violemment, détachée de ma chaise par une grande force qui me précipita au sol. Ma tête avait rebondi contre le carrelage de la salle à manger comme une balle en caoutchouc. J'avais affreusement mal, comme si on venait de me l'arracher.

L'explosion de cette première bombe était tombée sur nous avec un vacarme incroyable, mes oreilles étaient anéanties comme si les tympanes étaient crevés. C'était terrible, un vent de mort et de silence avait fait suite à l'explosion qui avait tout emporté et tout écrasé. Je me rappelle ces instants terribles où l'air devenait irrespirable, épais. Du plâtre, du sable, des briques, de la mitraille, tout était passé en vrombissant sur nous, autour de moi tout trépidait. Je voulais respirer et ça devenait très difficile, j'essayais de le faire par la bouche mais elle ne s'ouvrait pas. J'avais les mâchoires raides, rigides. J'avais été lancée violemment à terre et j'étais là allongée. Je voulais me lever et fuir, vaine prétention, car je n'étais pas seule. Mon instinct de conservation me

disait : « fuis, cours », mais quelqu'un m'en empêchait en m'agrippant très fort. Quelqu'un me protégeait avec toute la puissance de ses bras et de son corps. La force expansive de l'explosion nous avait jetés sous la table en nous entassant. Je ne pourrais pas dire combien nous étions mais ce que je devinais c'était à qui appartenait les bras qui me retenaient. En analysant froidement cela aujourd'hui, je réalise que peut-être je n'aurais pas sauvé ma vie si le capitaine ne m'avait pas obligée à rester à terre, car mon seul désir, mon élan primitif, mon instinct de conservation me poussaient à fuir dès la première explosion, mais ensuite il y en avait eu d'autres, un peu plus haut ou plus bas indifféremment, mais toutes là où nous nous trouvions tous.

« Nous allons tous mourir ici », me disais-je, et par moments j'avais la sensation de flotter au milieu de nuages de feu, poussière irrespirable, masse épaisse de particules de matière sèche, terre, plâtre, ciment et cette odeur âcre et irritante de sang chaud qui faisait tourner la tête.

Étions-nous déjà tous morts, et était-ce pour cela que j'avais cette sensation bizarre ?

Quelqu'un, à qui je dois la vie, me dit :

— Non, ne bouge pas ! Tranquille jeune-fille ! Le bombardement n'est pas encore fini.

Et c'était vrai, la bête continuait à vomir du feu et chaque minute ressemblait à l'avènement de la fin du monde. Avec les nouvelles bombes, il y eût encore des explosions, plus de morts, des éboulements, plus de douleur. Tout s'effondrait.

Finalement ce vacarme infernal cessa, c'était comme l'arrivée de notre délivrance. Il ne restait qu'un immense nuage de poussière et un grand silence de mort brisé par les plaintes des blessés qui demandaient de l'aide parmi les décombres. De temps en temps quelque morceau de mur ou de plafond instable qui se balançait, finissait par s'écrouler définitivement.

La sortie de ce refuge anti-aérien improvisé s'est avérée laborieuse et on y est arrivés en écartant des poutres, des briques, des montagnes de décombres, le tout échoué sur l'ancienne table avec nous en dessous, et c'est grâce à elle que nous avons survécu encore une fois. Curieusement aussi, cette magnifique table était le seul meuble de toute la maison resté intact après le cataclysme. Bizarrement, tous ceux qui étions sous la table, étions vivants, mais autour de nous tout était affreusement déchiqueté et détruit.

Instinctivement, en me levant je touchai tout d'abord mes extrémités et ma tête qui me faisait affreusement mal. Bien que couverte de sang, je n'avais aucune blessure sérieuse, mais une grande quantité de petites entailles dues certainement aux éclats de verre de la salle à manger d'été, surtout sur les jambes et à la tête mais très peu sur le visage, probablement grâce au capitaine qui m'avait protégée avec ses bras dès que je fus à terre. Les deux choses qui me gênaient le plus étaient que je ne pouvais pas ouvrir la bouche et les difficultés que j'avais pour parler à cause du fort impact reçu à la tête sur la tempe gauche, mais j'étais entière et je vivais !

Malgré ma confusion et l'intense désolation autour de moi, je comprenais que j'avais eu beaucoup de chance. Le plafond avait cédé ainsi que les étages au-dessus et l'on pouvait voir le trou béant qui laissait passer le bleu du ciel, le froid et la lumière du soleil de ce début d'après-midi d'hiver rigoureux, en rien différent des autres mais qui pourtant n'était pas pareil.

Les deux étages au-dessus de nous s'étaient écroulés, la salle à manger d'été, la cuisine et les autres pièces aussi. Tout était défait, en morceaux, toute la maison n'était qu'une ruine, rien de ce que nous avions autour de nous tout juste une demie heure auparavant n'avait tenu. La seule chose encore debout était le sol de la salle à manger avec des morceaux de mur, une moitié d'escalier et des restes de l'étage au-dessus qui semblaient se balancer.

Partout ailleurs mort et désolation, j'étais vraiment impressionnée me voyant à l'intérieur d'un enfer. La vision de tant de malheur ne peut pas se comprendre si on ne la vit pas, la mort impose le respect, surtout les morceaux de membres humains éparpillés partout.

— Vite, tranquille mais vite ! — disait le capitaine haletant, me tenant par la main et me traînant avec force — Nous devons fuir, nous devons réussir à quitter cet enfer si nous voulons sauver notre peau !

L'issue fut plus difficile de ce que je pensais, parce qu'il y avait seulement une moitié d'escalier, mais finalement nous atteignîmes la rue. Les gardes de l'entrée étaient morts aussi. Je me rappelle l'un deux à moitié appuyé sur la porte, le bas ventre éclaté par la mitraille, la vie s'était échappée par cet horrible trou...

L'aspect de la rue impressionnait, beaucoup de maisons avaient disparu. En un rien de temps tout autour de nous était devenu un chaos, un entassement de restes de bâtiments en ruines, de décombres et de gravats qui nous barrait le passage. De ci de là des restes humains épars rendaient encore plus macabre cette vision.

Ce qui me revient de ce moment douloureux ce sont deux petites filles que je vis dans la rue. Deux gamines de huit à dix ans qui devaient être sœurs. Elles étaient mortes ensemble ; l'une la tête en bas avec les bras séparés du corps, l'autre, mon Dieu ! l'autre n'avait plus de visage !



Sans m'en apercevoir, machinalement, j'étais en train de m'endormir. Je ne pouvais pas le faire, je ne le voulais pas. « Demain, me disais-je, demain après la frontière je le ferai, quand je me sentirai libérée de tout souci et de toute peur, pas avant ».

Ce que j'éprouvais était très curieux. Tandis que le dos courbé et les yeux fermés je supportais encore le vent glacé et la neige qui

nous arrivait par intermittences, je commençais à avoir une sensation de vide permanent, de fatigue et de faiblesse comme si tout à coup les forces m'abandonnaient. Une grande défaillance et un mal-être généralisé m'envahissaient, chose que je n'avais pas du tout ressenti dans les moments les plus critiques de la « retirada ». J'étais morte de sommeil, je crois que j'avais atteint la limite car finalement en fermant les yeux malgré moi, une immense paix m'entourait, un grand repos, une sorte de guérison complète de tous les maux possibles. Était-ce le prélude de la mort ? Ou alors ce doux et paisible sentiment qui m'envahissait n'était dû qu'au sommeil qui me rattrapait ?

Mais non, ce petit moment de répit ne dura pas trop longtemps. Quand je commençais à sombrer dans la léthargie j'ai été réveillée par un soubresaut. C'était ma tête qui tombait en avant, le froid n'aidait pas non plus. Dans le noir, recroquevillée sur moi-même, je passais d'un état de bien-être plus ou moins parfait à un état d'abattement et de faiblesse sans presque plus de vigueur. Quand cela arrivait c'était comme si d'un moment à l'autre la mort allait me surprendre. Je me demandais le pourquoi de ces changements subits physiques et psychiques, pourquoi j'étais si faible et déprimée, depuis quand je n'avais pas mangé. Cela faisait deux jours ou trois ? Les dernières fois nous avions partagé très peu de nourriture. Je me rappelais d'une boîte de viande en conserve d'un kilo et de gâteaux secs sans sel pour tout le groupe. Par rapport à la faim que nous avions, cela avait été bien peu de chose. Les deux jours suivants le repas s'était composé d'un peu de pain sec et quelques noisettes et le jour où nous atteignîmes les Pyrénées nous avions eu des morceaux de sucre. Et le sommeil, quand est-ce que j'avais dormi ? Cette question était encore plus difficile, puisque curieusement je ne m'en rappelais pas, c'est aussi simple que cela. Comment peut-on dormir après une journée de cauchemar, après un terrible bombardement ?



Une chose très émouvante était de constater que parfois les familles enterraient leurs propres morts.

A Llançà je fus témoin de l'un de ces enterrements, un père qui enterrait sa fillette. Cela me terrifia, j'eus des frissons et des larmes au cœur. La petite fille de six ou sept ans avait été victime d'un bombardement. C'était une blondinette, jolie, son petit visage sans vie était tellement blanc que l'on aurait dit une poupée de cire ou un ange. En larmes et en silence, deux garçonnets, ses frères, contemplaient la scène avec effroi, collés aux jupes de leur mère qui, genoux à terre, gémissait faiblement comme une bête blessée. La pauvre femme ! Elle n'avait plus de larmes ni de force, en sanglots elle répétait de manière lancinante comme une démente le nom de la fillette : Maria dels Àngels, Maria dels Àngels... !

Ce fut une scène terrible et bouleversante que jamais je ne pourrai oublier. Le père, en silence, les yeux rougis et secs à force de pleurer, la déposa lui-même dans le trou creusé avec patience et compassion au bord même de la route par quelqu'un que je ne connaissais pas. Tout d'abord il lui ferma les yeux, grands et bleus, essuya avec soin son petit visage avec un mouchoir de poche après avoir embrassé ce front de cire, croisa ses petites mains sur le manteau bleu ciel, comme ses yeux, comme la mer agitée par la tramontane, par là même où étaient arrivés les avions quelques minutes avant de laisser tomber leur charge, et finalement couvrit son visage avec le mouchoir.

Le petit manteau tâché de sang était comme un bouquet de roses rouges sur sa poitrine d'enfant, tandis que le pauvre père recouvrait de terre son corps avec ses mains, très doucement, petit à petit, comme s'il avait peur de lui faire mal. En silence il pleurait.

Tout d'un coup on entendit un gémissement long, plaintif, inarticulé qui sortait de la gorge de cette mère et finit par devenir un

cri terrible, poignant, d'une douleur irrépressible. C'était un cri terrifiant, une explosion longtemps contenue et le père, en l'entendant, se mit à pleurer tel un enfant, le visage contre la terre qui entourait le corps de la fillette. La douce, la spongieuse, la docile mère terre qui avec ce froid redeviendrait très vite glacée et dure.

Elle fut enterrée sans cercueil, sans fleurs, sans l'adieu de ses camarades. Quelqu'un avait allumé un bout de cierge et le mit sur la terre remuée, pendant qu'on récitait le Notre Père.

Je m'approchai du bord de la mer qui était à quelques pas, pour lui trouver quelques branches odorantes et bien fleuries de mimosa, ma petite offrande à une fillette inconnue. Des vers émouvants de Mossèn Cinto Verdaguer me venaient à la mémoire :

*En entrar al cementiri,  
he sentit olor de lliri,  
no n'hi ha cap de florit;  
sols, en cloure's una fossa  
obirí la testa rossa  
d'un infant petit, petit.*

Son souvenir m'émut énormément et pendant de longues heures je ne pus l'ôter de ma tête. J'avais l'impression que j'associerais à tout jamais la couleur bleu ciel à ces vers.



Le flot de vaincus était vraiment impressionnant. Cela faisait mal au cœur de voir les soldats blessés, certains très sérieusement, qui revenaient du front républicain. Logiquement c'étaient eux qui avaient le mieux assumé leur fuite. Ils se sauvaient, disaient-ils, pour ne pas mourir et l'immense majorité ne trouvait pas un endroit



où se poser. Les camions, les voitures et les ambulances qui avaient servi à les transporter n'étaient plus que de la ferraille au fond d'un ravin ou en panne, oubliés aussitôt sur le bas-côté d'une route. On ne pouvait pas les réparer faute de temps, surtout suite à ces bombardements incessants. Les ambulances en état de marche n'étaient pas nombreuses et bien souvent elles ne pouvaient pas les prendre car elles étaient déjà trop chargées.

Il y avait aussi peu de médecins qui faisaient défaut quand on en avait le plus besoin, puisque chaque jour il y avait plus de blessés. Parmi eux, nombreux étaient ceux qui demandaient de l'assistance en se plaçant devant les véhicules, d'autres, aidés de leurs camarades, marchaient très lentement au milieu de la foule, Il y avait des mutilés parmi lesquels beaucoup de boiteux ou sans bras. On voyait aussi un grand nombre de têtes enveloppées de bandages sanguinolents, sûrement le résultat d'un premier pansement pas renouvelé. Ceux-là venaient probablement d'un hôpital de campagne, évacués directement du front, ils en étaient probablement partis pour éviter qu'on ne les rattrape. Et ils étaient là, avançant avec difficulté parmi tous ces gens, voitures, charrettes, matériel de guerre et autres.

Les voitures aussi étaient pleines et on pouvait rarement les faire monter. Quelques camions faisant office de Croix Rouge s'arrêtaient pour prendre les plus graves. Je constatais que beaucoup étaient des soldats qui peut-être avaient fait la totalité de la guerre. Vétérans du front de l'Aragon, au visage brun et tanné à force d'être en plein soleil pendant la journée et dormir à la belle étoile pendant des longs mois. Tous ceux qui en avaient besoin ne pouvaient pas être pris en charge. Je fermais les yeux souvent pour ne pas pleurer, on ne pouvait rien faire et la débandade était impressionnante. La plupart des véhicules, trop chargés, n'arriveraient sûrement pas très loin et beaucoup transportaient des blessés. Quand

ils tombaient en panne, aussitôt ils se rangeaient sur le bas-côté ou au bord du ravin pour laisser le passage à ceux qui les suivaient.

C'était terrible de laisser tout ce que l'on aimait. Au début on sentait beaucoup de douleur, une immense douleur qui serrait le ventre et blessait le cœur. Plus tard venait la rage, une rage sourde et tellement grande qui ne pouvait pas se mesurer, et enfin rien, absolument rien du tout. La sensibilité sombrait dans un état de léthargie.

Vivre les derniers moments d'un peuple, les dernières heures d'une patrie défaite, de son propre pays vaincu est très douloureux. Il y a des choses qui ne peuvent pas s'oublier, qui reviennent à l'esprit. Nier les faits aurait été absurde. Complètement déboussolés, au milieu de tant de désordre et de confusion, il n'était pas difficile d'imaginer que n'importe quelle façon de vivre à l'étranger nous semblerait toujours meilleure que la vie que nous pourrions avoir chez nous.

Ainsi, tout nous amenait à penser que faute d'avoir cette paix tellement rêvée, au moins en France nous pourrions trouver quelque chose se rapprochant. Que compte tenu des circonstances, nous recevions de l'aide et des soins respectueux et généreux, des preuves de bonne volonté en tant que voisins, surtout à cause de notre grande souffrance après avoir supporté cette longue guerre et cette terrible retraite.

Habitué à vivre dans une perpétuelle instabilité où le quotidien était la lugubre vision de la mort, nous pensions que le petit mieux dans nos vies que nous pourrions obtenir une fois la frontière franchie serait déjà un paradis. En ces moments si tragiques et peu encourageants, une tentative d'évasion de l'obscurité vers la lumière et la paix si désirée, si on pouvait encore en rêver, était notre seul but.

Dans mes pensées il y avait toujours l'intime conviction que c'était possible, en croyant de bonne foi qu'il pouvait y avoir encore une chance de retrouver l'équilibre, le repos, la tranquillité, la paix, et tout recommencer. Une lueur d'espoir, une petite lumière

qui ne pouvait pas s'éteindre, même si ce matin-là elle vacillait au milieu de cette angoisse désespérante et hors norme qui était la nôtre. Tant de questions se bousculaient dans ma tête !

Étrangement toutes ces considérations m'amenaient à la même question : la fin de la guerre, l'analyse du triste rôle joué par la France, notre voisine, et l'attitude de son gouvernement faisant partie de ce malheureux « comité de non intervention » ; comité qui avait été assez adroit en montrant son habileté dans la ruse, la subtilité et le sophisme, arguments très employés en diplomatie et complémentaires de son grand pouvoir de dissuasion ou de persuasion selon la situation. Si bien que, entêtés dans leur erreur, ils s'étaient lavés les mains tel un nouveau Pilate face à notre conflit. Entretemps les conversations continuaient, on ne pouvait pas douter de leur sincérité ni de leur bonne foi. Cela avait été fait avec les conséquences qui s'en étaient suivies et le résultat avait été funeste pour nous, depuis le début jusqu'à cette catastrophe finale, cette complète désolation qui avait anéanti notre pays. La démocratie naissante s'était écroulée comme un château de cartes. Tout avait été démoli comme si le pire des ouragans s'était déchaîné chez nous. Pendant que les politiques européens se réunissaient pour discuter sur le coup à jouer, ou pour trouver une issue à la question de l'intervention ou de la non intervention, notre pays était en feu et tombait dans la solitude, dans le plus grand désarroi.

Nous étions des vaincus, des sortes de fantômes. On se consolait en s'accrochant à l'idée de se savoir vaincus mais avec dignité, ce qui pour nous, fuyant une guerre qui nous avait tout pris, était une sorte de victoire. Nous gardions notre peine immense, affreusement vides, honteusement seuls.

Survivants d'un terrible bombardement, nous nous étions installés à Fluvia de Ter. Fatigués et anéantis nous étions là depuis quelques heures lorsque de nouveau on entendait la guerre dans

toute sa force. Des avions en masse survolaient le village. Escadrilles, bombardiers, junkers et appareils de chasse volaient très bas sans rencontrer d'obstacle. Personne ne leur barrait le passage.

— Soyez maudits ! — criait un vieux paysan en levant les bras au ciel.

Par à-coups la tramontane amenait un étrange et lointain grondement, une sorte de vacarme infernal, comme si toutes les furies étaient dehors et avançaient en grand désordre.

— Tranquilles mes amis, ça tombe sur Figueres — affirmait sûr de lui un officier qui observait calmement avec ses jumelles ce bombardement qui devait durer cinq longues heures.

Peu auparavant j'avais lu dans un vieux livre d'histoire de la Catalogne une vision du caractère catalan qui me revenait souvent en mémoire à cette période et qui à peu près disait :

« Les deux traits les plus remarquables du caractère catalan sont un esprit essentiellement pratique et une audace inébranlable, d'autant plus inflexible que le danger est grand et jamais vaincu par quelque contretemps que ce soit ». Et il poursuivait : « Cependant cela n'exclut pas qu'il puisse se lancer dans des entreprises périlleuses C'est un peuple qui n'est pas orgueilleux, ni vaniteux, il n'a jamais fait étalage de son courage. Il n'aime pas se mettre en danger pour le plaisir, de là son « seny », son bon sens. La nation catalane ne regarde pas non plus les autres nations avec du mépris, comme cela se vérifie tout au long de son histoire ».

Maintenant je crois fermement que ce que nous avons fait pendant tous ces jours difficiles, et que nous faisons aussi maintenant, ce n'est que suivre le cours de notre histoire.



Il neigeait depuis un bon moment déjà, des petits flocons nous recouvraient, minuscules lames de glace qui tombaient et se

désintégraient sur les visages. J'avais tellement froid que je finis par ne plus du tout le sentir. Je peux affirmer que cette nuit, la plus longue et la plus terrible de ma vie, je perdais mes forces. Cela me troublait profondément car, à part le passage de la frontière si tant est que nous y arrivions, je pressentais que d'autres inconnues nous attendaient tout au long de la journée.

Comment serait cette nouvelle vie dans un pays étranger ? Saurais-je m'y habituer ? Comment allait-on nous accueillir ? Aurais-je de nouveaux amis ?

Définitivement, notre monde s'était brisé avec la chute de notre front. J'essaye maintenant de raisonner non seulement sur la façon dont je vécus avec douleur toutes ces heures jusqu'à l'aube, mais aussi sur tout ce qu'elles représentaient dans leur complexité.

C'était comme si après la dernière scène d'un dernier acte d'intense action dramatique, le rideau était tombé. Dernier acte d'une épopée géante et épouvantable dont le rôle principal était joué dans la vie réelle par un peuple qui ne voulait pas capituler, qui refusait de succomber et le montrait jusqu'à ses derniers instants avec le sacrifice de sa propre vie. Si les pierres et les sommets de ces petits villages dispersés à travers notre géographie, ces villes si durement frappées par l'action dévastatrice de l'artillerie pouvaient parler, combien de choses vraiment sublimes pourraient-ils expliquer aux générations futures !

Les heures s'écoulaient avec une lenteur insoutenable mais finalement, entre nuages et brouillards épais, le nouveau jour arriva au milieu d'un vaste horizon de montagnes enneigées cachées sous d'authentiques mers de brume, un temps pluvieux, nuageux et peut-être plus froid que la veille.

Avec la clarté du jour la fébrilité et l'angoisse augmentaient, la cruelle réalité était bien là. Nous étions encore dans l'incertitude tandis que la panique commençait à se propager. Notre sécurité ne

serait effective qu'après le passage de la frontière, si nous arrivions à la franchir, mais pour le moment elle était toujours fermée.

Depuis la butte où nous étions, située à deux ou trois cents mètres en ligne droite, on pouvait observer et reconnaître cette frontière solidement protégée par ce qui semblait être une double barrière d'hommes en uniforme.

La lumière du jour était encore faible mais suffisante pour comprendre qu'il était impossible de passer de l'autre côté avec tous ces soldats qui occupaient tout l'espace à moins qu'ils ne décident de l'ouvrir et nous laisser le passage.

Au fond, dans l'épaisseur du brouillard matinal, on distinguait des bâtiments grisâtres, peut-être les douanes, et sur ce ciel couleur de plomb, présage de jours de neige et de froid encore, se hissait le drapeau tricolore de la République Française agité au gré du vent glacé qui coupait nos visages et nos mains.

C'était un moment longuement attendu, comme si finalement nous émergions après un mauvais cauchemar. A deux pas de cette barrière il y avait ce but tant convoité, le prix de nos souffrances, la liberté tant attendue à portée de main. Était-ce possible ?

Nous nous trouvions juste en face de la frontière française. Cette porte représentait tous les désirs de liberté chauds à nos cœurs. Elle avait l'air encore fermée puisqu'on n'y voyait aucun mouvement. Inutile de dire quel était notre état d'âme car pour nous la traverser était une question vitale. Derrière cette barrière apparemment infranchissable, y aurait-il encore une lueur d'espoir de vie ou de paix ?

A mesure que la clarté s'insinuait, elle inondait peu à peu les montagnes recouvertes de nuages que l'on ne pouvait pas deviner en pleine nuit. Avec le nouveau jour et sous ce ciel gris et plombé, le paysage s'imprégnait de légères nuances mauves. La lumière nous permettait de voir nos visages affreusement livides, tragiques,

grotesques à cause de la douleur et l'abattement, comme si au petit matin nous rentrions d'un bal masqué de carnaval avec les masques encore sur nous.

Ces visages étaient les nôtres, dépourvus de toute joie, pleins encore d'épouvante, de nostalgie et de solitude qui traduisaient toute la souffrance et l'amertume des heures terribles que nous venions de vivre et que la douleur avait transformé en tristes semblants carnavalesques.

Notre image offrait un spectacle réellement accablant. La plupart de ces gens éclopés, blêmes, gelés par le froid et par la désillusion, ressemblaient à des fantômes. Nous étions tellement ébahis et épuisés, tellement vides et confus ces derniers jours que nous n'avions plus aucune aspiration, simplement nous demandions un endroit où nous reposer et un peu de paix parmi les vivants ou les morts, peu importe, car pour beaucoup cela revenait au même tellement la désespérance était forte. Nous n'étions que la grimace tragique d'un peuple moribond.

Où allions-nous ? Qui le savait ? Je me sentais profondément blessée et dans ces moments de grande commotion historique, pouvoir contempler le drapeau de mon pays m'aurait fait beaucoup de bien. Cela m'aurait consolée et m'aurait aidée dans ces moments pénibles lors de cet adieu définitif, mais il n'était nulle part. Outre m'encourager, il m'aurait tenu compagnie, alors que tant de choses avaient si mal tourné...

J'avais appris à connaître la valeur de ces choses peut-être au moment même de comprendre qu'elles n'existeraient plus et pour moi il était clair que de mon monde proche et quotidien il n'y avait plus rien. Je me sentais vide, lasse, étrange et tout à coup terriblement seule et je savais que devrais m'en sortir seule aussi. Ce manque de reconnaissance venait grossir le poids de ma tristesse, je me sentais mourir un peu plus en dedans. C'était toujours pareil, quand je

croyais être au bout d'une douleur, une autre arrivait. Jusqu'à quand ? Notre pays était mort un peu chaque jour, mais il l'avait fait avec une grande dignité, me disais-je pour me tranquilliser

Quand enfin la tête prenait le dessus sur le cœur, je savais qu'il était nécessaire pour moi de me ressaisir pour survivre. J'étais obligée de tenir bon et, si j'y étais parvenue avant, je devais maintenant me rasséréner et éviter par tous les moyens de tomber dans une mer de tristesse, car si je continuais ainsi je n'allais pas tenir longtemps et je mourrais.

Ma réaction arriva très lentement, j'étais comme un automate et il me fallut un grand effort de volonté. Je devais le faire, ce n'était pas le moment de me sentir exténuée. La ligne droite finale qui me séparait du dernier but à atteindre, clôture d'un passé et anti-chambre d'un futur de liberté, était si courte ! Il était nécessaire que je me bouge à n'importe quel prix, que je ne me laisse pas aller.

Un nouveau sacrifice était nécessaire pour vaincre l'épuisement une fois de plus. Ce désir obstiné de fermer les yeux, m'évader, tout oublier et dormir je devais le chasser hors de moi, c'était mon seul salut. Je ne sais pas comment j'y suis arrivée, je me rappelle seulement que d'un seul coup, tout naturellement, tout le monde avait commencé à bouger, à s'agiter. Des nuées de gens hétérogènes affluaient de partout en très grandes quantités. C'était un vrai spectacle, une énorme concentration devant l'entrée, surtout des soldats de tous les corps, pleins de boue, sales et en haillons, des groupes d'officiers et d'autres soldats avec leurs armes, certains avec l'armement au complet. C'était une sorte de folie, comme si ce matin-là tout le monde s'était réveillé très excité et pris d'une étrange inquiétude.

Il n'y avait aucun doute, les français étaient en train d'ouvrir la frontière. L'agitation et l'affairement de cette foule étaient assez significatifs.



Nous marchions, cela était indéniable parce que je me suis sentie poussée dans un tourbillon de gens, traînée au milieu d'une grande bousculade et de cris. Tout le monde poussait, même moi, qui quelques instants auparavant me sentais paralysée. Je ne me séparais pas de mes camarades qui avançaient avec difficulté, à petits pas parmi cette multitude de milliers de personnes.

Enfin la lumière était arrivée, il semblait que la frontière s'ouvrait. Ce qui était incompréhensible c'était la rapidité avec laquelle tous ces gens exténués et affaiblis se déplaçaient. On s'écrasait presque les uns les autres, tout le monde voulait passer en premier. Mais pourquoi ceux qui étaient tout devant criaient autant ? Qu'est-ce qui se passait ?

On entendit un grand raffut et beaucoup de tapage. Parmi les cris qui avaient l'air d'exprimer mécontentement, demande d'aide et secours, on entendait des voix exigeant le silence. C'était peut-être à cause des consignes qui se faisaient en français, me dis-je.

— *Attention ! Vite, vos papiers... ! Dépêchez-vous... !*

Les gendarmes étaient devant nous. La visière en cuir verni du képi et les capes imperméables brillaient sous la bruine qui tombait. Ils avaient l'air d'être entièrement habillés en noir avec des bottes jusqu'aux genoux. Le képi noir me rappelait vaguement quelque chose... Ah oui, c'était un travail que j'avais présenté à un examen lorsque j'allais en cours de dessin technique et le professeur l'avait encadré et pendu au mur. Je me demandais s'il serait encore au même endroit. C'était un ensemble de formes géométriques, une sphère, une pyramide, un cône tronqué etc. Je les avais peintes avec une technique particulière, le « lavado ». Et ce couvre-chef qu'ils appelaient képi avait la forme d'un tronc de cône tronqué ! Pourquoi ce fragment de ma vie surgissait juste à ce moment ? Qu'est ce qui me faisait revenir à mes quinze ans ? Pourquoi tous les gendarmes avaient cette grosse moustache qui semblait faire partie

de leur uniforme ? Tous ceux qui couraient à droite et à gauche avec leurs sifflets avaient l'air vieux, c'était peut-être la moustache. Ce que je n'arrivais pas à comprendre c'est pourquoi ils étaient en si grand nombre. En plus des gendarmes il y avait des sénégalais, en tenue aussi, l'air inexpressif et le visage luisant comme si on les avait couverts de cirage. Beaucoup de ces noirs qui nous avaient à l'œil avec leurs fusils si on s'avançait trop, nous repoussaient sans ménagement.

Les femmes criaient et gesticulaient beaucoup. Leurs visages étaient pathétiques et elles se mettaient en colère si on ne les écoutait pas. Les hommes aussi étaient crispés, leur voix était rauque. Même si on ne les comprenait pas très bien, j'aurais juré qu'ils pestaient.

Nous étions coincés. On n'avancait pas.

Beaucoup de femmes enveloppées dans des couvertures, chargées avec des paquets, valises, fardeaux et plein d'autres choses, portaient des petits enfants plus morts que vivants qui pleuraient tandis que leurs mères se bouscullaient, criaient, suppliaient au beau milieu d'un bruit assourdissant.

Ensuite la grosse émeute semblait se calmer pendant quelques instants pour recommencer aussitôt.

Les femmes insistaient, elles prétendaient passer mais les gendarmes et ces noirs hiératiques les en empêchaient sans pitié, brutalement.

« Les enfants — criait en catalan l'une d'entre elles à côté de moi en s'adressant aux gendarmes qui ne l'écoutaient même pas, et montrant une petite fille qui pleurait dans ses bras — ils ont faim, froid et sommeil et nous, les mères nous avons très peur, vous comprenez ? Par pitié, laissez-nous entrer... ! Nous avons les maures et les canons après nous ! S'il vous plaît » demandait elle en pleurant. C'était une scène tellement bouleversante qu'elle me troublait et

sans m'en apercevoir je sanglotais aussi. Comment pourrais-je oublier ce moment puisqu'il nous rappelait toujours la peur ?

Nous avons vécu la peur sous toutes ses formes car pendant une guerre et une révolution si longues, plusieurs sortes de peur font surface : peur des bombardements, de la faim, du saccage, de la misère, de la jalousie. Et aussi peur de l'injustice, de la défaite, de la vengeance, de la violence, le piège, le mensonge et surtout peur de la mort.

Et le plus surprenant, peut-être parce que la guerre n'est que destruction et mort, et si étonnant que cela puisse paraître, la peur nous rappelle à chaque moment que la vie est quelque chose de merveilleux à vivre quand on a vingt ans et que l'on est en pleine jeunesse. Dans notre cas, à l'instant précis où il semblait que la peur avait cessé d'exister, définitivement mise à l'écart, il s'avérait que ce n'était que pure illusion. En fait elle revenait encore plus grande, plus amplifiée que jamais, la peur en lettres majuscules, une peur différente parce qu'elle était volumineuse et toutes les peurs du monde pouvaient rentrer en elle, absolument toutes. C'était une peur qui nous renfermait, nous enchaînait à tout jamais à un pieu, comme l'esclave à ses chaînes. Pourrions-nous nous en débarrasser un jour ?

— Vos papiers... ! — répétaient sans arrêt les gendarmes avec exigence, inflexibles, immuables, sans le moindre sentiment de compassion envers nous.

Je commençais à me faire du souci. On s'était rendu compte de ce qui se passait. Mon Dieu ! Dans notre situation, nous n'en avons pas des « papiers », nous comprenions qu'ils nous demandaient nos passeports et logiquement personne n'en avait ! Cela ressemblait à une blague ! Où voulaient-ils que nous allions les chercher ? Alors que depuis plusieurs jours tout le monde fuyait en débandade y compris le personnel de l'administration ? Puisque plus rien ne

fonctionnait et que Barcelone était tombée ? Quelle idée avaient les français de ce qui se passait chez-nous ? Que prétendaient-ils ? Pendant que nous avions l'ennemi à nos trousses, que nous mettions tout en jeu et risquions nos vies dans ces derniers moments !

Nous ne comprenions plus rien et cette situation ne nous plaisait pas du tout, notre instinct nous laissant entendre qu'il y aurait par la suite des difficultés de toute sorte. Elles avaient déjà commencé dès le départ. Personne n'avait de passeport et c'était déjà quelque chose si on avait un document d'identité car, exposés comme nous l'avions été à tous ces bombardements et tirs de mitrailleuse, c'était déjà beaucoup s'il nous restait encore un quelconque papier.

On disait que notre entrée en France en tant que réfugiés avait été accordée par avance entre les gouvernements espagnol et français. Était-il convenu que nous serions des réfugiés politiques ? En échange ou en compensation de quoi ? Il est clair que la diplomatie a toujours une carte cachée prête à être jouée au moment opportun, mais nous ne la connaissions pas. Il était préférable d'attendre avec patience et résignation la suite des événements, c'était le seul chemin possible avant d'arriver au désespoir total, ce qui nous guettait à coup sûr si nous ne passions pas cette frontière au plus vite. Pour le moment nous étions coincés comme des malfaiteurs.

Quel pouvait bien être le problème s'il y avait un pacte entre gouvernements ?

Ils mettaient un temps infini à nous laisser passer. De temps à autre des petits groupes très réduits pouvaient traverser. La situation était difficile, elle ne pouvait pas se prolonger sans risquer des affrontements.

Au milieu de cette foule en colère et bien compacte sous une pluie neigeuse, nous nous approchions petit à petit en tentant de nous frayer un passage avec grande difficulté jusqu'à arriver presque

à hauteur des gendarmes. Finalement ils nous laissèrent passer un par un. Le commandant était là pour conduire notre entrée.

Ils commencèrent à nous compter et organiser les convois et bien escortés nous pénétrâmes en pays français. Mais, nous n'étions pas tous, le groupe avait diminué ces derniers jours et il était de nouveau fractionné. Parmi ceux que nous avons perdus de vue, il y avait le capitaine, le bon ami qui ne rentrerait pas en France avec nous.

— Peut-être qu'il est passé avant nous... — me dit le commandant sans grande conviction.

Avait-il vraiment réussi à passer ou peut-être se trouvait-il au milieu de cette foule éparpillée partout ? En pensant à lui je me sentis encore plus seule, je ressentis un grand abandon. Le rêve était accompli, nous étions déjà en France arrivés parmi les derniers, juste après l'ouverture de la frontière. Et probablement parce que toutes les horreurs vécues finissent par vous abrutir, ce matin-là au milieu de ce flot de vaincus j'étais totalement abasourdie. Je me demandais si finalement tout le monde pourrait passer, si ces femmes tendues, tristes et abattues à l'air résigné, tellement désorientées avec leurs enfants dans les bras réussiraient aussi. Je vis une femme qui me rappelait ma mère et je pleurai un long moment en pensant à elle. Tout était fini. Notre pays était définitivement perdu.

Il était neuf heures du matin.

A première vue on se serait cru dans un pays en guerre avec ce constant mouvement de forces, surtout des gendarmes, des militaires et des sénégalais des colonies françaises, d'après ce qui se disait. Mais ce n'était que la frontière française.

De cette journée glaciale et de notre passage en masse comme des fantômes je conserverai à tout jamais un souvenir amer, endolori, de deuil et de malheur. Ce fut un événement tragique que je ne pourrai pas effacer de ma mémoire. Je garde de cette journée

une sorte d'arrière-goût, semblable à une potion amère, un mélange de désarroi et de désespoir, mais surtout un sentiment d'impuissance, un vide immense.

Ces derniers jours j'avais rêvé et même idéalisé notre entrée dans le pays voisin. Arriver en France était l'unique espoir que nous pouvions nous permettre après être restés si longtemps sans en avoir aucun. Pour nous, cela représentait récupérer la tranquillité une fois notre but atteint, persuadés que l'angoisse, le désespoir de l'échec et l'adieu à la patrie finiraient par s'atténuer tout comme une grosse blessure à laquelle on peut appliquer un remède sinon curatif tout au moins calmant parce que porteur d'espoir. Nous avions besoin de repos après cet énorme épuisement aussi bien physique que psychique en ayant échappé tant de fois à une mort quasi certaine pendant la « retirada ».

Mais le résultat final s'avérait être un total désenchantement. Notre peuple ne méritait pas d'être traité si cruellement. Nous avons été traités, et nous le sommes toujours, non seulement avec une absence totale de courtoisie, ce qui somme toute n'est pas si important, mais surtout avec un manque d'humanité absolu.

Juste après le passage de la frontière nous avons traversé la grande muraille formée par les forces qui protégeaient le pays voisin de notre intrusion. Derrière eux une multitude remplissait l'énorme esplanade. Depuis quand étaient-ils là ? C'était impossible que tous ces gens soient rentrés avant nous à moins qu'ils ne l'aient fait les jours précédents. Etions-nous les derniers et donc la raison de tant de difficultés ? Les conséquences étaient facilement envisageables.

Dès notre arrivée il fallait obligatoirement désarmer les soldats. Après le vacarme du début il s'en était suivi un silence asphyxiant. Tout le monde devait passer entre les mains des gendarmes ou des sénégalais. On fouillait aussi les femmes jeunes ou âgées, c'était la tâche des noirs, et de temps à autre, parmi ces femmes abattues,

silencieuses, tellement fatiguées et honteuses, ce silence qui nous oppressait était brisé par un cri de rage : « Ne me touchez pas, assez ! Fichez-moi la paix ! ».

Par terre il y avait des véritables montagnes d'armes. Des véhicules et toutes sortes de moyens de locomotion qui ces derniers jours avaient servi à transporter des gens et des effets personnels s'entassaient aussi, échoués là très probablement pour toujours. Curieusement dans des cageots s'empilaient aussi des tas d'objets très variés : des montres de toute sorte, montres bracelet, de poche, des horloges, des livres, des tissus divers, des chaussures, des couvertures, des draps etc. On aurait dit des stands d'un marché aux puces. Qu'est-ce que ce mélange hétéroclite faisait là par terre ?

Le long de chemins impraticables avec la neige, la pluie, le froid, en interminables caravanes à travers les Pyrénées et laissant derrière nous notre terre, nous étions arrivés en pays français. Dans cette foule de vaincus nous étions nombreux à n'avoir ni argent ni bagages. Mon groupe et moi avions tout perdu. Pendant un bombardement les camions qui transportaient nos affaires, dont mes deux uniques valises, avaient été détruits. Il ne me restait plus qu'un sac à main et les vêtements que je portais sur moi.

Je me dois d'expliquer tous les faits qui se sont déroulés ce matin-là. Ils sont très significatifs et s'accordent parfaitement avec toute une série d'humiliations qui suivirent et qui ont continué depuis. On vivait alors avec un sentiment de frustration, d'impuissance et de honte qui était une règle générale pour nous tous. Aujourd'hui, au vu de la cruelle réalité de notre situation actuelle, cela reste inchangé et ne peut se comparer avec aucun autre ressenti.

Dans leur sale tâche, les sénégalais secondaient parfaitement la gendarmerie française. Ils agissaient avec un zèle excessif, probablement en exécutant des ordres de leurs supérieurs. Ce qui était sûr en revanche, c'était que tout cela dépassait les bornes, c'est-à-dire qu'ils

agissaient avec une totale méconnaissance des limites établies par les droits de l'homme. D'entrée on désarmait et on inspectait un par un tous les membres de l'armée espagnole. Chaque militaire, chaque soldat était obligé de livrer toutes les armes en sa possession qui allaient grossir les énormes tas déjà existants. Une fois les armes à terre on les fouillait scrupuleusement pour voir s'ils n'en cachaient pas d'autres. Ils se mettaient en valeur avec ce travail. Sans aucune sorte de considération ils les agrippaient fortement avec leurs mains et ils finissaient leur action dégradante sans la moindre indulgence. S'ils trouvaient une quelconque résistance c'était vite résolu sans trop y réfléchir avec un coup de crosse. Peu importait que ce soit un lieutenant-colonel, un paysan ou tout simplement une femme.

« Cela doit être un cauchemar », me disais-je, mais non ! Des civils, des militaires, des hommes, des femmes, tous sans exception tombaient entre leurs mains et cette expérience était une leçon dure à apprendre, l'un des épisodes les plus difficiles à oublier. Je vais m'efforcer d'expliquer avec clarté ces moments, la vérité étant que j'étais terrifiée à l'idée qu'ils puissent me toucher puisque ces actes ignobles me répugnaient, je les considérais comme un outrage. Jamais personne n'avait mis ses mains sur moi et rien que d'y penser cela m'effrayait. Mon cœur battait avec rage et, guidée par mon instinct, je tâchais de me faufiler sans succès. Il semblait que c'était mon tour.

Je ne portais pas l'habit militaire, pas de pantalons et naturellement je n'avais pas d'armes.

J'essayai de faire un bond, prête à m'enfuir dès qu'ils auraient posé leurs mains sur moi. Ils étaient deux et tandis que l'un me prenait par le bras en le tirant avec force vers l'arrière, l'autre me fouillait, ou plus exactement me tripotait à volonté. Quelle ignominie ! La brutalité du premier me faisait mal à cause de ma grande faiblesse avec mon bras si maigre et gelé, on aurait dit qu'il me le brisait. Il stoppa aussi mon désir de fuite avec deux coups secs de



crose, l'un aux côtes et l'autre au genou, ce qui m'arrêta net sans que je puisse éviter un « aïe » involontaire.

La douleur aux côtes était aigüe et je restai plîée en deux en respirant avec difficulté.

Quand enfin ils me lâchèrent je me sentais terriblement humiliée pendant que j'avalais mes larmes en silence, c'était tout ce que je pouvais faire.

Ça commençait mal ! Avec le froid, la douleur augmentait au point de ne plus pouvoir la supporter.

Et pendant ce temps, que se passait-il ? Que signifiait ce tapage si soudain juste un peu plus loin ? C'était une bagarre ?

— Qu'est-ce que je vous disais ! Vous ne voyez pas que ce sont des brutes ? — s'exclamait un jeune soldat — Ils viennent de lui arracher ses galons aussi ! Ce sont les couilles ce que je leur arracherais moi ! Merde !

Il semblait que notre commandant rencontrait de sérieux problèmes puisqu'un cercle compact de gendarmes s'était formé et lui, parmi d'autres personnes, se trouvait au milieu. J'avais du mal à croire qu'il ait refusé de livrer son arme, lui qui quelques instants plus tôt avait demandé à ses officiers de les donner de leur plein gré. « Il n'y a pas d'alternative, notre devoir est de collaborer ». Si réellement on lui avait arraché les galons je me demandais pourquoi et je supposais que cet affront représentait pour lui un outrage très grave. Faisaient-ils cela à tous les officiers ?

Partout on entendait des sifflets intercalés par des cris. Les cris qui allaient devenir familiers et qu'à partir de ce moment on entendrait quotidiennement très, très souvent :

— Allez...Allez ! Vite ! Vite !

Je voulus me retourner et en faisant un léger mouvement, une nouvelle fois cette douleur aigüe au côté droit me fit sursauter. Je mordis mes lèvres pour ne pas crier, mon Dieu, que j'avais mal !

Un frisson parcourut mon dos. Je me sentais attrapée et aussi très malheureuse et déçue.

La première grande déception depuis notre entrée en France, une première expérience déplorable et une énorme désillusion. C'était un clair échantillon de ce que nous réservaient nos voisins et, en tant que peuple vaincu, il était clair que nous n'avions pas notre mot à dire.

Je tournai la tête, j'avais tellement mal que j'étais sur le point d'éclater en sanglots ou de me mettre à crier très fort, je ne sais plus, mais une sensation de totale impuissance m'avait submergée ; j'étais complètement désorientée et quelque chose serrait fort ma gorge et m'étouffait. Décidemment tout avait mal commencé et je sentais se déchirer en moi le peu de choses qui tenaient encore.

Un groupe de femmes était gardé par des gendarmes et des sénégalais, je les regardais et je croyais les connaître toutes mais en réalité je n'en connaissais aucune. C'était parce que toutes avaient une ressemblance, les mêmes traits caractéristiques, et je le constatais avec tristesse. On ne pouvait pas s'y tromper, nous avions toutes un aspect déplorable dû à l'épuisement et les longues heures sans sommeil, nous étions exténuées et notre expression était misérable. Nous avions survécu à une « retirada » très difficile et étions le portrait d'un peuple ruiné par une longue guerre. C'était la marque de tant de souffrance et de douleur vécues à fleur de peau. C'était cela qui nous rendait toutes semblables, au moins extérieurement.

Je ne pouvais pas éloigner de ma pensée le souvenir de mes compagnons et de nos adieux, des adieux qui peut-être seraient définitifs, pour toujours ! Pour nous la guerre était finie et il semblait que nous allions faire partie d'un monde différent dans lequel nous ne serions plus les mêmes. Même si c'était la fin d'un cauchemar il n'en demeurerait pas moins que nous initiions une nouvelle étape de notre vie, imprévisible et difficile.

Je supposais que mes camarades devaient se trouver au milieu d'une de ces longues files de gens d'une largeur de quinze ou vingt hommes chacune, de l'autre côté de la route.

Les adieux avaient été les moments les plus émouvants. Ce jour j'avais vu pleurer beaucoup d'hommes. Se sentant tout simplement humiliés ils pleuraient sans se cacher comme des enfants. Je crois que je ne verrai plus jamais cela.

J'avais entendu parler de prisons, d'établissements pénitentiaires, de châteaux, comme Montjuïc, et aussi de bateaux faisant office de prisons. Je me rappelais les événements du 6 octobre 34 lorsque le gouvernement de la Generalitat de la Catalogne fut emprisonné par ordre de Madrid. Mais j'ignorais l'existence de ces lieux fatidiques, inhumains, terribles, des vrais enfers que l'on appelle des camps de concentration.

Je savais que je ne pouvais pas fuir la réalité, j'étais internée dans l'un de ces camps et si à ce moment-là on m'avait demandé en quoi cela consistait j'aurais répondu : « C'est une punition terrible que ne suis pas sûre de pouvoir supporter et je ne sais pas non plus si je la mérite ».

Nous sommes un nombre impressionnant de femmes de tous les âges, cultures et conditions sociales qui cohabitons entassées, si cela peut s'appeler cohabiter, certaines avec leurs enfants. Combien sommes-nous ? Qui le sait ! Je n'en ai pas la moindre idée mais des milliers c'est sûr. Il y a aussi des gendarmes avec nous. Je ne sais pas s'il existe des femmes gendarmes mais ici ils sont tous des hommes. Des gardes se trouvent à l'intérieur de l'enceinte et on est surveillées jour et nuit. Nous ne pouvons pas non plus nous approcher de la clôture ni de la porte grillagée car ils sont implacables. Il est aussi strictement interdit de leur adresser la parole et celle qui le tenterait serait sévèrement punie, seulement en cas d'un besoin avéré on peut faire une exception. Etant contrôlées constamment il est inutile de penser à s'enfuir, il n'y a pas d'échappatoire possible.



Nous arrivâmes en train, un train de marchandises comme si nous étions du bétail. C'était au milieu d'une nuit glaciale. Nous étions parties de la frontière autour de midi. J'étais exténuée, la tête me tournait à cause de la faim car ils ne nous avaient rien donné à manger ni à boire de toute la matinée, épuisée par le sommeil, le froid et la honte.

Ils avaient chargé le train au maximum : femmes, paquets, enfants, couvertures. Il n'y avait presque pas de place pour s'asseoir par terre. Soudain je pensai à ma couverture, où était-elle ? Je l'avais oubliée après le passage de la frontière, elle était restée à la montagne !

Une fois le wagon rempli ils avaient fermé la porte de l'extérieur, je ne sais pas si elle avait un cadenas, une serrure ou un verrou, tout ce que je sais c'est que nous ne pouvions pas en sortir.

Nous étions dans le noir complet à l'intérieur et sans aucune source de lumière on ne voyait plus rien. Aussi il devait y avoir une matière en décomposition ou quelque chose de pourri dans un coin du wagon qui inspirait une aversion insurmontable, une odeur âcre, irritante qui envahissait tout et nous faisait tourner la tête.

Nous ne voyions pas de gares, lampadaires, villages ou montagnes. La seule lueur était celle qui filtrait par quelques entrebâillements du wagon très légère et faible encore et qui nous permettait de nous entrevoir entre les ombres.

Je me taisais et j'écoutais dans le noir le bruit monotone du va-et-vient du train qui en roulant à pas de tortue nous assoupissait ce qui, ajouté à l'épuisement accumulé me dominait complètement et m'obligeait à fermer les yeux. Mes paupières étaient très lourdes, une grande lassitude et un énorme besoin de dormir s'étaient emparés de moi. Je voulais me reposer depuis tellement de jours ! Me reposer, dormir et ne penser à rien... absolument à rien.

Assise par terre, installée tant bien que mal entre toutes ces femmes, l'une contre l'autre nous affrontions le terrible froid en nous réchauffant mutuellement. Elles étaient presque toutes assises ou étendues tout comme moi, la tête contre mes genoux libérée finalement de la peur et pouvant enfin me reposer.

Je ne sais pas si c'était cette odeur irritante de pourriture qui peu à peu me rendait malade, mais j'avais la tête qui tournait et l'impression qu'une main puissante me serrait l'estomac. C'était la faim, le manque de nourriture qui se faisait sentir.

— Je suis en train de m'évanouir à cause de la faim — murmurai-je à la femme à côté de moi dont la tête était pratiquement sur mes jambes —. Je me sens très faible, je suis en train de tomber dans pommes...

La femme se dressa et dans le noir sa voix claire vibra en me disant :

— Attends, j'ai un sachet de bonbons délicieux, je vais t'en donner un peu, suce-les petit à petit et tu verras que ça va te passer. Tu n'as rien mangé aujourd'hui ? Je peux aussi t'offrir une pomme... Du pain je n'en ai pas. Si tu veux de l'eau j'en ai dans ma gourde.

Elle ôta l'enveloppe du bonbon que je mis tout de suite à la bouche en le suçant avidement. L'effet fut instantané, les forces me revenaient, je ne me sentais plus aussi faible, aussi malade. Cette femme me donna onze bonbons et pendant le long trajet j'en ai mangé six. Je les aurais sûrement tous finis si la fatigue n'avait pas pris le dessus, je m'endormais par moments. Je me rappelle vaguement que de temps à autre je jetais un coup d'œil à mes compagnes de voyage que je devinais plus que je ne voyais. La plupart dormaient et finalement moi aussi j'ai dû m'endormir. Combien de temps ? Je l'ignore et je ne sais pas non plus si ce train fit une halte dans une gare. Soudain, une forte secousse, le bruit des freins qui crissaient et finalement un grand choc qui fit arrêter net le wagon, me ramenèrent à la réalité.

Je m'étais réveillée en sursaut.

— Tranquille jeune fille, ce n'est rien ! — me dit la femme qui m'avait donné les bonbons.

Non, ce n'était pas l'aviation, ce n'était pas un bombardement, nous étions heureusement loin de ce risque qui m'avait infligé toutes ces nuits blanches pendant tant de jours. D'un seul coup tout me revenait, nous étions en France et le cauchemar de la guerre était fini.

Dehors on n'entendait pas de bruit, seulement un silence de mort, mais le train était toujours arrêté et la porte restait fermée. Que se passait-il ?

— Ils mettent longtemps à ouvrir. Vous ne trouvez pas cela un peu bizarre ? — signala une femme — . Voyons, voyons... et si au lieu de nous faire rentrer en France ils nous avaient ramené à Barcelone ? C'est envisageable, non ? Dites-moi, qu'est-ce qui se passerait si c'était le cas ? Rappelez-vous que nous n'avons rien vu depuis que nous sommes montées. Rien de rien, parce que nous avons fait tout le trajet dans le noir.

Non, ce n'était pas possible ! Le soupçon de la femme nous avait laissées abasourdiées. Je me suis sentie subitement exténuée par la fatigue, épuisée à l'extrême comme si l'on m'avait battue. J'avais l'impression que ma tête allait éclater d'un moment à l'autre comme si un éclair avait touché mon cerveau.

Un doute terrible me fit sursauter. « Mon Dieu ! Et si réellement c'était une ruse pour nous tromper. Un stratagème ? Oh non, pas un piège, non ! Impossible ! »

Le train était arrêté depuis un bon moment déjà. Dehors toujours ce silence inexplicable, aucun bruit. Je n'entendais que le battement anormal et violent de mon cœur excité par une forte émotion, je le sentais battre tel un oiseau en cage, tandis que plantée là, debout et immobile j'écoutais.

On s'était toutes mises debout, nous étions tendues, dans l'expectative, avec la peur au ventre. Je crus même à un moment que mon cœur s'était arrêté.

Au milieu de cette ambiance crispée, une grande inquiétude planait sur nous et nous tenait en vigilance constante.

Finalement nous commençâmes à entendre des voix de l'extérieur, à chaque fois plus proches et plus précises. Des voix masculines confuses devant notre wagon. Et aussi un autre bruit indistinct mais fort et continu, notre porte devait être coulissante et s'ouvrirait lentement. Un souffle d'air glacé et une pluie fine atteignaient mon visage. J'ouvrais les yeux en essayant de comprendre le mystère qui se cachait derrière la nuit noire. On ne distinguait rien, il n'y avait pas de lumière, seulement quelques lanternes par ci par là.

Dans le noir on devinait les capes imperméables foncées comme la nuit et les visières en cuir verni des képis. Et leur cri caractéristique que nous avons appris bien vite : « Allez, allez... ! »

Je respirai à fond. La façon inhumaine qu'avaient les français de nous traiter, tout au moins jusque- là, m'humiliait profondément, mais j'aurais été encore plus malheureuse s'ils nous avaient forcées à revenir sur Barcelone.

Dehors on distinguait une énorme foule qui devait être descendue des wagons de devant mais, comment était-ce possible que ce train soit aussi chargé ? Est-ce que d'autres trains étaient arrivés avant le nôtre ? On entendait leurs bruits mais il est vrai que les gens bougeaient peu dans le noir.

Elles devaient être toutes comme nous, confuses, silencieuses, mortes de fatigue et surtout avec cette peur qui nous obligeait à être tout le temps sur le qui-vive.

Enfin il semblait que c'était à notre tour de descendre du wagon. La porte n'avait pas de marchepied, donc il fallait sauter dans l'obscurité. Descendre en sautant sans lumière et sans connaître

la hauteur peut s'avérer dangereux. Mais il n'y avait pas d'autre option et il fallait assumer les conséquences. Beaucoup de femmes tombaient par terre, on entendait les plaintes de celles qui s'étaient foulé un pied ou étaient tombées sur les genoux ; des cris de douleur de celles dont les genoux étaient blessés, couverts de plaies et de contusions à tel point qu'elles ne pouvaient presque plus marcher. Pendant ce temps pas un seul gendarme pour nous éclairer avec sa lampe.

Ma chance était que je portais des chaussures plates de sport avec des semelles souples, les seules que j'avais et qui me tenaient très bien les pieds. La jupe par contre était un problème : longue, droite et étroite comme c'était la mode mais pour sauter c'était un peu compliqué. J'avais prévu le coup et juste avant de sauter je l'avais remontée jusqu'aux genoux. Le saut s'est très bien passé sans poids dans les mains, seulement un sac avec le portemonnaie, sans paquets et sans valises.

Il n'y avait pas de quai ni de gare et c'était surprenant. Où étions-nous ? Ils nous avaient fait descendre du train et on se retrouvait au milieu des champs. C'était curieux, s'il y avait une gare elle devait être très petite et loin de notre wagon puisque notre train était très long. En plus avec le brouillard et la nuit noire la visibilité était quasiment nulle. On ne voyait rien au-delà des lampes des gendarmes qui nous obligeaient à nous mettre en rang, nous groupant sous la pluie avec leurs sifflets et leurs cris.

Il était peut-être préférable qu'on ne puisse pas se voir à la lumière crue d'un lampadaire de gare parce que nous étions au bout du rouleau et on ne pouvait pas être plus sales, échevelées et épuisées après un si horrible voyage. Surtout lorsque je nous revoyais en rentrant dans le wagon trempées, avec toute cette neige fondue tombée sur nos vêtements, la poussière et la terre. Tout cela nous garantissait un aspect désastreux.



Fatiguées et lasses, vaincues par un grand épuisement physique et mental, les nerfs à bout, plus que porter nos valises paquets ou ballots, nous traînions le tout comme un lourd fardeau parce que nous n'en pouvions plus, à la limite de nos forces.

Celles qui n'avions pas de bagages aidions les plus chargées avec enfants et paquets.

Cette femme marchait devant moi quand elle est tombée. Elle marchait à petits pas lorsqu'elle trébucha, tomba comme un sac et resta étendue de tout son long au milieu du chemin. Un jeune garçon d'environ douze ans l'accompagnait et faisait tout ce qu'il pouvait pour l'aider en portant avec elle une lourde valise et deux ou trois paquets mal ficelés.

Le garçon essayait de la relever sans succès. Je remis le jeune enfant que je portais à sa mère et je me suis mise à genoux pour l'aider. C'était inutile, elle semblait être clouée au sol.

Quand enfin la lampe d'un gendarme l'éclaira, je suis restée terrifiée. J'ai vu à ce moment sa figure infiniment triste. C'était une pauvre femme, jeune encore, dont le visage exprimait toute la crispation, la tristesse et la solitude d'une image de Mater Dolorosa. Elle me regarda avec ses grands yeux tellement désespérés, pathétiques, suppliants et pleins d'angoisse qui contenaient absolument tout. De toute évidence je me devais de l'aider, je ne pouvais pas m'y dérober. Je restai attentive à ses appels muets, bien que très probablement j'eus aussi besoin d'aide car je n'en pouvais vraiment plus.

Ce n'était pas son poids qui posait problème, puisqu'elle n'avait que la peau sur les os, c'était moi qui n'avais plus aucune vigueur. Finalement entre son fils et moi nous réussîmes à la mettre debout. Le gendarme n'avait pas fait le moindre geste, s'étant limité à l'éclairer. Je ne sais pas où je trouvai ma force mais je pris la grosse valise, qu'on aurait crue pleine de cailloux, et l'un des paquets, pendant que le garçon l'aidait à marcher et portait les autres bagages. Très

péniblement je traînais ce poids supérieur à mes forces, les ficelles du paquet s'enfonçaient dans mes doigts glacés et me faisaient très mal. Il ne tenait plus mais je ne m'en rendais pas compte tellement mes mains étaient engourdis.

L'air glacé de cette nuit pluvieuse me tenait éveillée. Il aurait pu alléger un tant soit peu la tension accumulée pendant toutes ces heures passées dans ce train de marchandises, mais au fur et à mesure la neige fondue qui tombait trempait nos habits, rendant encore plus difficile la marche. J'étais de plus en plus gelée, malheureuse et tremblotante. Je claquais des dents et je ne pouvais rien faire pour arrêter.

On marchait dans le noir sur un chemin boueux qui s'insinuait entre des étendues qui pouvaient bien être des vignes ; un chemin plein de cailloux et de trous, des sillons dus sûrement à des roues de charrette. Cependant dans notre état et sans éclairage c'était un chemin difficile.

De temps en temps nous nous arrêtions pour reprendre haleine. Plus qu'une longue file de femmes misérables on ressemblait plutôt à un long dragon, une sorte de serpent articulé et épais. Le groupe était tellement compact que l'on nous aurait crues collées les unes aux autres, impossible de faire le moindre pas seules sous peine de tomber par terre.

Les doigts glacés cédaient peu à peu, les paquets glissaient des mains, les valises pesaient des tonnes. Les grands enfants pleuraient, les plus petits geignaient et quand l'une de nous s'arrêtait exténuée, ni les plaintes ni les pleurs n'y faisaient rien. Les sifflements de toujours ajoutés aux « Allez, allez... ! » accompagnés de cris et de coups de crosse étouffaient nos lamentations.

Comme beaucoup de choses relatives au temps, je ne peux pas dire quelle fut la durée de notre trajet à pied depuis la descente du train jusqu'au camp de concentration. Jamais personne ne saura la

grande souffrance que cette longue marche représenta pour nous, avançant en pleine nuit sous le grésil. Il y en avait qui portaient les chaussures à la main. Elles s'étaient déchaussées dans le train à cause des enflures aux pieds et des plaies et elles ne pouvaient plus les remettre. D'autres les avaient laissées en chemin et marchaient avec des godillots ou des bottes de soldat. Il ne manquait pas non plus celles qui n'en avaient plus depuis longtemps et on voyait leurs pieds blessés, sanguinolents, enveloppés avec des bandes de tissu, ou des bouts de pull en laine. Pour les protéger de l'humidité certaines portaient un morceau de toile cirée. Le tout était attaché avec des ficelles !

Nous étions arrivées aux limites de la fatigue, je me serais volontiers allongée car je ne pouvais pas faire un pas de plus. C'est alors que quelques-unes s'étalèrent sur le sol, je ne sais pas si elles étaient tombées ou si après s'être assises elles ne voulaient plus continuer. Beaucoup pleuraient épuisées et parmi les gémissements on entendait aussi des gros mots. Je n'aurais jamais imaginé que les femmes pouvaient en dire tellement ! S'ajoutaient à cela les cris de douleur de certaines sur qui on avait marché ou qui avaient reçu un coup dans la foulée.

Le dernier souvenir brumeux de cette grotesque nuit se figea dès que nous arrivâmes au camp de concentration.

En suivant les lanternes, au milieu de la confusion et le désarroi dans le noir nous traversâmes un portail en fer.

Au milieu d'un silence de mort nous pénétrions dans des hangars délabrés, énormes et glaciaux. À l'intérieur de cette immensité on se plaçait comme on le pouvait sous le pâle éclairage des lanternes.

Les deux côtés de cette grande salle, dans toute leur longueur, étaient recouverts d'une mince couche de paille d'environ dix centimètres, pas plus. A mesure que nous nous installions sur cette couche improvisée nous nous allongions.

Même si je mourais d'envie de me coucher, comme j'accompagnais toujours cette pauvre femme et son fils, nous cherchâmes

un petit moment un espace vide où nous installer. Je ne voulais pas la laisser seule, chargée et dans un état si lamentable. Je portais toujours cette lourde valise et le paquet à moitié défait.

Ce fut elle-même qui choisit le lieu en disant que plus nous irions vers l'intérieur, plus nous serions à l'abri du froid et du vent. Je l'entendis parler pour la première fois. Elle parlait doucement avec une voix mince, claire, comme un murmure, délicate et soyeuse :

— Arrêtons-nous là ! Je pense que ça ira là-bas au milieu, il y a assez de place pour nous trois, on sera plus à l'abri avec moins de courants d'air. Vous ne croyez-pas ?

Une grande déception, une immense tristesse m'avaient envahie. C'est une bonne fin de journée, me disais-je lorsque dans le noir j'essayais de m'allonger par terre sur cette misérable couche de paille en cherchant la chaleur qui me manquait. A cause des inclémences de la météo j'étais frigorifiée et tendue comme si moi-même j'étais un corps gelé. La solitude et le manque d'humanité me glaçaient l'âme ! Personne ne nous vint en aide, personne n'attendait l'arrivée de ce train avec une assiette de soupe chaude, un bol de lait ou un verre d'eau offerts par charité ! On ne nous avait pas souhaité la bienvenue les bras ouverts non plus ! Personne ne nous attendait ! Mon Dieu ! Quelle arrivée triomphale !

Les larmes me submergeaient, je cherchai mon mouchoir dans ma poche et je trouvai le reste des bonbons. Grâce à ces bonbons je pus tenir cette nuit-là.

J'étais dans mes pensées et mes tristes pressentiments, sans autre couverture que mes vêtements trempés quand il me sembla entendre une musique d'anges qui était en réalité la voix chaude, affectueuse, pleine de reconnaissance de ma voisine qui me disait : « Bonne nuit, merci mon amie ! ».

Avant de m'endormir je pleurai en pensant à ma mère.



Le lendemain j'arrivais à peine à me concentrer. Pendant toutes ces heures où je ne pouvais rien faire, toujours aussi fatiguée, j'essayais de revoir ce que j'avais écrit dès mon arrivée au camp. Quelques lignes seulement, moi qui aime tellement écrire, et j'avais déjà un mal de tête terrible. Tout s'embrouillait dans mon cerveau quand cette douleur arrivait. J'imagine que c'était dû à notre grande faiblesse car le mal de tête était général.

Je m'étais à peine reposée pendant la nuit avec une douleur insupportable au dos et aux bras. Par chance j'avais l'impression qu'elle diminuait, peut-être parce je n'arrêtais pas de bouger pour faire passer le froid. Si je ne faisais pas cela pendant la journée j'étais encore plus gelée à l'arrivée de la nuit. Et en plus j'étais toute engourdie le lendemain.

Je crois qu'écrire tout ce qu'il y avait dans moi était une bonne chose : des pensées, des expériences, des sentiments. Mais quand les mauvais moments arrivaient et j'étais envahie par le découragement et le pessimisme, alors c'était mieux de ne penser à rien, de tout oublier, de s'évader en faisant le vide dans la tête, qui est somme toute ce qui permet de mieux se reposer. Après mes pensées étaient plus claires et j'écrivais mieux.

Lorsque je sortis le matériel que je portais dans mon sac ce fut un véritable trésor pour moi : deux cahiers, trois paquets de feuilles, le stylo-plume, une gomme, deux crayons... un taille-crayon et quelques autres objets encore.

Avec tout cela je pouvais commencer mon journal à n'importe quel moment. Je me l'étais promis et j'avais tout ce qu'il me fallait. Mais à plusieurs reprises je dus laisser tomber. J'étais tellement épuisée, lasse et désorientée que malgré ma bonne volonté pour essayer de raconter au jour le jour la vie dans le camp de

concentration, je ne m'en sortais pas car je n'arrivais pas à penser. Il y avait des jours où je ne pouvais même pas écrire une seule ligne. J'étais consciente que tant que je serais dans un état aussi déprimé je ne me sentirais pas prête à poursuivre l'écriture. Je ne réagissais pas ou parfois je le faisais tellement lentement que je commençais à désespérer. Je pense encore à ces premiers jours où les idées étaient trop confuses dans ma tête. Par chance j'arrivai à surmonter la crise et une vague de soulagement m'envahit lorsque je sentis qu'enfin je pouvais travailler mon journal. Dans le galimatias indescriptible d'un passé qui bien souvent semblait être du présent plutôt que du passé je m'emmêlais continuellement les pinceaux.

Après y avoir mûrement réfléchi je me proposai, dans un premier temps, d'écrire le journal du camp de concentration autour de notre vie quotidienne, cruelle et terrible, sans rien omettre. Je voulais dévoiler complètement ce que nous vivons ici, soumises à cette torture, à cette souffrance aussi bien morale que physique, véritable punition pour nous qui ressemble plutôt à une vengeance intolérable.

Les images hallucinantes des derniers jours de la « retirada » et le passage de la frontière défilaient sans cesse devant mes yeux et ne s'effaçaient pas. Des images authentiques et réelles vécues par tellement de monde qu'à force d'être si présentes semblaient parfois le produit de notre imagination. Mais malheureusement elles sont terriblement vraies avec leurs misères et leurs conséquences puisque ce souvenir tragique s'impose à nous et fait partie désormais de nous-mêmes, et je ne peux pas l'effacer de mon cœur ni de mes pensées. Pour ces raisons je décidai finalement de tout raconter. Expliquer pourquoi on abandonne un pays que l'on aime plus que tout pour échouer dans un endroit où la survie est si difficile, pour ne pas dire impossible ; parler des moments qui ont suivi la défaite, de ce que l'on ressent en tant que vaincu et se retrouver à

l'étranger au milieu d'un manque de solidarité évident. Tout cela est un exercice très douloureux.

Mais je ne pouvais pas faire autrement. Tout n'était qu'une question de volonté, il fallait uniquement laisser remonter les souvenirs récents, les événements des derniers jours. Revivre tout cela supposait un énorme sacrifice pour moi et me faisait souffrir. En réalité j'aurais voulu mettre ce vécu à distance mais j'avais décidé de l'écrire même si rien que de l'évoquer me déchirait l'âme.

Maintenant cette tâche remplit toutes mes journées, ou presque, et elle s'avère bien difficile. Elle n'est possible qu'en partant de l'inertie et la fatigue de la vie, depuis un camp de concentration.

Actuellement, je relis ces premières feuilles écrites n'importe comment que j'avais commencées dès le lendemain de mon arrivée. Je reconnais, si je veux être honnête, que j'ai fini par déchirer un certain nombre de ces pages et que je n'ai pas l'intention de les réécrire. Et j'aurais pu en déchirer encore d'autres. Si j'ai fait cela c'est en partie parce qu'il y avait trop d'incohérences, je n'arrivais pas à me concentrer vraiment.

Notre situation est réellement très difficile et d'une extrême détresse. Il est absolument nécessaire que plus tard on puisse connaître le drame que nous vivons, l'injustice qui s'exerce à l'encontre de pauvres femmes réfugiées d'une guerre cruelle. Je laisse une trace de notre tragédie pour qu'elle ne se reproduise plus jamais. Que ce monde de haine, de vengeance, de manque de solidarité, d'incompréhension, sans perspectives ni espoir disparaisse définitivement !



C'est comme cela que je commençai mon journal :

Le vent glacé arrivait par rafales sur le toit en faisant un grand vacarme comme s'il voulait tout avaler. La nuit a été insupportable :

des gémissements, des quintes de toux interminables, des pleurs étouffés. J'ai l'impression que peu parmi nous dormaient réellement. Le froid était si rigoureux et intense que j'avais l'impression que si je bougeais mes os allaient se casser comme du verre.

Je ne sais pas l'heure qu'il était mais lorsqu'on a commencé à entendre les sifflets j'ai ouvert les yeux et il faisait nuit noire. On les entendait au loin et dans ma tête embrouillée ils rebondissaient comme un ballon. À chaque coup de sifflet, un coup de ballon. Quand s'arrêteraient-ils ? Ils approchaient et chaque fois ce maudit ballon tapait de plus en plus fort. Ma tête explosait ! J'essayais de me boucher les oreilles avec les bras. Je voulais me reposer et dormir, j'en avais tellement besoin ! Depuis des heures j'essayais de trouver une position confortable sur cette paille qui nous tenait lieu de couche J'avais mal à la tête, aux bras et au dos, surtout la douleur au bras, tellement aigue qu'elle devenait insupportable.

Quand enfin j'ai saisi que les sifflets étaient le signal pour nous lever, qu'ils étaient notre réveil, j'ai commencé à me mettre debout bien malgré moi. Ils venaient de sonner la diane, comme si nous étions dans une caserne.

Peu à peu les lueurs du nouveau jour à peine commencé et qui m'a semblé brumeux et glacé comme le précédent, m'ont permis de prendre conscience de la cruauté et l'ampleur du spectacle qui s'offrait à mes yeux. On ne pouvait pas l'effacer. J'ai ressenti une profonde compassion et les larmes m'ont envahie.

C'était un grand rassemblement de femmes entassées au sol, se reposant ou dormant toutes habillées parmi les valises, paquets, sacs etc., d'un côté et d'autre d'une sorte d'immense écurie d'aspect sale et désastreux, avec seulement un passage de séparation. Amoncelées les unes contre les autres nous essayions de chercher la chaleur qui nous manquait et qui nous était tellement nécessaire.



En réalité je crois que beaucoup ne dormaient pas, tout comme moi elles essayaient de se reposer, besoin de repos, non seulement pour le corps mais aussi pour l'esprit, pour la tête.

Les sifflets lointains avaient commencé tout juste à l'aube, répétés et progressivement de plus en plus proches et aigus. Je les écoutais sans leur prêter attention au début mais au fur et à mesure qu'ils me transperçaient les tympans et me remplissaient la tête il n'a plus été possible de les ignorer. Ils étaient accompagnés de cris très forts :

— Allez, allez... !Vite, vite... !

Mon Dieu ! Ils nous avaient fait sursauter. Que se passait-il ? Pourquoi nous faire lever à cette heure ? Des sifflements, des cris, du bruit. Qu'est-ce que cela signifiait ? Pourquoi les gendarmes nous obligeaient à nous lever s'il faisait encore nuit ? Pourquoi, alors que nous étions à moitié mortes de faim, fatigue et sommeil ? J'avais le tournis, ma tête semblait encore prête à exploser, comme si une main énorme essayait de me la réduire. Quelque chose à l'intérieur de mon cerveau ne fonctionnait pas, surtout avec les sifflets.

J'entendais crier la voix de ma voisine :

— Sergi, lève-toi mon garçon !

— Maman, maman ! Que se passe-t-il ? Ils vont nous tuer ?

— Tais-toi, tais-toi mon fils, ! Il ne nous arrivera rien...

Je me suis levée forcée, de mauvaise humeur, je me sentais blessée et irritée. Pourquoi ne me laissent-ils pas dormir, me reposer tranquillement d'une fois pour toutes, me demandais-je ? Pourquoi ?

Une fois debout, mes yeux restaient mi-clos. Une forte migraine m'oppressait la tête et je ressentais en plus de gros frissons. J'étais sûre que c'était à cause des vêtements complètement trempés que j'avais sur moi en m'endormant, j'avais dû attraper un rhume !

Toute la nuit j'ai eu des sifflements dans les oreilles comme si j'avais un tas de grillons dedans et il me fallait de grands efforts pour tenir debout.

Comme une poupée en chiffon, sans force dans les bras, je me sentais tellement faible que je pouvais à peine ouvrir les yeux. J'avais la sensation de flotter, comme si je n'existais plus et que le spectacle brumeux qui s'offrait à mes yeux était un rêve dans lequel j'étais à la fois protagoniste et spectatrice.

Tout était flou autour de moi et je crois bien que j'avais de la fièvre. Cependant je me rappelle m'être mise debout devant les paillasses à côté des autres femmes prêtes comme moi à être passées en revue.

Les gendarmes étaient une fois de plus parmi nous. L'un d'entre eux était nouveau. Il devait être le commandant du camp car il semblait que c'était lui qui donnait les ordres et les autres obéissaient. En tout cas il ne portait pas l'uniforme de la gendarmerie, le sien était kaki et son képi était rouge orné de jolies fleurs brodées d'or.

Ce qui s'est passé ensuite m'a paru tragique parce que totalement inattendu et j'ai pris peur. Maintenant j'ai peur. Une peur brutale s'est emparée de moi.

Lorsque l'inspection a commencé j'étais comme une somnambule, les yeux mi-clos par la fatigue et le sommeil, baillant sans cesse, peut-être aussi à cause des nerfs, mais je tenais debout faisant tout pour ne pas perdre l'équilibre même si, malgré ma bonne volonté, ce n'était pas du tout évident.

Cela faisait tout juste vingt minutes que les gendarmes étaient rentrés et nous avaient fait lever pour nous mettre en rang. Debout et sans éclairage suffisant je ne voyais pas très bien ce qui se passait mais tout laissait à penser qu'ils nous examinaient minutieusement une par une.

Tout cela se faisait à la lumière des lanternes, le jour n'étant pas encore arrivé. J'ai dû faire un énorme effort pour garder les yeux

ouverts et quand les gendarmes étaient à seulement quelques pas de moi je me suis pincé le visage très fort afin de réagir, ne pas tomber et me réveiller vraiment. Et par chance j'y suis arrivée.

Il régnait un silence de mort dans la grande pièce, brisé uniquement par la toux, cette toux inopportune qui n'arrêtait pas.

De temps en temps le militaire au képi rouge prononçait des mots énigmatiques, s'adressait à ses accompagnateurs et les gendarmes écartaient une femme du rang.

Je me demandais pourquoi ces femmes étaient séparées de nous et laissées dans un groupe à part, dans l'état où je me trouvais je ne comprenais rien. Mais lorsqu'il ne manquait plus que trois ou quatre femmes avant moi j'ai cru saisir ce que le militaire en kaki murmurait aux gendarmes.

Si je peux me vanter de quelque chose c'est bien d'avoir une ouïe très fine et j'ai tout de suite constaté que ses paroles étaient des ordres exécutées immédiatement. Il parlait vite, son français était guttural, fermé et précis. Ce n'était pas le français que j'avais étudié mais j'ai fait des vrais efforts pour le comprendre. Ses phrases étaient courtes, claires et catégoriques.

Oui, je venais de l'entendre mais je me refusais à le croire. Cette phrase m'a fortement secouée, m'a glacé le sang.

Un silence effrayant planait sur nous et une faible clarté commençait à se répandre dans la pièce.

« Celle-ci aussi, renvoyez-la », disait-il en détaillant rapidement une très jeune femme qui tenait à peine debout. Et d'un ton plus bas il a murmuré quelque chose que je n'ai pas très bien comprise mais le mot Espagne a été assez clair. En entendant cela d'une manière si abrupte et froide de la bouche de ce militaire, j'ai eu un grand choc, une sensation soudaine de panique m'a envahie et m'a mise en garde.

Non, je ne rêvais pas, bien au contraire, j'étais pleinement éveillée comme si je m'étais douchée avec de l'eau glacée. J'ai encore

fourni un effort supérieur à mes forces pour me dominer, donner la meilleure image de moi, faire bonne impression, surtout ne pas avoir l'air malade !

Cinq femmes, quatre, et nouvel arrêt, trois, deux... une. Mon cœur commençait à battre la chamade, il s'emballait tel un cheval excité en pleine course d'obstacles. Je m'étouffais et mes mains étaient glacées, un frisson montait le long de mon dos et mes jambes tremblaient. Je n'en pouvais plus, ma bouche était sèche.

Ils se sont arrêtés juste devant moi et m'ont fait avancer d'un pas. Je me suis sentie comme une pauvre malheureuse, petite, démunie et insignifiante pendant qu'ils m'examinaient de la tête aux pieds. J'ai gardé mes yeux grands ouverts les regardant bien en face avec une expression stupide afin de cacher ma peur. Je me rappelle même leur avoir souri, quelle imbécile je suis !

Je ne faisais pas attention à ces hommes hors-mis le personnage habillé en kaki au képi de velours rouge. C'était lui qui menait les opérations, celui qui décidait de tout, celui qui éliminait. Il n'arrêtait pas de me scruter en m'examinant de haut en bas. Moi aussi je le dévisageais. Sa figure était un peu diffuse puisqu'elle se trouvait derrière le faisceau d'une lanterne, mais c'était suffisant pour que je réalise l'air sinistre qu'il avait dans la pénombre et à quel point son regard me terrifiait.

Après un très long moment d'angoisse ils m'ont enfin laissée là où j'étais. Celles qui avaient été choisies ont été mises à l'écart. On leur a demandé de prendre leurs affaires et elles ont été emmenées.

Elles marchaient en rang deux par deux escortées par les gendarmes. On aurait dit en les voyant qu'il s'agissait de vulgaires prisonnières. Beaucoup d'entre elles pleuraient.

Une pauvre femme s'est précipitée vers l'une d'elles mais ils ne l'ont pas laissée s'approcher. Elle n'a rien dit, elle pleurait, mais nous avons commencé à entendre ses cris au fur et à mesure que le groupe s'éloignait :

— Bande de scélérats ! Où emmenez-vous ma fille ?

— Ne pleure pas, elle va revenir. Ils les amènent sûrement à l'hôpital, ne t'en fais pas ! Allons, calme-toi, tu vas voir, elle reviendra bientôt, ne pleure plus.

Où les emmenait-on, si tant est qu'elles aillent quelque part ? Les reverra-t-on un jour ? Personne n'a pris la peine de donner la moindre explication aux membres de leurs familles restées ici.

Beaucoup se demandaient si ces femmes étaient malades, mais d'autres ne partageaient pas cet avis. On ne peut pas savoir si quelqu'un est malade sans l'avoir examiné, sans écrire quoi que ce soit le concernant et, de surcroît, dans un endroit à peine éclairé. Si personne ne leur avait posé des questions, comment pouvait-on savoir avec un simple regard qu'elles étaient souffrantes ? Rien qu'à leur visage ? Mais nous avons toutes l'air d'être au bout de nos forces !

Moi, je ne suis pas d'accord. Il est certain que nous sommes épuisées, mortes de faim, de peur et de sommeil. Il doit y en avoir aussi des malades, bien sûr, mais tout ce temps qu'ils ont passé à nous observer dans la pénombre sans poser de questions, pourquoi ne l'ont-ils pas employé à nous procurer de la nourriture en nous laissant ensuite nous reposer pendant quelques jours ? Je suis sûre que le temps aurait fait son travail et peut-être nous aurions pu voir plus clairement lesquelles étaient malades.

En revenant sur ma couche de paille j'ai trouvé ma voisine accroupie. Je ne me rappelais pas l'avoir vue pendant l'inspection.

— Ça y est, c'est fini, Aurélia ! Nous sommes toujours là, cela n'a pas été facile, nous l'avons échappé belle, n'est-ce pas ? Vous avez eu peur ?

Sa réponse m'a étonnée.

— Je dois vous dire la vérité. Ni moi ni mon fils n'avons bougé d'ici. De toute façon je n'aurais pas pu, je suis tellement fatiguée... !

Elle disait la vérité sans aucun doute. Le garçonnet, dans son coin, avait les yeux ouverts et souriait. Ses yeux si immenses et si sincères, souriaient. Ceux de sa mère étaient remplis de larmes.

— En fait nous avons tiré parti de la pénombre et de la barrière que formaient toutes les femmes et les gendarmes pour rester immobiles et à moitié camouflés et comme cela nous avons pu y échapper. Personne ne s'en est aperçu.

Blottie sur la paille, sa petite ruse m'a fait sourire.

Submergées une fois de plus dans cet océan de paille, sous le silence, la tristesse et le froid, toujours fatiguées et désenchantées, nous essayions encore de dormir.

Je sentais une douleur lancinante qui m'oppressait le cerveau, due peut-être à l'effort que je venais de faire, toujours est-il que je ne pouvais cesser de penser à ce qui s'était passé. Surtout à cette phrase qui fortuitement était arrivée à mes oreilles et qui me fait craindre ce qui peut se passer dorénavant. Si seulement cela pouvait n'être qu'une erreur de ma part... Peut-être je n'ai pas bien compris. Je m'efforce maintenant de me le remémorer et bien que j'arrive toujours à la même conclusion, je ne peux pas affirmer avec certitude ce qui s'est réellement passé.

Je n'en ai parlé à personne et je ne sais pas si j'ai bien fait. Mais, qu'aurions-nous pu faire dans notre situation ? Nous sommes toutes tellement à bout, enfermées, surveillées... Si cela s'était su on aurait peut-être risqué une hystérie collective et des scènes de panique en un rien de temps.

C'est déjà assez dur de survivre et ce matin nous n'avons fait que cela, essayer de survivre. Je me suis tue et maintenant je ne dois pas changer d'avis.

Combien de temps ai-je pu me reposer ? Une demi-heure ? Les gendarmes étaient de nouveau à l'œuvre avec leurs sifflets parmi nous. Je ne sais pas s'ils étaient les mêmes ou d'autres. Cette fois ils

étaient accompagnés de quelques femmes qui portaient des seaux remplis d'un liquide brunâtre et ils se sont arrêtés au beau milieu de la pièce :

« *El café* », disaient-elles en castillan, « *café, cafééé... !* ». Des femmes ont accouru de partout avec des pots, des verres... formant une longue file d'attente. On servait une louche de ce liquide noir à celles qui avaient un récipient adéquat. Il y en avait de toutes sortes, certaines mettaient un papier enroulé comme un cornet en guise d'entonnoir sur une bouteille de limonade. Celles qui n'avaient rien on a eu droit à un verre en papier à condition de le garder.

Bénie soit cette eau chaude couleur café ! Car c'était bien cela qu'on venait de nous servir. Elle n'avait de café que le nom. Mais c'était chaud ! Une boisson chaude que l'on pouvait reprendre s'il en restait. J'en ai pris trois fois. Un verre en papier ne contient presque rien et c'est si bon d'avaler quelque chose de bien chaud quand il fait si froid !

Le pain qui nous a été apporté ensuite a été accueilli avec grande joie. Un petit pain blanc pour chacune. Ce que l'on appelait café était tel quel, sans sucre, sans lait, mais j'y ai trempé avec plaisir un morceau de pain qui a été un véritable régal !

Tout ce qui pouvait réchauffer la gorge dans cette matinée glaciale qui avait si mal commencée était le bienvenu. Ce qui par contre m'a contrariée c'est le commentaire d'une femme qui dans un mélange de catalan et castillan a fait savoir que ce pain était pour toute la journée. Et moi je l'avais mangé en entier tellement j'étais affamée !

Demain, si c'est encore pareil, je vais le rationner, nous sommes habituées à avoir faim. Mais si aujourd'hui l'envie me reprend, avec tout ce temps passé sans manger un morceau de pain... même un morceau de rien du tout... ! En réalité un petit pain ne remplit pas complètement mais c'est la première chose qu'ils nous ont donnée

à manger depuis notre arrivée. J'ai l'eau à la bouche en pensant au repas de midi. Mon ventre crie famine !

Je me sentais bien, recroquevillée sur la paille, tranquille, les yeux mi-clos et sûre de pouvoir m'endormir. Après le bienfait de cette eau bien chaude dans l'estomac j'aurais fini par sombrer dans le sommeil si ces maudits gendarmes n'étaient pas revenus une fois de plus parmi nous.

La raison est que pendant la journée il nous est interdit de dormir ou nous allonger. Il semble que la paille ne pourra servir qu'à s'asseoir et chaque matin quand ils viendront nous réveiller à cinq heures et demie nous devons l'empiler. A six heures ils nous apporteront le café et à midi le déjeuner.

De ce fait on doit comprendre qu'il y aura un seul repas par jour. Seulement un déjeuner à midi. Mon Dieu, ça va être bien maigre tout cela !



C'est une vieille usine désaffectée depuis longtemps. Une relique du passé, c'est tout. Usine de quoi ? On n'en sait rien. Elle devait être abandonnée jusqu'à ce que nous, les réfugiées espagnoles, débarquions. Elle a de grands espaces, des grands ateliers avec quelques restes de machines dont on ignore l'usage. Au sol, jetées sur la paille et aussi défraîchies qu'elle, nous, les femmes. Et aussi des valises, paquets, sacs, sacoches... Parfois celles qui ont une valise se rejoignent et les disposent en guise de table. Mais le soir il faut tout enlever pour dormir.

Mes genoux sont ma table. Sur mes genoux je mange, j'écris, j'observe. Il va de soi qu'il n'y a pas de chaises, ni bancs, ni tables ni armoires. L'électricité ? Oui, il y a des fils électriques mais pas de lumière.



Dès qu'on se lève, il faut entasser la paille. On sonne la diane à cinq heures et demie à coup de sifflets. J'imagine qu'entasser la paille est l'équivalent de faire son lit !

On peut à peine distinguer nos visages dans la nuit noire, on exécute nos mouvements machinalement. Celles qui ont des couvertures s'y enveloppent, celles qui n'en ont pas se gèlent. Mais les nuits sont si froides que même avec une couverture, on se gèle aussi aux dires de celles qui en ont. Le plafond de notre dortoir est très haut, les fenêtres sont petites, hautes, pleines de crasse avec quelques vitres brisées et on ne peut pas les atteindre avec les mains. En plein jour on peut difficilement apercevoir le ciel. La paille appuyée contre le mur laisse un passage au milieu, dépliée elle est notre lit, et les murs notre tête de lit.

Nous vivons entassées. Les choses les plus élémentaires nous font défaut. On peut dire que la vie ici est dure. Il est certain qu'après avoir vécu une guerre on s'habitue à tout, mais dans ce pays il n'y a pas de guerre et nous nous attendions à un peu plus de compassion au regard de nos malheurs, un peu plus d'humanité.

Tous les jours nous refaisons les mêmes choses. Chaque matin à la même heure, à six heures pétantes, nous voyons entrer les mêmes femmes surveillées par les gendarmes. Deux portent la marmite et la troisième tient la louche. Nous nous mettons en rang au milieu de la salle et en silence elles nous versent une louchée d'eau chaude qui a un goût de marc de café et une ration de pain pour toute la journée. Et à midi pile le déjeuner. Entre le café et le déjeuner nous sortons à l'extérieur pour faire une autre queue interminable, cette fois-ci pour aller aux latrines. Il s'agit de trous creusés dans du ciment. Il y en a toute une rangée très près les uns des autres et c'est là que l'on s'accroupit pour faire ses besoins. Je voudrais ne jamais y aller, cela me retourne l'estomac, je ne supporte pas cette odeur si forte et répugnante qui me donne la nausée. Sans papier, sans

eau courante, avec tous ces trous pleins de merde, c'est tellement écoeurant que bien souvent je finis par vomir. Je n'ai jamais rien vu de semblable, je n'aurais même pas pu l'imaginer.

Tout cela se passe dans une cour cimentée exposée aux quatre vents. C'est une sorte de couloir sans porte. Dès qu'on soulève sa jupe on est frigorifiée de la taille jusqu'aux pieds. Dans cette même cour il y a une fontaine avec un robinet où nous pouvons aller chercher de l'eau pour faire une toilette de chat, à condition que l'eau coule car la plupart du temps elle est gelée. S'il y a de l'eau, celles qui ont une serviette et du savon et qui sont prêtes à attraper une pneumonie, car c'est en plein air, peuvent se laver sommairement. Quant à la lessive, il faut laver son linge à ce même endroit, debout, en se mouillant entièrement surtout au niveau des pieds. Mais pour cela il faudrait déjà avoir une bassine et ça ne faisait pas partie des objets qu'on emmenait lors de notre fuite. Il n'y a pas non plus un endroit où étendre le linge, certaines lavent leurs bas et les font sécher des journées entières sur une cordelette tendue de part et d'autre des vieilles machines. Ce que j'ai vu par contre ce sont quelques seaux, elles les remplissent d'eau, les gardent à l'intérieur pour qu'elle soit moins froide et la boivent.

De temps à autre des gendarmes viennent et désignent des femmes pour nettoyer les latrines. Ils le font lorsque cela devient insupportable. Je ne sais pas comment elles s'y prennent, j' imagine qu'elles emploient des seaux et des tuyaux d'arrosage qu'elles branchent au robinet. Jusqu'à présent j'y ai échappé mais le jour où ce sera mon tour ... J'en suis malade rien que d'y penser.

J'ai l'impression qu'il ne se passe rien ici et que jamais il ne se passera rien tellement tout est programmé à la minute près. Le temps semble endormi, sans attrait, à moitié éteint, on ne le perçoit presque pas. Il nous faudrait vaincre cette inertie, faire quelque chose, mais nous manquons de projets, nous sommes dépourvues de tout espoir

d'arriver à quelque chose et la passivité nous anéantit. Nous avons uniquement envie de dormir mais cela nous est interdit.

Une forte déprime nous saisit jour après jour et nous nous sentons sans défense face à d'éventuels dangers qui, avec ou sans fondement, font ressurgir en nous de grandes peurs.

A l'entrée du camp, à droite, face à la porte extérieure, il y a une petite bâtisse isolée, vraisemblablement les anciens bureaux de l'usine. C'est le poste de garde où logent les gendarmes et leur commandant. Ils sont très nombreux et je crains que jamais nous ne saurons combien il y en a. Ils n'arrêtent pas d'aller et venir et ils sont partout. Ce sont eux qui nous réveillent et qui restent avec les femmes qui distribuent le café et les repas. Tout se fait sous leur étroite vigilance.

Ils surveillent jour et nuit le portail et le grillage tout autour, et il n'est pas question de prendre cela à la légère. Il est strictement interdit de s'y approcher. Ces lieux sont les plus contrôlés et ils sont armés jusqu'aux dents.

Plus au fond, toujours sur la droite il y a une cuisine improvisée avec des fourneaux en brique. Je ne l'ai pas vue moi-même mais quelqu'un qui a regardé à travers une fente de la porte nous l'a raconté. De toute façon c'est très loin de là où je me trouve. Il semblerait qu'ils aient demandé des volontaires pour aider et très vite les places ont été prises par des femmes des salles plus proches. Pour le moment les cuisinières et celles qui distribuent sont du pays.

Cela doit être drôlement confortable d'être en contact avec le feu avec ce froid. Et si de temps à autre on peut tremper les doigts dans l'eau chaude alors là ça doit être le summum ! Le plus haut degré de bien-être ici dedans. Quelle chance pouvoir être à côté d'un feu !

Je suis jalouse des pistonnées qui sont là parce qu'elles doivent être bien au chaud. Oh mon Dieu, comment je les envie ! C'est la seule chose à laquelle j'aspire en ce moment !

Jusqu'à ce jour nous avons eu toujours le même repas sans la moindre variante. Des haricots rouges bouillis mélangés à des bouts gras de quelque chose qui a une couleur étrange, violacée, comme du sang coagulé. Il pourrait s'agir d'intestins et rien que leur vue m'est très désagréable. Il semblerait que ce soit la viande. J'ai essayé de le manger mais ça sent tellement fort et c'est si gluant que je ne peux pas l'avalier. La surface de l'assiette est complètement recouverte d'un amalgame d'éléments hétérogènes où l'on trouve de tout : des petits bouts de paille ou d'herbe sèche, des cailloux, parfois grands comme des pois-chiches, qui peuvent briser une dent. Mais surtout il y a une quantité impressionnante de charançons qui flottent sur tout cela. Des gros charançons avec des ailes si dures qu'on dirait du bois lorsqu'on vient à les mâcher. En cuisant ils sortent des haricots, flottent sur le bouillon et inondent le plat.

Le lendemain on recommence : haricots rouges mélangés avec des pommes de terre, et le surlendemain les haricots sans les pommes de terre et ainsi de suite. Pour le moment nous n'avons rien eu d'autre. Et le soir, rien. Le repas de midi remplace tous les autres. Quelqu'un disait aujourd'hui que les chiens font un seul repas par jour pour courir plus vite. « Mais nous — disait-elle — nous sommes déjà légères avec la faim que nous traînons depuis tout ce temps, à force de courir comme les chiens ils nous rattraperont à la porte du cimetière ».

Il est certain qu'avec toutes les situations invraisemblables que nous avons endurées, plus rien ne peut nous surprendre. Nous sommes habituées au plat unique, c'était souvent le cas pendant la guerre, mais ici il y a des enfants en pleine croissance et leurs mères se font du souci car il n'y a rien d'autre à manger que ces repas de misère. Il n'y a rien de spécial non plus pour les femmes enceintes ou âgées. En réalité nous aurions toutes besoin de quelque chose de plus, on se sentirait peut-être plus requinquées. Qu'est-ce-que je ne donnerais pas pour un café au lait, une assiette de pot au feu ou une omelette ?

Nous aurions besoin d'aide : du lait, du sucre, des médicaments, je me contenterai de quelques aspirines pour mes maux de tête, des sirops, des reconstituants, du linge d'hiver, indispensable pour le froid et l'humidité, ainsi que des couvertures pour ces longues nuits si froides.

Ce serait pas mal non plus s'ils pouvaient faire une collecte de vêtements parmi la population, nous sommes certaines que les gens du village y adhèreraient. Ils pourraient montrer à ce moment-là leur solidarité et leur amitié.

Tout est tellement accablant ici dedans, la misère qui nous entoure est si pénible ! Mais malgré cela il faut reconnaître que nous devons les remercier de nous avoir procuré un abri. Il est évident que notre arrivée n'était pas souhaitée. Que pouvons-nous leur offrir en tant que peuple vaincu ?



On m'a dit qu'il neige dehors. Je n'ai pas envie d'aller voir. Aujourd'hui j'ai très froid et je ne sais pas quoi faire pour me réchauffer. Si je le pouvais je me couvrirais bien, mais je n'ai rien d'autre que mes habits. Peut-être si je m'allongeais sur la paille... j'en ai tellement envie... mais je m'expose à me faire remarquer si un gendarme rentre et je ne veux pas de problèmes. Tout ce que je peux faire c'est m'asseoir sur la paille, les genoux contre mon nez et attendre que les heures s'écoulent. Pendant ce temps, si je le peux, j'écrirai encore même si ce n'est pas sûr que je puisse tenir le crayon tellement mes mains sont engourdis.

J'ai décidé d'écrire un peu pour ôter les mauvaises pensées de mon esprit. Je claque des dents et j'ai des frissons comme si j'étais fiévreuse. Peut-être un rhume ou une grippe, je ne sais pas, mais je devrai faire comme si de rien n'était, que personne ne voie que je suis malade. Si j'avais eu une aspirine ce matin avec le café... mais

où peut-on trouver une aspirine ? Je me sentirais sûrement mieux, mais comme je n'en ai pas eu il me faudra tenir à tout prix. J'ai du mal à écrire et c'est pour cela que je dois faire un grand effort.

Je devrais marcher, me bouger pour réagir un peu, mais je n'ose pas quitter la paille à cause de ce froid qui me fait frissonner, qui me ronge jusqu'au plus profond de moi, et je crois que la seule façon de m'en débarrasser ce serait une boisson bien chaude et des vêtements adéquats. J'essaye de tenir, je ne veux pas me laisser aller mais c'est très dur. Je pense aux oranges qui doivent être délicieuses à cette époque de l'année... un bon verre d'orangeade ou de limonade bien chaud avec beaucoup de sucre, quel régal !

Dans ces moments je me dis que si j'ai été capable de supporter les bombardements, la mitraille, la faim, beaucoup de froid, le manque de sommeil et la peur, pourquoi devrais-je me mettre à trembler maintenant à cause d'un refroidissement ou d'une petite grippe ?

Mon linge sale. Si avec ce froid intense je sens mauvais, qu'est-ce que ça sera à l'arrivée du beau temps ? Je ne possède que ce que je porte, mon linge de corps tombera bientôt en morceaux, mais je n'y peux rien si je n'ai pas de quoi me changer et que j'ai besoin de tous mes vêtements pour me protéger de ce dur hiver. Par chance, comme la plupart d'entre nous, je n'ai pas eu mes règles. Je suis tellement maigre et affaiblie que si j'arrive un jour à sortir d'ici et à marcher au milieu d'un champ exposé au vent, au lieu de marcher je volerai telle une feuille sèche.



Chaque jour je me pose un tas de questions qui restent sans réponse. Pourquoi sommes-nous traitées comme des lépreuses ou des prisonnières ? Pourquoi nous n'avons pas de correspondance et sommes isolées du reste du monde ?

Si j'ai bien compris, le gendarme est une sorte de militaire destiné au maintien de l'ordre et la sécurité publique, un peu comme le guardia civil espagnol. Si c'est cela, pourquoi habitent-ils parmi nous ?

Nous ne sommes que de pauvres femmes réfugiées, alors pourquoi nous ne pouvons même pas nous approcher du grillage ?

La plupart d'entre nous, allongées sur la paille à la tombée de la nuit, rêvons d'une bonne soupe fumante ou d'un succulent plat de viande de pot au feu. Souvent je songe aux fruits, surtout les oranges et aussi à une bonne salade frisée bien assaisonnée.

Je crains que beaucoup de ces femmes pleines de nostalgie, avec le désœuvrement et la misère ancrés depuis si longtemps en elles, ne finissent pas par s'abrutir. Moi-même je suis comme sonnée, passant des longs moments avec le regard fixe et vide sans rien voir. Mais l'écriture est ma grande chance, grâce à elle j'arrive à alléger mon désarroi.

L'eau chaude du matin me fait du bien car tous les jours je suis frigorifiée et endolorie en me réveillant, comme si j'avais été battue. Voyant que mon petit verre en papier contient si peu d'eau, une voisine m'en a donné un en aluminium plus grand et dès que je peux j'en reprends, cela me remet l'estomac d'aplomb et me réchauffe.

Je mange la moitié du pain, que je trouve délicieux. Ce pain blanc et spongieux, même s'il est de la veille, d'après ce qu'il se dit, me paraît meilleur chaque jour. Je le mange tout doucement, en le savourant, telle une fine gourmandise. Je n'aurais pas cru qu'un simple morceau de pain puisse être si exquis ! Ensuite je garde dans la poche de ma veste le morceau restant. Pendant la journée ce ne sont pas les tentations de le finir qui manquent avec cette faim, mais en règle générale il arrive jusqu'au soir. Au coucher, à la tombée de la nuit, le moment est venu de le déguster petit à petit, pour qu'il dure le plus possible.

Je suis bien obligée de manger quotidiennement les haricots rouges qui depuis toujours m'ont rendue malade jusqu'à me faire vomir, puisqu'il n'y a pas autre chose. Jusqu'à hier j'avais en guise de plat le couvercle d'une boîte ronde en ferraille. Aujourd'hui la voisine qui m'avait prêté le verre en aluminium, m'a aussi prêté une assiette, ça va bien m'arranger parce que je pourrai y verser un peu de jus. Avec de la patience et du temps, je pèle un à un les haricots, je leur enlève les charançons, pierres et autres petites herbes et je les mets de côté. Une voisine a un bout de vieux bas qui lui sert de passoire et quand elle a fini elle me le donne. J'ai la chance d'avoir un ensemble de fourchette, couteau et cuillère que ma mère m'a donné. Ma pauvre mère, qu'est-ce qu'elle doit se faire du mauvais sang sans nouvelles ! Je la revois en train de me dire que les couverts de l'armée servaient à tout le monde et que c'était plus correct d'avoir les siens propres. Je les avais mis dans mon sac et je ne les avais jamais ressortis. Dès que j'ai enlevé tout ce qui gêne, je prends les haricots avec leur jus et avec l'aide de la fourchette c'est encore mangeable. Mais le pire est que, après tout ce temps, je les mange froids ! Les jours où il y a en plus des pommes de terre, je vais plus vite et c'est meilleur, mais cela reste toujours un repas très maigre. Je crains que le jour où je pourrai manger normalement, mon estomac aura été tellement réduit que plus rien n'y rentrera.



Ces longues nuits d'hiver noires et glaciales sont déprimantes et pleines de tristesse. Ces nuits d'extrême solitude m'engourdissent les os par manque de couvertures et la nourriture est toujours aussi peu abondante. Tandis que la solitude de l'immense nuit nous envahit, notre esprit s'enroule peu à peu comme un fil invisible et épais qui serre et finit par étouffer le peu d'espoir que nous portons



toutes en nous. Quand l'espoir manque l'âme devient insensible et le corps s'affaiblit. Tout est hostile pour nous ici, en commençant par le temps. Par moments je me sens défaillir à cause de ce froid sibérien et aussi parce que je suis très maigre et faible des suites de la guerre et du peu que nous mangeons ici. Je crois parfois que le cœur ne tient plus et cela me cause du souci malgré ma volonté de survivre puisque jamais je ne m'étais sentie aussi abattue physique et moralement. Tout cela ne me plaît pas du tout, je vois la mort si souvent autour de moi que j'ai peur qu'elle ne me fauche quand je m'y attendrai le moins.

Aujourd'hui je ne suis pas dans mon assiette. Le moindre effort me fatigue : marcher, respirer et même penser et écrire !

Je ne peux pas m'enlever de la tête le souvenir d'une jeune fille catalane, une brunette qui se plaçait tout au fond vers la gauche. Ses cheveux étaient foncés, frisés et courts, elle était très mignonne, son sourire était triste et ses yeux splendides, couleur miel très clair. Je ne connaissais pas son nom et je ne lui avais jamais parlé, mais dès qu'on passait tout près, elle souriait affectueusement, toujours avec ce regard si triste. On m'a dit qu'elle était seule et ne connaissait personne.

Il y a trois jours elle se coucha sur la paille en disant qu'elle n'arrivait pas à se lever. Mais les voisins la convainquirent et finalement elle s'assit. Elle resta ainsi toute la journée, comme une âme en peine, seule, triste et abandonnée. Avant-hier elle ne voulut ou ne put se lever. On l'a emmenée cette nuit.

Personne ne pense qu'elle reviendra et moi non plus, nous ne la reverrons plus jamais. Quand cela arrive, et c'est souvent, ils viennent les chercher pendant la nuit, en silence aussi bien en arrivant qu'en repartant. On ne voit que leurs torches. On dit que beaucoup d'entre elles doivent être emmenées de force, qu'elles ne veulent pas. J'essaye de me mettre à leur place, je me demande comment je réagis si c'était le cas. Je ne le sais pas, mais ce qui est

sûr c'est que celles qui partent ne reviennent plus. Qu'est-ce-que j'aurais fait si ça avait été moi ?

Au cas où, je passe mes nuits avec les yeux grand-ouverts jusqu'à l'aube et je tombe de sommeil.



Dans cet exil forcé, recevoir des lettres, avoir des nouvelles de ma famille m'aiderait beaucoup. Qu'est-ce-qui se passe chez-nous ? Où sont mes amis ? Et surtout savoir si finalement la guerre est terminée. Tout cela m'apaiserait et encore plus si j'avais un bon ami à côté de moi. Entendre une voix familière et aimée qui répondrait à la mienne, ne pas rester avec cette angoisse qui s'entortille autour de mon cœur me ferait le plus grand bien. Je me contente de peu, je l'ai toujours fait, mais maintenant je dois me contenter de rien, seulement de souvenirs qui peut-être avec le temps deviendront un néant absolu.

Ces petites choses pourraient m'aider à vivre. Je n'ai pas besoin de beaucoup pour oublier qu'il nous manque le plus essentiel !

Nous ne savons pas si un jour, à plus au moins longue échéance, notre destin changera mais je veux croire qu'il en sera ainsi.

Aujourd'hui me vient à l'esprit la lettre de vœux pour la nouvelle année de Josep. Josep est un grand ami, un très bon ami. Je revois les quelques lignes qu'il m'adressa depuis le front auxquelles je ne pus répondre. Ses paroles me reviennent maintenant et je retranscris ici la fin qui disait :

« Qu'est-ce que le destin nous réserve pour cette nouvelle année qui commence ? Je crains le pire pour 1939, même si je désire le meilleur pour toi de tout mon cœur ».

Une grande tristesse m'envahissait, notre échec était évident et c'était la première fois qu'une de ses lettres restait sans réponse.

En réalité, ce n'était pas tout à fait vrai. Il y en avait eu une autre envoyée depuis le secteur de Balaguer à la laquelle je n'avais pas répondu. Il s'agissait d'un petit livre de poèmes adressé aux soldats combattants, des poèmes d'auteurs catalans triés sur le volet. Cela m'avait fait grand plaisir, il connaissait bien mon goût pour la poésie et aujourd'hui, dans ces circonstances si particulières, je lui en suis vraiment reconnaissante.

Oui, Josep, mon ami, je te sens peut-être encore plus près aujourd'hui et plus ami que jamais. J'aimerais tellement que nous soyons ici ensemble pour pouvoir bavarder longuement en toute sincérité comme nous le faisons avant. Nous parlerions du grand malheur et de la honte qui a affligé notre peuple. Cela m'aiderait à surmonter cet immense océan d'arrogance et de supériorité qui domine ici et qui nous est tombé dessus dès notre arrivée ! Quand je pense que nous espérons y trouver un début de paix et qu'au lieu de cela nous devons nous battre contre ses vagues déchainées dans un effort de survie, une lutte à la vie ou à la mort !

Nos longues conversations me manquent. On parlait de tellement de choses... Que j'étais naïve et confiante à cette époque ! Qui m'aurait dit qu'un jour je t'écrirais depuis un camp de concentration ! Ici, au milieu de cette dure réalité, je me rappelle avec plaisir de ta présence et des bouquets de violettes des bois fraîches et odorantes que tu cueillais pour moi. Qu'es-tu devenu ? As-tu aussi traversé les Pyrénées avec l'armée vaincue ?

Voilà mon ami ce que la nouvelle année nous réservait. J'ai bien peur que pour notre jeunesse cette année ne soit pas la pire de toutes celles qui nous restent à vivre J'ai un mauvais pressentiment pour ce qui est de notre avenir.

Oui je sais, ce que j'écris est très triste mais ça l'est encore davantage lorsqu'on le vit dans sa propre chair ! Notre horizon, qui était déjà si limité, nébuleux et très noir après la défaite, est

complètement effacé depuis notre arrivée ici. Il ne peut transmettre que tristesse et douleur.

Te souviens-tu de cette jeune fille gaie qui riait tout le temps ? Ah, Josep, je ne suis plus la même ! J'ai du mal à me reconnaître, je parle à peine et je n'ai plus envie de rire, j'ai perdu le sens de l'humour, j'ai perdu la joie.

Je pleure notre triste sort et je pleure aussi l'agonie de notre peuple que nous avons enseveli tous ensemble et je te jure que je lui serai toujours fidèle. Laisse-moi pleurer mon ami, petit à petit, doucement, cela me fait beaucoup de bien. Ces larmes m'apaisent et me confortent, je n'avais pas pleuré depuis tant de jours...

Regarde, mes larmes sont restées sur le papier. Peut-être un jour, s'il arrive, elles seront le témoin de mon état d'âme actuel que le temps, sois-en sûr, finira par guérir. Adieu mon ami !



Aujourd'hui, assise sur mon petit tas de paille déchiquetée d'une couleur incertaine, j'ai du mal à imaginer qu'un jour ce furent des épis dorés se balançant au gré des vents. Maintenant ce n'est qu'un mélange de poussière, de saleté entassée sous mes jambes, que je croise pour tenir le cahier sur les genoux, et j'y passe de longues heures à écrire et à réfléchir, ça aussi je le fais souvent, peut-être trop. Je pense surtout à tout ce qui est arrivé depuis que nous sommes ici. Tout à l'heure en me penchant sur mon attitude face à la vie et mes projets d'avenir, je me disais qu'il n'y a pas une réponse digne pour nous, que pour le moment il n'y a pas de solution.

J'arrive toujours au même point mort, aux mêmes conclusions. Sans me tromper je peux dire que notre vie face à l'avenir manque totalement de projection nous amenant toujours au même cul-de-sac, sans issue. C'est un carré fermé et barré par quatre murs très

hauts. Et deux questions, toujours les mêmes, me reviennent sans cesse à l'esprit : Où est mon avenir, si toutefois j'en ai un ? Est-ce que mon pays a un futur ?

Certes, je suis très jeune, je n'ai que très peu d'expérience, il n'y a pas si longtemps j'étais une jeune fille enthousiaste, habillée en marinière avec des socquettes blanches. Aujourd'hui la vie nous pousse sans espoir Dieu seul sait où ! Qu'est-ce qui nous fait tenir et pourquoi ?

J'ai devant moi une longue journée pour penser. Qu'est-ce qu'elles peuvent être longues les journées ici ! Tout comme les nuits, interminables, en règle générale avec les yeux bien ouverts. Ensuite un autre jour commence exactement pareil et ainsi de suite un nombre interminable de jours et de nuits. Il y en aura combien ?

Par moments mon cerveau si fatigué ne veut plus réfléchir, il refuse de penser, d'obéir. Et quand cela arrive je suis obligée de m'arrêter d'écrire un temps, un ou deux jours ou plus... Et c'est à ce moment-là que j'ai peur. Oui, je le dis sur le papier puisque je n'ose pas me le dire à moi-même ni à personne. J'ai très peur que la vie ne m'échappe d'un moment à l'autre, car pendant que j'écris je me sens vivante, mais ce n'est pas le cas quand je ne peux pas le faire. Je sais bien que je ne suis pas la seule à ressentir cela, nous toutes ici avons peur. Mais il s'avère que certaines pensent que je n'en ai pas et il semble que cela les aide à la surmonter.

Les jours où je n'ai même pas la force d'écrire, je me sens comme si d'un coup j'étais devenue une vieille décrépite, renfrognée, couverte de plaies et je crains ne pas pouvoir résister sans me décourager. C'est dur d'affronter la mort si souvent ! Je comprends que je ne suis pas coupable de cette situation, surtout les derniers temps. J'ai la volonté de me ressaisir mais c'est vraiment difficile alors que la mort est si souvent parmi nous, quand on est jeune et on espère que la vie sera sûrement si belle... et si longue !

Je me suis toujours dit que je suis courageuse, que ce n'est qu'une question de volonté. Et c'est ce que j'essaye de faire tous les jours, même si j'ai des moments de faiblesse, des limitations comme n'importe qui. Pour le moment et, malgré ce que disent les autres, je ne me sens ni trop adulte, ni assez responsable, ni mûre. En revanche je suis consciente de posséder une grande force de volonté et cela, bien sûr, m'aide beaucoup.

Dans tous les cas j'ai la certitude que si dans cet ancien entrepôt beaucoup de femmes sont mortes de différentes causes depuis notre arrivée, cela pourrait aussi être mon cas. Mais je ne peux pas mourir ici, j'ai le devoir et l'obligation de tenir. Je me suis promise à moi-même de vivre, je ne sais pas comment, mais je vivrai.

Quand on me dit que je suis trop jeune pour parler comme je le fais et que le temps me fera changer, je pense sincèrement qu'ils disent vrai sur un seul point : qu'en vieillissant je deviendrai plus mûre. Mais une chose est très claire pour moi et c'est que jamais, ni les hommes, ni les circonstances ne changeront ce sentiment de loyauté, amour et affection sincère que j'ai envers mon pays.

Ici les dames âgées ne m'appellent pas par mon prénom, elles disent uniquement « petite ». Mais, même si physiquement et par ma façon de me comporter et d'affronter la vie j'ai l'air jeune, je me sens une femme à part entière et totalement responsable de mes actes. Elles savent que je suis très fière d'être catalane, ça je ne le cache pas. J'aime trop mon peuple pour le trahir ou le désavouer, je ne pourrais pas le faire. Je crois même par moments que c'est grâce à lui que je suis vivante, car je suis comme ça, fidèle à mes sentiments par-dessus tout. Je l'aime depuis toujours et maintenant plus que jamais. Les jours et les années peuvent s'écouler lentement mais je tiendrai toujours stoïquement. Quelle que soit ma situation, où que je me trouve, je respecterai et je défendrai toujours ma patrie.

J'écris tout cela pour en laisser une trace et c'est pour cette raison que je ne veux pas mourir ici. Mais si cela devait arriver, je jure que depuis le monde de repos, de silence, de paix et de lumière où je serai, je chercherai ma patrie et je la retrouverai. J'y arriverai parce que jamais je ne me serai éloignée d'elle, mon cœur lui est attaché de manière indissociable, nous formons un tout et même morte je continuerai de l'aimer et de veiller sur elle.



J'ai gardé dans mon sac jusqu'à aujourd'hui des petits tubes de peinture à l'huile que j'avais ramassés au pied de quelques rosiers à Llançà, très près de la mer, sentant le sel et les mimosas fleuris. Des rosiers alignés devant le porche d'une maison blanche de construction récente qui faisait ressortir le bleu cobalt de la mer agitée par la tramontane. Au fond, la montagne que tachaient de vert les romantiques et mystiques cyprès et d'un jaune brillant les mimosas parfumées et les genets bien fleuris.

C'était début février, la journée était froide, limpide et ensoleillée. J'aimais contempler la mer et le paysage de notre Costa Brava. Mais ce matin-là, la tramontane soufflait comme jamais, elle ébouriffait mes cheveux et je sentais sa caresse froide comme une aiguille sur mon visage, tandis qu'elle jouait à cache-cache entre les arcades du porche, virevoltant parmi les rosiers aux troncs noueux et épineux de cette maison vide, silencieuse et abandonnée comme tant d'autres avec ses portes et fenêtres peintes en bleu, grand-ouvertes à quelques mètres de la route.

Soudain les avions arrivèrent. Le bleu pur du ciel se remplit de rouge comme mille doigts d'une main ensanglantée tapant plus fort que le vent déchainé. La mort voyageait à cheval sur la tramontane tel un cavalier de l'Apocalypse et détruisait tout sur son passage. La

mitraille sifflait et tout le monde courait se cacher, j'étais affolée et déconcertée, je ne savais pas quoi faire. Si la mer avait été plus proche je m'y serais jetée sans vérifier si j'allais m'écraser contre les rochers.

Le seul refuge à ma portée était ce porche avec ses arcades blanches et son mur recouvert de vieux rosiers contre lesquels je me suis précipitée, ce qui égratigna considérablement mon visage, mon cou et mes mains. Et c'est dans cette position, clouée au sol, me protégeant avec mes bras, blottie entre le mur et les rosiers, que j'endurai un horrible bombardement suivi d'une brutale pluie de mitraille. Je ne sais pas combien de temps cela dura, mais chaque fois qu'ils recommençaient c'était interminable. Ils passaient et repassaient sur la route et sur les champs pleins à craquer de d'une foule bigarrée. Des militaires, des civils, des voitures, chevaux, ambulances, camions et au milieu de tout cela, des gens, plein de gens, des charrettes qui transportaient des familles entières, des tanks et autres moyens de transport. Ce fut une éternité, je ne peux pas préciser combien de fois ils nous survolèrent au ras du sol. J'étais tellement paniquée que j'avais l'impression d'être paralysée. Mon cœur battait la chamade et s'arrêtait à chacun de leurs passages. Finalement tout prit fin. Mes oreilles étaient sourdes et ma tête explosait. Doucement j'ouvrais les yeux tout en me levant, respirant fort et me tâtant les bras et les jambes. Oui, j'étais entière, Dieu merci, je vivais !

Machinalement je regardai la route. Les gens, après le choc sortaient de partout. Ils sortaient des caniveaux, des voitures, des recoins et aussi des cratères que les bombes avaient creusés sur cette terre dure et sèche au cours des attaques précédentes. De tous les côtés on entendait des gémissements, des pleurs, des cris et aussi des blasphèmes. Certains, effrayés, regardaient le ciel redevenu bleu, sans nuage. Une fois leur besogne finie, les avions s'éloignaient vers la mer en laissant autour de nous une sensation de désolation et de mort difficiles à exprimer que je n'oublierai jamais.



Des deux côtés de la route et dans les champs voisins il y avait un grand nombre de voitures déchiquetées, des chevaux, valises, charrettes renversées, meubles, paquets... Et au milieu de ce désordre il y avait aussi des morts, des blessés, des morceaux de corps, des enfants.

Je pleurai désespérément un long moment, genoux au sol, et j'avais envie de vomir. Plus tard, je m'aperçus que je n'avais plus mon sac avec mes papiers personnels et le portemonnaie. Je l'avais égaré sous les rosiers et en allant le récupérer j'y trouvai tout à côté les petits tubes de peinture à l'huile qui avaient déjà servi mais qui étaient encore assez pleins, sûrement oubliés là involontairement. Je les pris et les mis dans mon sac.

Je m'en suis servie aujourd'hui : blanc de zinc, vert émeraude, vermillon, orange, bleu outremer, cobalt et noir. Deux bleus, deux rouges, un vert, un blanc et un noir.

Je me demande encore pourquoi je les gardai avec moi et sincèrement je n'ai pas de réponse. Peut-être mon vieux réflexe de tout conserver, très ancré chez-moi, ou alors le pressentiment que bientôt je leur trouverais une utilité. Et quel pressentiment ! Je ne pouvais pas imaginer ce jour-là ce qui nous attendait en France, et dans quel endroit je les ressortirais de mon sac.

Aujourd'hui je réside malgré moi dans cette usine délabrée dont la mission est de loger des femmes ayant fui la guerre civile espagnole, des pauvres femmes rejetées, semble-t-il par cette société, la preuve est que personne ne s'approche d'ici. L'usine, sûrement abandonnée depuis fort longtemps, nous sert aujourd'hui d'abri parmi la paille, la saleté, les tas de poussière, les rats, les poux et la misère. C'est ici que nous vivons, ou plutôt nous essayons de vivre si l'on peut appeler cela vivre, en attendant je ne sais quelle sorte de miracle.

Quand le froid me congèle les mains laissant mes doigts blancs comme la cire et qu'il monte le long de mes os jusqu'au cerveau,

quand l'envie de vomir me prend à cause de cette odeur de rance qui nous envahit jour et nuit et nous fait tourner la tête, alors j'éprouve un besoin impérieux de m'évader. Je ferme les yeux en essayant de rêver, la seule chose que je peux faire et que personne ne peut me voler, car cela n'appartient qu'à moi et ils ne peuvent pas me l'interdire. Personne ne peut m'empêcher de rêver toute éveillée et de m'évader de cette réalitécruelle et brutale qui m'entoure. Ici dedans, je cherche en vain un petit espace de paix pour mon âme.

Qu'est-ce-que je ne donnerai pas pour pouvoir courir et sauter le long d'une montagne couverte de pinèdes et aller chercher des champignons dans les bois parmi la broussaille ! Oh oui ! Un peu de soleil, la douceur de sa caresse chaude sur mon visage ! Je voudrais aussi m'extasier devant la lumière et l'immensité de la mer, tout cela apaiserait mon âme. Quel plaisir ce serait de s'endormir bercée par la musique de ses vagues, comme pendant mon enfance lorsque je vivais face à la mer qui me vit naître un jour d'été !

J'entends le cri furieux des vagues les nuits de tempête et celui du vent qui remuait les eucalyptus et les palmiers du jardin de la maison. Pour moi c'était un plaisir, une musique céleste qui m'accompagnait et avait le don de m'endormir sans aucune crainte. Mer hurlante des jours d'été, couverte de mouettes sur les crêtes de ses vaguelettes ondulées et blanches. Cette mer tant aimée avec ses eaux vertes et bleues et son écume sur mes pieds nus. Combien de fois trempas-tu mes sandales avant que je ne les enlève ! Je languis ton gros sable rosé et propre, chauffé par le soleil. Comme je serais heureuse d'y enfoncer mes mains pour retrouver la chaleur qui me manque tellement... ! Seulement d'y penser je ne les sens plus aussi froides.

Parfois, quand seul un petit rayon de lumière pénètre à travers l'épaisse couche de saleté des vitres en limitant notre champ de vision et que petit à petit nous rentrons dans la nuit, les voix et les

conversations s'atténuent dans ce nouveau monde d'ombres et de murmures. Et là je me sens seule, détournée de toute route possible comme si je me trouvais au milieu d'un vaste et étrange désert.

Aujourd'hui, comme à chaque fois que j'ouvre mon sac, les plus tendres souvenirs me reviennent. C'est ma petite sœur qui me le fabriqua et m'en fit cadeau et c'est tout ce qui me reste des bagages que j'avais emportés. Ce sac est en lin orné d'une broderie très naïve au centre : une barque tâchée de rouge et un petit bout de mer bleue. Mais cela me rappelait le sanglant bombardement de Llançà, le jour où je trouvai les tubes de peinture et le souvenir était trop douloureux. J'associais ces couleurs à une grande boucherie. Le souvenir de la fillette morte aux yeux et au manteau bleus m'a complètement secouée. La petite que son père enterrait avec ses mains ! Ce souvenir me faisait mal et j'étais très mal à l'aise avec ces restes de peinture dans mon sac.

Ce matin, je ne sais pas pourquoi, je me suis réveillée avec un élan artistique et sans y penser à deux fois j'ai décidé d'égayer mon espace. J'allais peindre. J'aurais voulu avoir avec moi ma boîte de couleurs, la palette et les pinceaux ainsi qu'une toile. Mais comme tout ce que je possède ce sont mes tubes de peinture et que je suis débrouillarde, je me suis dit que je m'y mettrais dès le lever et c'est comme cela que j'ai fait.

Avec les doigts tout engourdis et à moitié gelés et le peu d'air de mes poumons, je croyais que je pourrais désembuer et nettoyer la grosse couche de saleté de la fenêtre juste derrière moi avec un gros bout de papier, mais c'est devenu impossible. La fenêtre, qui est assez haute, devait être là pour aérer et éclairer deux ateliers attenants, le deuxième étant fermé actuellement.

J'ai voulu m'imaginer un autre cadre de vie. « Quand je regarderai le mur derrière moi — j'ai pensé — ce sera comme si j'avais un tableau à mon chevet. »

Nous sommes si nombreuses que nous n'avons que très peu d'espace pour chacune. Ma place est tellement réduite que quand je dors toute recroquevillée je disparaissais engloutie par la masse. Parfois en rentrant de l'extérieur, je passe devant sans la voir, surtout si mes voisines ne sont pas là. Dorénavant elle sera plus facile à repérer.

J'ai peint un fond marin plein de coraux et d'algues comme si j'avais plongé dans ce bout de mer qui pourrait bien être notre Méditerranée. Je l'ai fait avec les doigts. Si derrière il y avait de l'éclairage électrique ou si le soleil pouvait y rentrer, il semblerait plus beau. Mais la lumière rentre très difficilement et justement aujourd'hui on ne voit rien dehors, rien du tout, car il neige abondamment.

Quand mon travail a été fini j'ai vite été entourée de cris et de commentaires montrant l'enthousiasme que mon œuvre avait suscité. Aurèlia, ma voisine de droite, m'a pris les mains pour me remercier. Ses mains étaient humides et crispées, j'ai senti comme deux morceaux de gel qui se posaient sur les miennes, très froides aussi, et j'en ai eu la chair de poule. Avec ses grands yeux de Mater Dolorosa et son visage rempli de larmes elle m'a dit :

— Mon fils Sergi m'a dit qu'il aime beaucoup cette peinture et qu'il la regardera chaque jour en se réveillant parce qu'il se rappelle tout le temps de la mer et du soleil qu'on ne peut voir ici.

Pauvre gamin ! C'est un beau garçon avec de grands yeux foncés, tristes comme ceux de sa mère. Il passe ses journées assis sur le sol à ses côtés sans rien dire. Je connais à peine sa voix car lorsqu'il parle avec elle il le fait doucement, presque à l'oreille comme si c'était un secret.

Il m'a semblé que je pouvais, que c'était mon devoir de le rendre heureux et sans trop y réfléchir je lui ai proposé :

— Ecoute-moi Sergi. Aimerais-tu que je te fasse un portrait ? Je ne parle pas d'une photo, car je n'ai pas d'appareil, je veux dire, si tu

es d'accord, que je pourrais faire un dessin de ton visage. On cherchera quelqu'un qui ait un bout de papier en trop, on va le trouver, n'est-ce-pas ? J'ai déjà des crayons dans mon sac. C'est sûr, ce serait mieux de le faire en couleur, au crayon couleur bien entendu... Qu'en dis-tu ? Tu penses que c'est une bonne idée ? Comme ça, le jour où je me lèverai sans avoir les mains trop glacées et sans avoir mal à la tête je te ferai un très beau dessin !

Il a ouvert des yeux ronds comme des oranges et il a esquissé un petit sourire en montrant deux nouvelles dents blanches et grosses qui faisaient drôle au milieu de ce visage de petit homme sérieux. Il a regardé sa mère qui a acquiescé avec sa tête.

— Oui bien sûr — lui a-t-elle dit en parlant très vite — et dès qu'on retrouvera ton père on lui enverra. Il va être très content !

— Excusez-le s'il ne dit rien — elle s'adressait à moi — aujourd'hui il a un peu mal à la gorge et je suis très préoccupée, vous savez, s'il tombe malade ils vont l'emmenner et je ne veux même pas y penser. Vous vous êtes rendue compte de ce qui se passe, n'est-ce pas ?

Elle poursuivait en me vouvoyant comme toujours malgré mes protestations, mais rien n'y fait.

— Vous savez que lorsqu'ils emmènent quelqu'un il ne revient pas. Si l'on venait à me séparer de mon garçon, Dieu nous en garde, je mourrais, en plus je ne sais rien de mon mari, vous comprenez ? On a été séparés à la frontière, je ne sais pas où il est et il ne sait pas où nous sommes. Je suis très angoissée, cet enfant c'est tout ce que j'ai !

Soudain Sergi l'a interrompue, ses yeux brillaient et, malgré son mal de gorge, il a dit très clairement :

— Maman, maman, écoute ! J'ai dans mon cartable la boîte de crayons couleur que les Rois m'ont apporté chez les grands-parents. Tu t'en rappelles ? Celle que j'amenais à l'école !

Il disait cela avec satisfaction, avec un air triomphal et pour la première fois ses yeux brillaient intensément.

Une voisine devant moi m'a prêté de l'alcool pour nettoyer mes doigts pleins de peinture. Les rebords de mes ongles sont toujours sales mais ce soir je dormirai mieux parce que lorsque j'ouvrirai mon sac je ne verrai plus les peintures trouvées à Llançà qui représentent un si douloureux souvenir. Ce sera comme ouvrir une fenêtre face au soleil qui permettra à l'âme de s'aérer. Grâce à la peinture, aujourd'hui j'ai fait réagir et retrouver un peu de joie à un jeune garçon qui se sent très seul et triste, qui languit son père, le soleil et la mer de notre pays. Cela aura aussi servi à égayer une pauvre maman qui passe la plupart de ses nuits à pleurer et qui rappelle une Mater Dolorosa.



Mes voisines de gauche sont une mère et ses deux filles. La mère est une femme grande, très agréable, la soixantaine. Elle a la peau blanche et fine, les cheveux châtain clair parsemés de blanc qu'elle attache en un petit chignon derrière la tête ; ses yeux sont tristes, les traits de son visage doux et patient sont délicats, et sa voix chaude. Elle est l'épouse d'un lieutenant- colonel, militaire de carrière.

Tous les matins, après avoir bu l'eau-café, cette dame prend son sac crocheté en fil couleur écru qu'elle ne quitte jamais, même pas pour dormir. Ce sac a des grandes anses en bois enveloppées avec le même fil crocheté qui étaient très en vogue dans mon enfance. Elle y range, en plus des lunettes, les pelotes de fil et le crochet avec lesquels elle est en train de fabriquer une dentelle interminable. Elle explique en castillan « C'est pour mes filles, pour leur mariage... »

Je suppose qu'elle garde aussi dans ce sac des objets auxquels elle attache une grande valeur sentimentale et matérielle comme des photos, lettres, quelques bijoux, et sa montre, ça oui, je le sais parce qu'elle la regarde de temps en temps.

Pour moi c'est bien triste de ne pas pouvoir compter avec rien de tout cela. J'avais aussi des photos de ma famille, une très belle de maman jeune, des lettres d'amis, des petites choses chères à mon cœur et qui pour moi étaient des vrais trésors. Très confiante et persuadée que ces objets seraient mieux protégés, je les avais mis dans une valise, et maintenant je n'ai plus rien du tout ! Mes deux valises firent leur dernier voyage dans un camion détruit par l'aviation !

Certes, je n'ai ni vêtements ni bas de rechange mais pour moi, il est évident que je dois m'adapter à cette nouvelle et lamentable situation, car l'être humain s'adapte à son milieu et je suis persuadée que, petit à petit et avec beaucoup de souffrance, nous y parviendrons, il ne peut en être autrement.

Cette dame n'arrête pas de marcher en arpentant sans cesse l'ancien atelier tout au long de la journée. Elle dit que cela lui permet de dormir profondément toute la nuit. D'après ses filles, même s'il tombait des bombes pendant qu'elle dort, elle ne les entendrait pas, elles en sont convaincues. Et ce n'est pas impossible si l'on tient compte que nos journées commencent pendant qu'il fait encore nuit noire pour avoir notre soi-disant « café », en même temps qu'on essaye de remettre en route nos idées. Le reste de la journée, tout se fait machinalement, les plaintes sont toujours les mêmes : manque de nourriture, manque de vitalité. Mais cette dame, marchant constamment, finit sa journée avec un tel épuisement physique qu'elle dort sans problème malgré tout.

Ses filles s'appellent Carmen et Lolita, deux bonnes camarades. Elles sont célibataires, agréables, polies et sympathiques. Elles sont plus âgées que moi. L'aînée doit avoir dans les vingt-sept ou vingt-huit ans, c'est quelqu'un de simple, très sensée et délicate. Elle parle peu et ses yeux sont châains pleins de mélancolie. Physiquement c'est elle qui ressemble le plus à leur mère, même si celle-ci devait être plus belle et plus grande étant jeune.

Lolita, la deuxième est grande et bien bâtie, elle est magnifique. Ses cheveux sont noirs et frisés et sa peau très blanche. Elle a des grands yeux splendides d'un merveilleux bleu turquoise entourés d'épais cils noirs. Elle est vraiment très belle, cultivée et rêveuse et elle adore son père par-dessus tout. C'est elle qui m'a raconté son histoire, celle d'un républicain convaincu, militaire de carrière et fidèle à la République. Elle dit qu'il aurait dû déjà être promu général. La mère et ses filles sont aussi très angoissées car elles ne savent rien de lui. Comme toutes les autres femmes ici elles n'ont aucune nouvelle depuis qu'ils ont été séparés à la frontière.

Apparemment personne dans notre dortoir n'a reçu de correspondance, mais de toute façon je me demande comment pourrait-on avoir des nouvelles de qui que ce soit si nous ne savons pas où nous sommes et nos proches non plus ?

La vérité est que nous avons perdu toute forme de contact avec le monde extérieur, que ce soit de France ou d'ailleurs. Pas de lettres, pas de journaux, ni radio ni rien de rien. Nous sommes complètement coupées du reste du monde. Combien de temps devons-nous subir encore ce cauchemar, ce silence asphyxiant qui nous humilie de la sorte ? La manière dont nous sommes traitées est vraiment injuste, nous ne savons pas si la guerre est finie ou si le conflit continue chez-nous. Je n'ai même pas une pièce pour pouvoir me procurer des timbres et de toute façon je ne sais pas comment je pourrais faire pour envoyer une lettre.

J'ai la sensation de me trouver hors du temps et de l'espace, comme si nous ne vivions pas dans ce monde, comme si l'horloge du temps de nos vies s'était soudain arrêtée et nous avait ensevelies dans le froid, la saleté et le désespoir.

Je me demande et je serais heureuse de savoir ce que les hommes qui ont traversé la frontière avec nous sont devenus. Le plus probable est qu'ils aient subi le même sort que nous. Il y en a qui



disent que peut-être certains sont rentrés pour continuer la lutte. Comment savoir ? Ils en seraient capables, mais ce serait une folie !



Devant moi il y a une jeune femme d'environ trente ans qui en se déplaçant marque le pas plus que les autres. Elle fait partie d'un groupe assez conséquent de femmes basques qui sont toujours ensemble. Elle s'appelle Milagros. Elle est grande, mince et souple. Le plus frappant sûrement chez- elle est sa démarche avec de longs pas non dépourvus d'une certaine cadence très harmonieuse. Elle dégage en marchant beaucoup d'assurance, de dignité et un air inné de majesté. C'est comme si elle portait une couronne de reine sur la tête.

La regarder évoluer parmi ses camarades qui toutes sont grandes, sveltes et athlétiques, et les voir arriver ensemble du fond du dortoir depuis mon point de vue, qui en réalité est au ras du sol, donne une impression de force et de pouvoir qui ne s'accorde pas du tout avec cet endroit.

Il y a quelques jours j'ai été surprise par un fait qui m'a énormément intriguée. Au milieu de bon nombre d'entre elles, il y en avait deux qui portaient une jeune fille de dix-huit ou dix-neuf ans assise sur leurs mains croisées en guise de chaise. On voyait bien qu'elle avait été rasée récemment, son crâne était complètement nu.

Elles venaient probablement de faire un petit tour. A force de les voir toujours groupées, je les reconnaissais à peu près toutes, mais celle-ci je ne l'avais jamais vue et c'est un peu bizarre car j'aurais pu difficilement ne pas la remarquer.

Comme à leur habitude elles étaient ensemble. Elles étaient excitées, enjouées. Elles parlaient doucement en langue basque,

faisaient des petits cris comme si elles plaisaient entre elles et bougeaient sans arrêt. Finalement elles se sont arrêtées devant moi pour reprendre leurs places en face et c'est là que je l'ai vue.

Elle était extrêmement jeune, grande et maigre, si maigre que lorsqu'elle a été déposée au sol on aurait dit qu'elle allait se plier ou se casser en deux. Elle semblait être convalescente après une grave maladie.

On remarquait surtout deux choses chez-elle : sa beauté extraordinaire et la pâleur de son visage à la peau presque transparente. Malgré le manque total de cheveux, son expression était d'une beauté si pure qu'on ne pouvait qu'être impressionné et très ému. En la voyant j'ai eu l'impression de me trouver devant une vierge gothique venant de n'importe quelle cathédrale, une « madone » italienne échappée d'un tableau de la Renaissance ou encore un ange peint par Fra Angelico.

Sa beauté ne semblait pas être terrestre, elle était presque irréelle. Elle était blanche et transparente comme du parchemin et ses yeux grands et brillants, de beaux yeux couleur violette encadrés par d'épais cils.

Elle m'a tout de suite inspirée une profonde sympathie en même temps qu'une grande peine. Mon Dieu, jamais je n'avais vu un visage aussi triste !

Milagros est sans aucun doute la chef du groupe et c'est évident que c'est une femme très intelligente, on voit tout de suite qu'elle veille sur elles. Un clair exemple de cela est de constater qu'elles se sont toutes imposées la tâche de rendre heureuse cette pauvre jeune fille et de lui ôter cette expression de tristesse qui gravite autour d'elle.

Lorsqu'elle parle, sereine et pleine de bon sens, tout le monde l'écoute. Elle est très expressive quand elle s'adresse au groupe, avec ses mains minces, longues, nerveuses et ses yeux étincelants. Elle

parle toujours le basque, qui est leur langue et qui contient des expressions étranges, parfois très courtes, d'autres très longues et des inflexions profondes et graves. Il y a alors une sorte de fierté qui émane d'elle et que je trouve justifiée même si on ne la comprend pas. Mais quand elle s'adresse à nous elle le fait en castillan, avec un certain air d'ironie cinglant et sarcastique, de rage contenue, en nous faisant comprendre qu'elle nous parle dans la langue de l'ennemi, allié du destructeur de Gernika. Parfois elles prient à voix basse, à d'autres moments elles chantent. Il y a une sorte de magie dans leurs chansons, tel un rituel et elles le font en langue « euskera », sur un ton très grave et en chantant pour elles-mêmes. Milagros nous disait récemment qu'elles chantent pour ne pas mourir et ensuite elle ajouta quelque chose qui me causa beaucoup de souci : « Nous sommes une race maudite et poursuivie comme les juifs, et loin de notre patrie c'est pour nous une obligation aujourd'hui que de prier et de chanter nos chansons ».

Pendant les longues nuits que je passe les yeux ouverts à méditer, je pense aux mots de la jeune basque et je me dis sans pudeur que nous, les catalans, nous sommes aussi les enfants d'une patrie persécutée depuis des centaines d'années. Et nous continuons d'être tenaces concernant notre identité, notre langue opprimée, assiégée, maltraitée. Notre peuple est quand même très particulier et étrange parce que c'est un mélange d'origines et de cultures. Curieusement, à travers les siècles et les vicissitudes, l'alternance entre les événements positifs et les épreuves, notre terre et notre langue ont été sacrifiées. Mais, malgré tant d'obstacles le peuple catalan ressuscite toujours. Le puissant sentiment pour tout ce qui est synonyme de liberté - terre, langue, drapeau, histoire et culture - le poussent à reprendre le chemin toujours vers l'avant, vers l'avenir, complètement conscient d'être un peuple batailleur, universel. Voilà ce que je pense pendant ces longues nuits. Et je ressens une

tristesse profonde en constatant que notre reconstruction sera dure, lente et peut-être longue de plusieurs années.



Le silence peut créer d'incroyables rumeurs, la lointaine souvenance du pays peut faire naître des fantasmes filant comme des éclairs et retentissant dans le noir. La Catalogne n'est pas pour moi un souvenir, elle est bien présente. Ce n'était pas toujours évident quand nous étions encore à la maison malgré la guerre qui sévissait. Maintenant c'est très facile à comprendre, je sais que ce ne sont pas des paroles en l'air.

Je pense souvent à ce que nous sommes. Affirmer dans le vivre ensemble, la poursuite d'un idéal qui répond à un réel sentiment de liberté qui nous est commun. Cette terre a montré une grande sagesse en faisant qu'un mélange de peuples en devienne un seul. Un peuple qui ne s'est pas laissé abattre et n'a pas perdu son caractère spécifique ; un peuple avec une langue qui lui est propre, une histoire et une culture vieilles de plusieurs siècles qu'on ne peut pas et qu'on ne pourra jamais faire disparaître, pas plus que ses gens qui, malgré les malheurs, vont toujours de l'avant.

Certes, je ne marche pas avec l'air de majesté de la jeune basque mais j'ai la fierté d'être catalane.

Je tiens à préciser que ces jeunes filles basques me plaisent beaucoup. Elles ont l'air sérieuses mais elles sont aussi enjouées et sympathiques lorsque l'une d'elles ne va pas bien ou a le moral au plus bas. Elles ont cette qualité très appréciable d'être toujours prêtes à s'entraider et à aider les autres de manière très efficace. A ce que l'on voit il n'y a pas que leur chef qui possède cette fierté innée, c'est quelque chose partagée par toutes. Elles arpentent le dortoir avec grande assurance, comme si le monde leur appartenait et que

l'on devait leur être reconnaissantes et demander leur protection. Une sensation de force émane d'elles, elles sont solides comme un roc.

Dès qu'elles se retrouvent à quatre ou cinq, on ressent tout de suite cette impression de force et d'assurance. C'est ce que la plupart d'entre nous pense ici et c'est aussi mon opinion, bien sûr

J'ai un point de vue très particulier concernant le spectacle que leurs allées et venues représentent pour nous, habitantes de cet endroit pestilentiel et troglodyte. C'est comme si nous assistions au bal de la fête du village, elles sur la piste et nous autres en tant que public, qui en réalité consiste en un groupe informe de femmes accoudées contre le sol, assises sur des petits tas de paille morcelée, sale, mille fois piétinée ou encore appuyées contre les machines à moitié déglinguées qui traînent dans les coins.

Milagros est au courant de cet état de choses et elle le montre avec sa démarche, toujours avec un beau sourire qui dévoile des grosses dents bien blanches, sympathique et avec les mots qu'il faut pour chacune.



Un peu plus à droite du groupe des jeunes basques il y a une dame âgée, peut-être la soixantaine, toujours assise sur une belle valise en cuir aux couleurs claires qui lui sert de chaise. Ses cheveux sont gris, ses yeux légèrement obliques comme ceux d'une chinoise et sa peau très fine d'un brun jaunâtre. Elle a de petites lunettes métalliques qu'on dirait de l'or et porte un ensemble, robe et gilet, en laine grise qui s'accorde bien avec ses cheveux. Ses bagages sont luxueux, trois ou quatre valises de différentes tailles mais de même facture, et quelques sacs. Je me demande comment pouvait-elle trimballer tout cela. Parce qu'en plus elle est seule, il est là

le mystère. Elle arriva peut-être ici avant nous et pût transporter ses affaires plus facilement ou alors elle se fit aider par quelqu'un. De toutes les femmes de notre dortoir, c'est l'une des mieux habillées, elle parle le castillan et on dit qu'elle est philippine et l'épouse d'un ambassadeur espagnol. Elle est très polie et étrangement réservée, en réalité elle ne parle quasiment à personne. Elle lit continuellement et j'ai vu que ce sont des romans d'aventures.

Entre cette dame et les basques se trouve Teresa qui est aussi catalane et qui est seule. Elle a la trentaine, blonde, espiègle, mince, décidée. Les traits de son visage sont harmonieux, son nez aquilin et ses yeux sont grands, très clairs, bleus ou gris selon les moments. Elle est très agréable, vive et sympathique, toujours souriante et prête à donner un coup de main. Elle déride l'ambiance avec sa gaité et sa bonne humeur. Elle est unique pour dissiper les brumes des journées mornes.

Les madrilènes se trouvent un peu plus loin, après Teresa et la philippine. Elles sont petites et un peu ternes, bon ici nous sommes toutes ternes, mais d'elles on peut dire qu'elles passent inaperçues à côté des basques. Il y en a une surtout qui a toujours des problèmes avec tout le monde, et quand elle n'en a pas elle les crée, car elle se bagarre pour n'importe quelle bêtise et c'est comme cela tous les jours. Nous pensons que c'est son état nerveux qui en est le responsable, mais je me demande s'il n'y a pas autre chose. Pour le moment elle ne m'a pas encore cherchée et j'espère que cela va durer ! Mais avec les basques c'est l'affrontement quotidien.

Plus près de moi, à ma gauche il y a une jeune boulangère qui vient d'une ville autour de Barcelone. Son garçonnet de neuf ou dix ans est avec elle. On a l'habitude de l'appeler la « boulangère » bien qu'elle s'appelle Maria. Elle et son fils Jordi sont très blonds, avec la peau très blanche et plein de taches de rousseur. Les cheveux du garçon sont couleur maïs. La mère est mince, elle a l'air

sympathique, délicate et sociable. Elle soigne beaucoup son visage et, comme elle dit, elle fait une cure de beauté maintenant qu'elle en a le temps et que son mari ne la voit pas. Elle a des petits pots de cosmétiques et son visage est toujours badigeonné de crème de beauté.

Je déduis que la plupart des femmes dans le camp sont catalanes mais j'en ignore le pourcentage. Pour ce qui est des autres groupes le plus important est celui des basques, suivi des madrilènes et les aragonaises. Il y a aussi quelques galiciennes et très peu d'andalouses.

Je me rappelle la grande quantité de gens arrivés en Catalogne fuyant la guerre. Beaucoup étaient du Pays Basque, d'autres du centre comme Madrid ou Tolède et aussi de l'Aragon. Ce n'est donc pas étonnant de retrouver ici des personnes de toutes ces régions.

Je pense que les femmes basques durent arriver en même temps et c'est pour cela qu'elles sont restées ensemble. Quelques-unes font partie de la même famille et c'est pareil avec les madrilènes. Mais on ne peut pas généraliser, il y a des groupes nombreux, d'autres sont plus petits et il y a aussi des personnes toutes seules. Moi-même je ne connais pas tout le monde, il y en a tellement... ! Toute la journée c'est un va et vient constant et comme je circule à peine parce que je passe la plupart de ma journée à écrire pendant qu'il fait jour, je ne connais pas grand monde. Et en plus notre dortoir est l'un des plus grands et peuplés du camp. On dit que nous serions près d'un millier entassées ici.

Parmi les rares andalouses il y en a une tout près de la porte, ou plus exactement près de l'ouverture qui sépare notre dortoir de celui d'à côté. Elle a les cheveux d'un blond terni, ses yeux sont vert clair et elle doit avoir entre quarante et cinquante ans. Elle ne correspond pas à l'idée que l'on se fait de la femme andalouse qu'on imagine

toujours brune, à la peau mate, les yeux noirs comme des mûres et le nez courbé, une femme mince, petite et nerveuse. Celle-ci ne correspond pas du tout à ce stéréotype, elle a l'air plutôt distante et ce que l'on remarque le plus est le regard étrange et énigmatique de ses yeux verts. Franchement on ne dirait pas que cette femme est andalouse mais la mère de Carmen et Lolita qui circule toute la journée faisant les cent pas avec son sac en crochetant sans arrêt sa dentelle interminable, est au courant de beaucoup plus de choses que moi et, quand elle revient pour le repas, nous surprend toujours avec quelque nouvelle glanée pendant la matinée.

Par exemple nous avons appris qu'elle s'appelle Maruja, andalouse mais vivant à Madrid, profession, tireuse de cartes de Tarot je crois. Je ne comprends rien aux jeux de cartes, j'ai joué des rares fois à la bataille ou à la belotte, et je croyais que c'étaient des jeux, mais pas un métier. Je suis restée bouche bée en apprenant qu'elle devinait le futur avec les cartes au Ministère de la Marine de Madrid et qu'elle parle réellement avec l'accent andalou.

Curieusement il a fallu que je connaisse cet enfer pour avoir une idée plus ou moins claire de quelque chose que je n'arrive pas à vraiment comprendre car jamais je ne me serais imaginée que l'on puisse gagner sa vie en tirant les cartes. En parlant avec les autres, elles m'ont dit qu'il y a encore beaucoup de choses que je ne connais pas, que je suis très naïve. C'est peut-être vrai, mais je ne comprends pas. Si cette femme devine l'avenir des autres, pourquoi n'a-t-elle pas prévu notre fin tragique et même son propre futur pour pouvoir y échapper à temps. Pour moi c'est un contresens qu'elle se soit aussi retrouvée prise dans le même piège que nous. Mais il pourrait aussi s'agir d'un bobard inventé par quelqu'un pour faire passer le temps et alléger un peu le quotidien de toutes ces femmes désœuvrées.

Il est vrai que je parle peu, très peu, ou plutôt, je parle avec très peu de personnes, mais comme je suis très observatrice, je vois



parfois des choses que les autres ne voient pas. Même si personne ne me l'a dit, à l'autre extrémité de la salle il y a quelques andalouses. Leur aspect ne trompe pas : leurs yeux sont très noirs, leur peau couleur olive, le nez un peu courbé, petites, semblables aux madrilènes mais avec beaucoup plus de nerf.

Voilà les femmes qui m'entourent. Et pas une qui fasse partie de mes anciennes connaissances. En fait nous venons toutes de nous rencontrer et j'essaye d'être une bonne camarade envers toutes. Dommage que la seule chose que je puisse leur offrir ce soit ma plus grande loyauté et ma solidarité.

Carmen et Lolita, se sont prises d'affection pour moi. Je partage de tout cœur une grande estime envers Aurèlia et son fils Sergi que je voudrais aider encore davantage. J'ai des très bons rapports avec Teresa, elle a l'air d'être une femme forte et peut-être parce qu'elle l'est et par son patriotisme, il y a entre nous une bonne entente et une vraie sympathie. Il en est de même avec Milagros qui est pour moi quelqu'un de très bien ainsi que ses compagnes. Je n'ai pas grand-chose à dire des autres, la plupart d'entre elles sont agréables. Mais ce qui nous lie surtout est le fait de nous retrouver toutes ici au ras du sol, une sorte de fraternité due aux circonstances si difficiles que nous traversons. Avec la dame philippine je n'ai parlé qu'une paire de fois et très brièvement, mais je reconnais que c'est une femme sympathique et très polie. Son castillan est correct mais spécial, elle fait traîner ses phrases. Ne connaissant pas son prénom, tout le monde l'appelle la Philippine.

Ah, j'oubliais deux jeunes filles très sérieuses, deux sœurs très cultivées. Cela fait des années qu'elles habitent à Barcelone, la plus jeune y est née. Elles ont une passion pour la poésie, elles connaissent très bien Machado, García Lorca, Alberti, des poètes de langue castillane anciens ou modernes et elles récitent très bien. Elles parlent un castillan de Logroño très correct et toutes les deux sont universitaires.

Aujourd'hui après le repas Lolita et moi sommes allées faire une promenade dans le grand atelier pour faire passer le froid. Nous avons vite été rejointes par Teresa, une autre Teresa qui est un peu plus loin, les deux sœurs Maria et Rosa, Fina, une autre catalane, Magda et Mercè, catalanes aussi et Martina, une jeune fille au yeux clairs et mélancoliques qui est de Murcia à ce que je crois. Mais rien n'y a fait, soit il fait très froid, soit nous manquons de calories avec ces maigres repas et nous sommes vite fatiguées. Finalement nous avons décidé de nous asseoir pour bavarder. Aurèlia et son fils Sergi qui ne la quitte jamais, se sont joints à nous, ainsi que Carmen, la sœur de Lolita. Dans un premier temps nous voulions échanger nos impressions, commenter notre situation, puisque c'est toujours positif d'avoir différents points de vue, ça peut toujours aider à remonter le peu de moral qu'il nous reste. Mais aujourd'hui il semblait que personne n'avait beaucoup d'idées et à la fin nous avons pensé à organiser une petite veillée littéraire. Je suis chargée de faire l'affiche pour l'annoncer. Le but est d'essayer de passer un bon moment sans trop se tracasser, car la longue nuit est vite là et avec elle l'insomnie à cause des soucis, l'inquiétude et la panique.



*Con diez cañones por banda...*

Sergi récitait ces vers très sérieux. Sa mère, émue, avait choisi un poème du *Trobador Català* que j'avais appris par cœur quand j'étais à l'école intitulé « *Les quatre barres de sang* » de Bori i Fontestà. :

*Essent Carles rei de França...*

L'affiche avait fait son effet. La veillée littéraire était un succès. Toutes celles qui le désiraient avaient pu s'inscrire. Toutes les poésies étaient acceptées même celles dont on ne connaissait pas l'auteur ou le titre, ou celles qui n'étaient pas complètes. Toutes étaient valables,

l'objectif étant de nous motiver par quelque moyen que ce soit. Comme nous ne disposons pas de livres on a entendu les fragments les mieux connus de chacune d'entre elles, l'essentiel était la participation qui a été très importante. Pendant que les unes récitaient, les autres écoutaient et applaudissaient. On a même entendu quelques rares huées.

Parmi les poètes modernes en langue castillane, García Lorca et son *Romancero Gitano* a été le plus souvent choisi. Les sœurs Maria et Rosa ont récité chacune un fragment de *L'épouse infidèle* :

*Le regalé un costurero grande, de raso pajizo,  
y no quise enamorarme...*

Carmen, la sœur aînée de Lolita a déclamé très sérieuse le *Poème de la Guardia Civil* :

*Con el alma de charol, vienen por la carretera...*

De García Lorca aussi j'en ai récité un que je connais par cœur mais dont j'ai oublié le titre :

*La luna vino a la fragua con  
su polisón de nardos.  
El niño la mira, mira.  
El niño la está mirando.*

On a entendu des poésies d'auteurs castillans choisies parmi *Les cent meilleures poésies de la langue espagnole* . On a évoqué les frères Machado, Alberti, Juan Ramón Jiménez avec son *Platero y yo* . Sans oublier Rubén Darío et bien sûr Gustavo Adolfo Bécquer dont beaucoup connaissent les *Rimes* .

Deux des plus érudites ont récité des fragments en ancien castillan :

*Moça tan ferosa, non vi  
en la frontera,  
como una vaquera  
de la Finojosa.*

Ainsi que des morceaux du *Cantar del Mío Cid* .

Parmi les poètes catalans anciens, il y a eu Verdaguer, Maragall, Aribau, Guimerà... et même des fragments de Jordi de Sant Jordi et d'Àusias March.

Et des modernes, Carner, Tomàs Garcès, Carles Riba, López Picó, Esclasans avec le poème qui évoque la mort du Président Macià :

*Adéu, President... Sota un arc de banderes retudes  
te'n vas pels camins del no-res a la pau infinita.*

Et enfin, Ventura Gasso et sa poésie patriote. J'ai déclamé très doucement, presque sans haleine, avec grande déférence, un court poème, *Les tombes ardentes*.

Pourquoi ce poème si triste et si beau m'émut à ce point la première fois que je le lus ? Je me rappelle qu'il me secoua, me fit frissonner et me glaça le cœur. Je sais bien qu'il y a beaucoup de poèmes patriotiques très émouvants mais ce jour- là j'eus un étrange pressentiment, le présage d'une terrible et immense douleur qui nous frapperait longuement. Maintenant, après avoir vécu de si près l'agonie de notre peuple, je réalise et je devine tout ce que le poète avait ressenti au fond de son cœur en l'écrivant. Cette lente agonie, le drame de notre pauvre terre vaincue et sa grande souffrance. J'ai connu cette douleur, je la vis dans ma chair.

*Fou una patria. Va morir tan bella  
que mai ningún no la gosà enterrar:  
damunt de cada tomba un raig d'estrella,  
sota de cada estrella un català.*

Il nous raconte sa douleur avec une telle simplicité... et aujourd'hui c'est la réalité ! C'est la douleur de notre peuple et c'est aujourd'hui aussi ma douleur, celle de son âme pure, sa douleur d'homme, de poète qui souffre et qui pressent. Et c'est justement maintenant que je vois ma patrie m'échapper chaque jour, que je réalise que je l'ai perdue, qu'ils m'ont pris mon plus cher trésor, qu'ils me l'ont volé avec des mensonges, de la violence. C'est maintenant qu'elle se profile au loin comme une illusion évanouie, un parfum qui perd peu à peu sa fragrance et disparaît dans la frayeur vécue sur les routes et les montagnes. C'est maintenant que je vois les larmes de notre peuple en quittant notre terre. C'est maintenant que sa perte me manque et je me sens de nouveau stimulée par une avidité et une énergie qui parcourent mes veines, interminables, éternelles comme l'essence de la vie. C'est maintenant que je me dois de surmonter les épreuves et les obstacles. C'est maintenant que je me sens responsable et éperdument amoureuse de mon pays.

Sans aucun doute c'est elle ma patrie malheureuse, la même que chantait le poète dans son chant funèbre, qui depuis toujours sans trop en être consciente j'aimais et qui maintenant me manque tellement.

Aujourd'hui ce doit être une terre appauvrie, misérable, triste et endeuillée, chargée de haine et de rage, mais demain... Il n'y aura peut-être pas de demain... Il est si loin...

Le poète nous dit : « elle mourut si belle que personne n'osa l'enterrer », et je me demande. Qu'ont-ils fait avec elle ? Ont-ils fini par l'enterrer ?

Et il n'y a que le silence comme seule et unique réponse.

Depuis ce lieu je tâche de deviner mon pays maintenant, et je vois un grand cimetière plein de tombes glacées. On pourra les voir éparpillées tout au long du pays, les chemins, les montagnes, les routes et leurs bas-côtés. Un pays de tombes ardentes qui continueront de brûler jusqu'à ce que le vent disperse leurs cendres !

Et suivant l'image du poète, les rais d'étoile doivent se poser sur ces tombes anonymes et ignorées et sur la terre, alors que sous elle et sous le ciel, des milliers d'âmes attendent la clarté de l'aube. Pourquoi tellement de gens moururent en croyant délivrer la patrie envahie ? Et pourquoi d'autres furent les victimes innocentes sans avoir combattu ? Des gens qui mouraient à cause du feu qui pleuvait du ciel sur les places, les marchés ou bien chez eux. Les enfants mouraient dans les écoles comme lors de l'effroyable bombardement de Lleida, ou les femmes sur le marché comme à Granollers !

Bon nombre d'entre eux furent victimes de la rancœur, l'envie ou la calomnie. Seigneur, donnez-leur la paix qu'ils méritent tellement.

Pour toutes ces raisons, je n'arrive jamais à finir ce poème sans pleurer, mais aujourd'hui je n'ai pas pleuré seule, nous avons toutes pleuré ensemble comme des madeines.

Tout à l'heure nous sommes revenues à notre place habituelle éteintes et tristes, le froid se faisant sentir davantage. Le froid extérieur glaçait et pinçait notre corps, nos mains, nos pieds ; le froid intérieur glaçait nos cœurs et nos âmes.



Ce matin, me voyant si concentrée en fixant le plafond, Teresa m'a demandé la raison. Je lui ai répondu qu'aujourd'hui j'aimerais m'habiller toute en noir ou en gris, qu'en réalité je n'étais pas pensive mais triste et que au vu de mon état d'âme et mon manque de gaité, m'habiller en noir aurait été le plus indiqué. Je me serais sentie à l'aise.

— Mais qu'est-ce-que tu dis là nigaude ? — disait-elle en ouvrant des yeux gros comme des oranges — . Toi habillée en noir ? Tu n'as pas idée de ce que tu dis. Tu devrais t'habiller en bleu, vert ou mauve, avec de si beaux cheveux blonds ! Je t'assure, depuis que tu as défait tes nattes tu es magnifique. Tu as des cheveux superbes mais ça ne se voyait pas avec les coiffures bizarres que tu portais les premiers jours.

Cela m'a fait sourire. Le miracle vient uniquement de la brosse que je porte dans mon sac. En réalité c'est une brosse pour les habits mais faute d'autre chose elle me sert à brosser les cheveux matin et soir. En revanche, pour dormir je fais deux nattes et les enroule en deux chignons, un sur chaque oreille, comme cela ils ne s'emmêlent pas. Mes cheveux sont tellement sales que la brosse reste la seule possibilité de les avoir présentables et le résultat n'est pas mauvais. Je les brosse et les coiffe. Il y a des jours où je garde les chignons et la raie au milieu, je protège ainsi mes oreilles du froid et les tiens bien au chaud. Mais quand je les lâche il est vrai que tout le monde les remarque comme aujourd'hui Teresa, qui poursuivait :

— Qu'est-ce qui te prend de t'habiller en noir ? Il serait temps que tu saches que seulement les petites vieilles s'habillent ainsi. Si c'était moi, qui ai déjà dépassé la trentaine, ça pourrait encore avoir un sens, mais tu vois, je suis en rouge... Oui mon amie, tu ne remarques pas que cette veste rouge me rajeunit ? Il faut que je prenne soin de moi pour que mon mari en me voyant ne me confonde pas avec une grand-mère ! Il faut rester alerte, nous ne savons pas de quoi demain sera fait. Là où tu me vois je suis une femme mariée, j'ai deux enfants que j'ai laissés chez mes beaux-parents. Un garçon et une fille qui doivent attendre impatiemment notre retour, mais je dois d'abord me mettre en contact avec leur père, dont je n'ai aucune nouvelle mais que j'espère retrouver bientôt pour voir ce que nous allons faire. Je ne m'en fais pas pour les enfants, mes beaux-parents

ont de l'argent et ils auront de quoi manger, ce sont leurs seuls petits enfants et je sais qu'ils seront bien soignés. Chez eux, en plus du beau-père et de la belle-mère il y a une de ses sœurs. Ils ont un oncle curé et beaucoup de billets de banque, tu comprends ? Là je porte les pantalons de mon mari. J'ai traversé la frontière avec son vélo et ces porcs de français me l'ont confisqué.

Comme c'était le moment du repas, nous avons décidé de poursuivre la conversation dans l'après-midi.

-C'est une histoire somme toute banale. Mon mari qui était au front et n'avait pas du tout le moral m'écrivit une dernière lettre pour dire que son bataillon risquait de passer tout près de notre village, El Pla de Bages, et qu'il serait heureux de me voir à Manresa où ils allaient rester quelques jours. Je pris cette petite valise avec quelques affaires pour lui : du linge de corps pour qu'il puisse se changer, des chaussettes, des mouchoirs, un pull, un cache-nez, et aussi quelques affaires pour moi, pour deux jours. J'espérais qu'ils allaient nous permettre de rester ensemble, sinon il faudrait nous voir uniquement en ville. Je mis sa salopette qui me va trop grande et je pris aussi son vélo. Mais avant j'emmenai les enfants chez mes beaux-parents en leur expliquant le souhait de leur fils.

J'arrivai toute contente à la place Sant Domènec, le lieu de rendez-vous. Mais j'attendis une journée entière pour rien car il semble qu'ils étaient déjà partis avant que je ne m'y rende. C'est quelqu'un de notre village qui avait vu mon mari qui me le confirma au milieu de toute cette pagaille. Il lui avait dit que ne sachant pas si j'avais reçu ou non la lettre, il ne savait pas si j'allais venir. En réalité ils étaient arrivés avec une journée d'avance par rapport à ce qu'il m'avait écrit et il avait été obligé de continuer sans pouvoir attendre et vérifier si je venais à Manresa. Ce voisin l'avait rencontré quand ils campaient près de la rivière. Ils devaient repartir vers le nord en direction de la France et il ne pouvait pas attendre. C'est là que je décidai de le



rechercher, je me disais qu'avec un peu de chance... Et voilà le résultat ! Dans la valise il y a son linge et quelques affaires à moi. Je suppose qu'il traversa la frontière bien avant moi et cela me soulage et me donne un peu d'optimisme. On se retrouvera bien un jour ici. Je ne m'inquiète pas pour les enfants, je sais qu'ils vont être bien. Maintenant, dès que la correspondance pourra se mettre en place il faudra savoir où il se trouve en France. Je ne pense pas que cette situation durera trop longtemps. Tu n'en as pas la moindre idée, n'est-ce-pas ? Moi non plus, mais comme je te disais, je suis assez optimiste. Dès que je le pourrai, j'écrirai au village, chez mes beaux-parents et comme très probablement il fera de même, alors on pourra facilement se mettre en contact. S'il veut rester en France pas de problème, on se débrouillera. C'est quelqu'un de très travailleur, très adroit de ses mains et il s'en sortira. Il avait monté tout seul un petit atelier de mécanique automobile et ça marchait très bien. Sans cette maudite guerre, nous y serions encore !

Comme les enfants sont déjà un peu grands, si nous restions ici, je veux dire en France, nous les ferions venir. Bon, cela est une autre histoire qu'on verra par la suite. Je suis très optimiste malgré tout, la tristesse qui accompagne les mauvais moments arrive malheureusement quand on s'y attend le moins. Tu sais, j'aimerais voir la tête de mon mari si quelqu'un lui disait que moi aussi je suis en France ! Il ne s'y attend pas, ça c'est sûr ! Il doit se faire du mauvais sang en pensant que je suis restée au village.

Enfin, je te raconte tout cela parce que tu es très jeune, très belle et tu as encore toute une vie devant toi et la vie est très longue !



Ce soir je suis invitée à une réunion de spiritistes. Je crois que ce n'est pas le bon terme, c'est plus correct de dire une séance de

spiritisme, je pense. Je n'ai jamais assisté à quelque chose de ce genre et je suis très curieuse. En fait il n'y a que la curiosité qui m'attire parce que jamais je ne me serais intéressée à une bêtise pareille. J'ai l'impression que tout cela n'est pas fait pour moi, je n'y crois pas, cela ne me séduit pas, tout au moins jusqu'à aujourd'hui, car il m'arrive quelque chose de nouveau. En effet, je trouve que c'est amusant d'y aller peut-être parce que nous sommes tout le temps prises dans cette terrible monotonie et une soirée de ce style nous permettra de nous évader un peu et nous changer les idées. Bien que je n'ai jamais cru en ces histoires qui pour moi sont plutôt des fadaïses, il n'en demeure pas moins que c'est une nouvelle expérience qui peut s'avérer étonnante.

La séance commencera à minuit pile. C'est assez près de nous, dans le dortoir à côté du nôtre.

J'ai été invitée par les deux frangines à côté de moi. Bien entendu, elles iront en cachette de leur mère, persuadées qu'elle ne serait pas d'accord. D'ailleurs ma mère n'approuverait pas non plus. Je ne sais pas qui les a invitées, elles m'ont raconté tout cela à voix basse et avec beaucoup de mystère. On leur a dit qu'elles pouvaient en amener deux ou trois autres si elles le souhaitaient. Donc, en plus de moi, elles ont invité Teresa et Milagos, la jeune basque.

On va passer un bon moment ce soir mais je me demande en quoi consiste une séance de spiritisme, je n'en ai pas la moindre idée.

Comme argument de base, je disais à Lolita :

— C'est clair qu'ici dedans elles ne pourront pas faire beaucoup de trucages, n'est-ce-pas Lolita ? Elles n'ont pas d'électricité, ni table, ni appareils sophistiqués cachés derrière les rideaux, ici il n'y a rien de rien.

A mes tentatives de raisonnement elle répondit avec cette tirade absurde :

— Ma sœur et moi-même nous allons essayer de savoir en premier lieu ce qu'il est advenu de notre père. Il ne faudrait pas qu'il soit revenu sur Barcelone alors que nous sommes ici en train de nous morfondre au milieu de toute cette saleté ! Il se pourrait aussi qu'il soit en train de nous attendre à Paris ou à Londres, non, ne me regarde pas comme ça ! Notre mère est de plus en plus inquiète. Parfois je lui parle et elle ne me répond même pas ou elle répond à côté. Ça ne peut plus durer, tu ne trouves pas ?

— Mais Lolita, ma belle, tu ne vas pas me faire croire qu'une séance de spiritisme sera la formule magique pour savoir où se trouve ton père, tout lieutenant-colonel qu'il est, n'est-ce pas ? Parce que, ne te fais pas d'illusions, tout cela ne sera que pure comédie, un piège, une tromperie ou comme tu voudras l'appeler. Franchement, je te croyais plus intelligente ! Moi, je n'ai pas l'intention de découvrir quoi que ce soit, j'y vais seulement pour fuir cette monotonie, pour passer un bon moment car même si je suis persuadée que ce ne sera que de la comédie, ça peut s'avérer intéressant d'y assister sans trop se prendre la tête, vois-tu ? Et j'aimerais deviner les trucages qui servent à faire apparaître les esprits et toute leur cour céleste. Parce que c'est cela qu'on dit, non ? Nous avons la possibilité d'être ailleurs et de nous amuser pendant un moment. Crois-tu que le spectacle va durer longtemps ? C'est déjà pas mal de pouvoir y assister sans bouger du baraquement, sans sortir d'ici, tu ne crois pas ?

Elle m'écoutait sans m'interrompre et je poursuivais en disant qu'il fallait saisir cette opportunité qui pouvait même être intéressante aussi parce qu'elle deviendrait un sujet de conversation pendant plusieurs jours.

Et c'était vrai. Vivre des expériences différentes au milieu de la léthargie générale du camp, avoir l'occasion d'échapper pendant un moment aux idées noires, de fuir la monotonie quotidienne,

d'oublier le froid, la faim, le manque total d'information qui nous amène à nous désintéresser de tout, pouvoir sortir de l'ennui général absolu entrecoupé seulement par les sifflets et la grande peur des nuits, c'est déjà beaucoup.

Notre quotidien se résume au fait que tous les jours sont exactement pareils, tout est programmé à la minute près depuis le lever du soleil jusqu'au soir ; des horaires et des repas comme dans une caserne ou comme dans une prison. Ici le facteur- surprise n'existe pas, on dirait qu'il est impossible, qu'il ne peut pas exister. La seule exception envisageable est que n'importe qui, de façon impromptue, vienne nous chercher pendant une de ces longues nuits.

Mais aujourd'hui nous pouvons faire de cette nuit une nuit différente, spéciale, peut-être même une nuit intéressante et unique. D'autre part, elle pourrait être aussi une nuit à problèmes. Je ne sais pas si notre escapade est prudente. J'ai bien envie de quitter, ne serait-ce que pour un moment, cette immense tristesse qui plane sans cesse sur moi et redevenir moi-même, une jeune fille pleine de joie et d'optimisme. Demain notre sortie nocturne sera sûrement le sujet du jour et le principal propos de nos causeries à mi-voix. C'est évident que demain nous parlerons en long et en large de notre aventure, ce qui n'est pas très clair est de savoir si j'aurai changé d'avis. Cependant, une chose est certaine, rien de tout cela ne pourra résoudre nos problèmes personnels et collectifs. Malheureusement je crois qu'aucun esprit ne sera en mesure de le faire ce soir. Maintenant il ne nous reste plus qu'à attendre patiemment l'heure et aller au rendez-vous.

Il nous faudra faire très attention pour passer inaperçues puisqu'il est rigoureusement interdit de sortir en groupe pendant la nuit sauf en cas d'extrême nécessité. Pourquoi ? De quoi ont-ils peur ? Qu'est-ce qui se passera s'ils viennent à nous coincer ce soir ? C'est indéniable que si c'est le cas on va le payer très cher. Les gendarmes

sont toujours très vigilants pendant la journée, mais la nuit ils le sont encore davantage. Il va falloir risquer le coup, mettre la peur de côté et se dire que tout ira bien. J'en ai très envie mais en même temps je suis un peu inquiète. Que se passera-t-il s'ils arrivent en plein milieu de la réunion ? Je n'ose même pas y penser. Surement leur mauvaise réaction ne sera pas due à la séance de spiritisme mais au fait d'avoir désobéi à leurs ordres et d'être allées dans une autre salle. On nous a déjà prévenues à plusieurs reprises des représailles au cas où cela arriverait, mais il vaut mieux ne pas y penser.

Bientôt il fera nuit. Teresa est venue nous voir tout à l'heure pour nous mettre d'accord. Lolita a une montre et des allumettes pour voir l'heure, c'est elle qui nous préviendra quelques minutes avant minuit.

Teresa non plus ne croit pas à toutes ces choses, elle les craindrait plutôt et en aurait un peu peur, mais elle restera vigilante pour découvrir les possibles tricheries. Comme cela on sera déjà deux !

Si demain je me sens un peu plus gaillarde, j'aimerais commencer le portrait d'un des jeunes garçons d'ici ou peut-être de deux, une manière comme une autre d'occuper le temps. Même si je travaille des heures entières sur mon journal, ce serait bien de changer un peu et de diversifier. J'ai l'impression que les gardarmes ont remarqué que je passe ma journée assise à écrire et dès qu'ils rentrent ici ils regardent aussitôt vers moi, ils ne sont pas bêtes. Plusieurs femmes me l'ont déjà dit. Hier, par exemple, je me vis soudain entourée de quelques camarades qui essayaient de me cacher pendant que j'écrivais. J'arrêtai et je rangeai tout de suite le cahier dans la paille, il semblait qu'ils m'observaient depuis qu'ils étaient rentrés. Quand ils arrivèrent devant le petit groupe qui me protégeait, ils se placèrent devant moi comme si de rien n'était, en me fixant attentivement. Une des femmes s'était assise à côté de moi en guise de modèle pendant que je sortais rapidement une

feuille et commençais son croquis. Ce faisant on bavardait et les autres écoutaient. Au bout d'un moment ils partirent sans rien dire.

Une jeune femme m'a donné une grosse ficelle et une autre m'a prêté des ciseaux. Avec eux j'ai fait un trou dans mon cahier et j'y ai glissé la ficelle. Comme cela quand je n'écrirai pas je garderai le journal attaché à la ceinture avec un nœud pour ne pas qu'il glisse et il pendra dans mon dos. Ainsi si quelqu'un voulait me le prendre quand je sors pour aller aux latrines ou quand je marche ou je dors, ce serait vraiment difficile de me le voler, parce qu'à partir de ce soir il m'accompagnera partout.

Dorénavant, quand les gendarmes viendront, je mettrai aussitôt le papier à dessin sur mon journal. Mon modèle improvisé, ou parfois le vrai modèle, posera quelques instants et le cahier ne sera qu'un support. Bien sûr je continuerai d'écrire sur la vie du camp mais il me semble maintenant évident qu'il faut prendre des mesures de précaution.

Il me faudra demander des crayons et du papier pour commencer les dessins. Jordi, le fils de la boulangère, a un bloc de dessin presque neuf et des crayons couleur. Sergi a un cahier à carreaux et aussi une boîte de crayons couleur. Ils pourraient aussi me prêter un petit carnet de dessin.

Bientôt on ne verra plus rien. Je devrai arrêter d'écrire et préparer la paille qui me sert de lit. Je m'allongerai pour reposer un peu mon dos et je resterai un moment les yeux ouverts à réfléchir. Je mangerai le morceau de pain que je garde dans ma poche depuis le matin. Je le mâcherai peu à peu en le savourant avec plaisir. Cela fait déjà un petit moment que j'étais tentée de le manger car j'ai très faim, mais j'ai tenu bon parce qu'en dominant la faim j'apprends à être plus forte, plus forte que jamais. Maintenant il doit déjà être l'heure du dîner. Si je pouvais avoir un peu de chocolat comme celui d'avant la guerre pour le mélanger avec le trognon de

pain... ce serait fantastique, un véritable banquet ! J'en ai l'eau à la bouche rien que d'y penser !

Je vais tout de suite m'allonger sur ma couche, tout le monde se prépare pour la nuit. Je vais essayer de faire de même jusqu'à minuit quand Lolita me préviendra. Bonne nuit !



Il y a des moments dans notre vie qui s'avèrent très amers, poignants et douloureux rien qu'en les faisant revenir à la surface. Ce souvenir nous angoisse et nous oppresse le cœur, nous martyrise et nous détruit. Quand cela m'arrive j'essaye de l'éloigner de moi, de le fuir pour éviter de tomber dans un état dépressif. Mieux encore, j'y renonce volontairement et je parviens à l'oublier après beaucoup d'efforts. Ce n'est qu'ainsi qu'on réussit à le surmonter, ça fait mal mais on y arrive.

Maintenant, assise sur mon pieu, le lendemain de ce que nous pourrions appeler l'expérience spiritiste, j'essaye d'analyser le plus rigoureusement possible l'évènement mais, si je suis sincère, je ne sais pas ce qui est arrivé. Très honnêtement il est difficile pour moi aujourd'hui de donner une explication rationnelle et sensée, je ne suis pas en mesure de le faire. Je suis encore abasourdie et déconcertée, mes tentatives pour démêler le mystère ne m'ont pas permis de fermer l'œil pendant cette longue et difficile nuit. Quoique je doute fort que le temps et ma pauvre philosophie puissent y venir à bout un jour.

Cependant, je vais essayer de clarifier les idées sur ce qui s'est passé. Je vais tâcher d'être impartiale et d'analyser les faits un par un.

Avec toute ma bonne foi, en assistant à cette séance de spiritisme je m'attendais à pouvoir découvrir les trucages qui de toute évidence seraient visibles et aussi je voulais savoir de quel type

d'appareil elles disposaient dans un lieu comme celui-ci où nous n'avons même pas l'électricité. Pour moi c'était clair, tout leur montage allait être découvert et la soirée finirait en eau de boudin. Mais, est-ce que c'est bien cela que je voulais ? Maintenant il me semble que, somme toute, cela me produisait une certaine angoisse que je fuyais et ne voulais pas m'avouer. De toute façon j'essaye maintenant d'analyser une situation inexplicable pour pouvoir me concentrer davantage sur ces faits. Parce que cela s'est produit, il n'y a pas le moindre doute, c'est une situation vraie, authentique, et je ne trouve pas d'explication satisfaisante. J'irai même plus loin et je me demande comment synthétiser ce qui s'est passé en appelant uniquement la raison ? Je ne veux pas changer quoi que ce soit, ni aucunement me justifier puisque cela ne n'est pas passé comme je le pensais. J'essaye seulement d'expliquer des faits, car ce sont des faits naturels, et en les observant, pouvoir arriver à des interprétations différentes. Je dois aussi convenir que je n'ai pas participé directement à aucun d'eux.

Je vois et revois ces événements avec beaucoup d'attention depuis le début. Effectivement ils existent, mais je ne sais pas où est l'explication logique, je ne sais pas la trouver, peut-être ça viendra petit à petit à mesure que je les relirai dans mon cahier.

Donc cette nuit, après avoir fermé mon journal et l'avoir attaché à la ceinture je m'étais allongée sur la paille sans dormir, j'étais très inquiète. J'avais souhaité la bonne nuit à Aurélia et Sergi, à Carmen et Lolita, ainsi qu'à leur mère. J'ai sorti le morceau de pain qui était dans ma poche depuis le matin et je l'ai mangé tout doucement pout qu'il dure plus longtemps, avec les yeux bien ouverts en regardant le plafond sans le voir. Ma faim était plus forte encore mais je n'avais que ce morceau de pain qui commençait à être rassis.

Je pensais aux dessins que je pouvais faire. Je commencerais par les enfants. Tout d'abord Sergi, comme je lui avais déjà promis. Des



traits légers pour la tête, qui feraient ressortir ses grands yeux tristes comme ceux de sa mère, les cils et les sourcils épais et le regard profond. Oui, avec la tête en oblique qui occuperait le gros de la feuille, le tracé délicat du contour et la finition soignée, cela ferait un beau dessin harmonieux qui mettrait en valeur le visage d'un adolescent avec de très beaux yeux foncés. Sans doute un portrait parfait qui rendrait heureux la mère et le fils.

Jordi était un garçonnet blond comme les blés, avec son visage rigolo et ses tâches de rousseur, son nez retroussé et son éternel sourire, trop maigre dans ses pantalons jusqu'aux genoux. Aujourd'hui il portait un pull à carreaux verdâtres, ton sur ton avec ses chaussettes de sport, à carreaux aussi, on aurait dit un petit écossais. Je pourrais le dessiner en entier, je tracerais son image avec les crayons couleur et les contours avec une plume. Oui, décidé, entier ce serait mieux. J'avais l'impression d'avoir eu une idée lumineuse en faisant ces projets. Une fois terminés, je pourrais faire les portraits de tous les autres enfants du dortoir. Oui, je les ferais tous, après tout, il n'y en a pas tant que ça ! Et je dessine très vite ! Ce serait très bien parce que pendant que je dessine je ne pense pas à autre chose.

La boulangère était ravie et la satisfaction se lisait sur son visage lorsque je lui annonçai que j'allais faire le portrait de son fils et lui offrir. De son côté elle me proposa aussi un cadeau, un peu de lait en poudre qu'elle gardait comme un trésor pour le garçonnet. L'idée du portrait lui plaisait tellement qu'elle était prête à m'en donner un peu.

De toute évidence je ne l'acceptai pas : « l'enfant en a plus besoin que moi », lui dis-je résolue, et j'ajoutai que ne changerais pas d'avis, que je ferais le dessin uniquement pour le plaisir. Mais cette nuit, quand mon estomac criait famine, le lait en poudre allait et venait dans ma tête, je ne pouvais pas penser à autre chose.

L'envie de boire du lait m'envahissait par moments, et je me disais en même temps que j'avais bien changé... Au bout de pas mal de temps, et au prix d'un grand effort, j'ai finalement réussi à revenir sur mon idée de départ, c'est-à-dire l'ordre dans lequel j'allais faire ces portraits : Sergi pour commencer, puisque je lui avais promis, et ensuite Jordi. J'étais en train de m'endormir lorsque j'ai senti une main qui me secouait le bras. C'était le signal convenu avec Lolita. Alors, machinalement, je me suis levée.

Quel froid ! Que c'était dur de se lever alors que j'avais si envie de dormir !

En fait il manquait quelques minutes pour minuit, mais comme nous nous couchons à l'heure des poules, on aurait dit que beaucoup de temps s'était écoulé.

Nous avons commencé à marcher en file indienne pour ne pas trébucher, en nous tenant les unes aux autres, sans oublier que le couloir du milieu est plus étroit la nuit quand tout le monde est allongé.

Soudain j'ai senti des pas rapides derrière moi, une retardataire qui s'est accrochée à ma ceinture. Un cri étouffé d'effroi a failli sortir de ma gorge.

— C'est moi, Milagros — m'a-t-elle dit tout bas pour me calmer, et sa voix claire m'a complètement rassurée.

Deux ou trois mètres plus loin se trouvait la porte. En rentrant dans l'autre dortoir on pouvait distinguer une lueur, très tenue mais suffisante pour guider nos pas directement sans nous tromper.

Effectivement la séance de spiritisme avait lieu dans un petit espace où il n'y a pratiquement pas de place, au commencement de la salle cinq.

En arrivant j'ai pu distinguer des ombres dans une demi obscurité car au beau milieu du cercle de femmes assises par terre il y avait des bougies allumées. Leurs langues lumineuses donnaient aux visages

de toutes ces femmes, qu'on devinait plus qu'on ne voyait, un aspect beaucoup plus terrifiant que mystérieux. On aurait dit des fantômes sortis tout droit de leurs tombes. Quelles têtes affreuses !

Nous nous sommes assises sur le sol glacé en ciment avec les jambes croisées. Je sentais mes dents claquer, je suppose qu'à cause du froid mais aussi des nerfs. Arrivées ensemble nous sommes restées ensemble, Lolita à ma gauche, Teresa à ma droite, et les deux autres à côté d'elle.

Déjà il y avait un élément nouveau auquel je n'avais pas pensé et qui m'a un peu surprise. Maruja, l'andalouse qui n'en a pas l'air, est le médium, c'est-à-dire, celle à qui l'on attribue le don de communiquer avec les esprits et de faire l'intermédiaire avec nous. Je comprends maintenant le rapport avec son métier de tireuse de cartes. A côté d'elle, une autre femme que je ne connais pas et qui avait aussi un rôle bien précis. J'ai su après qu'elle est de Murcia.

Maintenant je veux faire un examen minutieux, en toute sérénité, des faits que nous avons vécus. Je veux le faire tranquillement, strictement, honnêtement et en toute liberté en soumettant le résultat de cet examen au contrôle de la raison sans omettre le moindre détail.

Cette nuit il y a eu une série d'évènements vécus dans une sorte de rêve, d'enchantement, mais bien réels. Remettre de l'ordre et du bon sens dans quelque chose qui probablement n'en a pas est difficile mais j'aimerais bien déchiffrer l'énigme. Comment peut-on l'expliquer avec la raison et qui pourrait le décrire avec des mots concrets ? Je ne sais pas, et les commentaires des camarades ne m'ont pas apporté de lumière là-dessus. Mon intuition et ma sensibilité me disent qu'on s'est enfoncées dans un monde irréel et inconnu, un monde d'ombres, abstrait et mystérieux, puisque tout est arrivé de manière incompréhensible, bien que spontanée et vraie, je peux en témoigner.

Je voulais déceler les moyens trompeurs et ingénieux qui vous font croire ce qui n'est pas, des trucages ou quelque chose du genre pour démasquer ces femmes qui voulaient nous faire tomber dans leur piège. Maintenant je me sens obligée de faire mon *mea culpa* car, pourquoi je voulais à tout prix essayer de découvrir le secret d'une pratique que je ne connais pas ? De plus, personne ne m'a obligée à y aller, tout était nouveau pour moi puisque je n'y connaissais rien et je n'avais même pas été invitée directement. Ce n'était pas mon monde, c'est tout.

Alors pourquoi d'un seul coup j'ai senti que je commençais à m'intéresser et à vouloir pénétrer ce qui était caché et obscur pour une bonne partie d'entre nous mais qui, de façon incompréhensible, devenait un fait naturel ? Je commençais à ressentir une atmosphère de mystère alors que je n'étais qu'une parmi tant d'autres, une intruse occupant une place qui n'était pas la sienne, qui de toute évidence ne lui correspondait pas. Le bon sens me faisait rester alerte, les yeux bien ouverts, mais malgré tout je restais clouée au sol. En arrivant j'étais anxieuse, pleine de méfiance et au fur et à mesure mon inquiétude augmentait et devenait plus étrange.

Cela avait commencé lorsque, après avoir frôlé nos mains, j'ai senti celle de Lolita trembler comme une feuille. C'était au moment précis où nous avons rejoint le cercle, avec plein d'autres femmes inconnues, confuses, auxquelles la faible et pâle lueur des bougies conférait un aspect un peu fantasmagorique. C'est là que j'ai senti la main crispée de Lolita sur mon bras qui me disait à l'oreille avec une voix tremblotante :

— Dis, je n'aime pas du tout, mais alors pas du tout ce que je vois. C'est un mauvais présage. Sais-tu ce que ça signifie quatre bougies allumées ?

— Non, je n'en ai pas la moindre idée.

— Le message signifie : enterrement, mort !

« Ça commence bien », j'ai pensé, et moi aussi j'ai eu la chair de poule. Cela ne me plaisait plus, ce n'était plus amusant, ni même intéressant, peut-être parce que je n'y comprenais rien. En tout cas je commençais à regretter d'y être allée.

Et maintenant que j'écris en essayant d'examiner ces faits point par point pour arriver à une conséquence logique, je constate que ça m'apparaît encore plus embrouillé et plus difficile à comprendre.

Il est certain que cette nuit j'étais extrêmement attentive, concentrée corps et âme sur tout ce qui se passait. Je suis sûre que si les gendarmes étaient rentrés à ce moment-là je ne les aurais même pas entendus et les autres non plus d'ailleurs, tellement nous étions toutes absorbées par la complexité du spectacle gratuit qui s'offrait à nos yeux.

De toute évidence quelque chose d'étrange et de mystérieux se dissimulait derrière cette atmosphère lourde où l'air était si épais qu'on aurait presque pu le mâcher.

La tension a augmenté lorsque le médium est rentré dans une sorte de sommeil léthargique, un véritable état de torpeur qu'on aurait dit une crise de catalepsie car il était accompagné d'une étrange rigidité musculaire. Pendant quelques minutes son visage est devenu encore plus pâle qu'à l'accoutumée. Le spectacle impressionnait, elle ressemblait à une morte. C'est à ce moment-là que des sons gutturaux très étranges ont commencé à sortir de sa bouche. On ne comprenait pas ce qu'elle disait, ses mots étaient embrouillés et confus. Au milieu de ce silence de mort ils arrivaient à mes oreilles comme quelque chose d'inexplicable, d'inconnu, hors de notre monde, complètement nouveau pour moi. Cela excitait ma curiosité par son côté extraordinaire et inhabituel en faisant grandir mon étonnement.

Tout d'abord elle a commencé par pousser des cris semblables à ceux d'un oiseau nocturne pris au piège, mais par la suite et avec

une certaine lenteur, elle s'est mise à murmurer des mots incompréhensibles. De temps en temps elle marmonnait entre les dents et semblait souffrir. Ce n'était pas un langage cohérent, mais plutôt des phrases alambiquées que l'on devinait au milieu de soupirs d'angoisse comme ceux d'une agonie ou aux faibles battements d'une bête grièvement blessée. On avait l'impression qu'elle voulait articuler ses mots pour se faire comprendre mais, face à la grande difficulté que représentaient ces efforts, elle finissait terrassée par une forte crise d'hystérie.

Pendant sa transe elle ne regardait personne. Les yeux révoltés et clignant sans arrêt, elle se débattait au milieu de grandes convulsions comme si elle était prise de fortes douleurs et allait rendre son dernier soupir. Je me rappelais un de mes professeurs qui avait eu un jour une crise d'épilepsie en cours. C'était pareil, sauf qu'elle n'avait pas d'écume qui sortait de sa bouche.

Quant à moi, mis à part l'étonnement, j'étais partagée entre un sentiment d'étrangeté, de curiosité et en même temps l'impression que cela ne me concernait pas. Malgré tout, j'étais émue et impressionnée, à moitié étouffée au milieu de cette ambiance lourde à l'air vicié. Les femmes à côté de moi étaient tendues, dans l'expectative comme avant une grande tempête. Je commençais à me sentir mal à l'aise, angoissée. Quelle idée stupide m'avait incitée à m'y rendre ? Qu'est-ce que j'avais à reprocher à cette femme qui ne m'avait rien fait et quels pouvaient être mes vrais motifs ? Mis à part ma conviction que tout ce montage allait tomber de lui-même, je n'en avais pas. Et après tout, même si c'était de la comédie elle n'arnaquait personne puisque c'était gratuit et elle n'y gagnait rien. En me disant tout cela, je me sentais un peu plus apaisée tout en restant très attentive à ce qui se passait.

Aussi absurde que cela puisse paraître, j'étais complètement absorbée, me désintéressant totalement de tout ce qui pouvait se

passer autour et qui pourrait me distraire. Délibérément je m'isolais de toute notion de temps et de toute autre dimension pour rester uniquement concentrée sur mes sens et tout ce qui pourrait être du domaine du rationnel, si essentiel dans cette étrange ambiance. Je pense que je le faisais pour ne pas perdre une miette de ce qui se passait et pouvoir déceler les possibles trucages ou tricheries qui pourraient surgir pendant la séance.

Je prétendais toucher le fond de la question en ayant observé attentivement tous les faits. En tant que spectatrice neutre, je voulais connaître pour pouvoir juger, même sévèrement si c'était nécessaire, mais je voulais aussi le faire sans état d'âme. Accuser si finalement tel était le cas ou dans le cas contraire, reconnaître qu'il n'y avait pas eu de fraude.

Déjà le fait d'y assister pouvait être considéré une absurdité étant donné que je suis si contraire à ce type d'évènements. Je n'arrêtais pas de tourner tout cela dans ma tête. Mais malgré mes efforts pour rester rationnelle, je reconnais que par moments je plongeais tout droit dans une spirale déconcertante, mystérieuse mais passionnante qui éveillait ma curiosité. Un monde que j'ignorais et que je découvrais pour la première fois, un monde si différent de celui que j'avais connu jusque-là.

J'étais submergée par le doute. D'un côté je me disais que si ce n'était qu'un vulgaire montage, j'éprouverais un vif sentiment de rejet, et d'autre part j'envisageais aussi le contraire. Pourquoi pas après tout ?

Je n'ai pas poussé un cri parce que la surprise m'a laissée sans voix. La lumière s'est faite soudain dans le coin le plus reculé de ma tête. C'était comme si le tintement d'une énorme cloche, lentement mais avec force, me réveillait et m'obligeait à ouvrir les yeux sur un passé encore proche secouant toutes les fibres de mon être. C'est alors qu'un ancien et vif état d'âme meurtrie par un évènement

douloureux est revenu à ma mémoire comme éclairé par une puissante flamme. Du fond de ce souvenir ancien, j'ai retrouvé les sentiments de tendresse et d'amitié qui dormaient en moi, mis à distance par les durs moments de la fin de notre tragédie. Temps supposément oublié par la monotonie quotidienne de ce présent de misère qui nous ronge l'âme. Souvenir vif, poignant et triste amené par la nostalgie et la mélancolie. C'était une blague ou bien je rêvais ?

En gémissant, le médium avait commencé à parler à voix basse. Elle semblait s'adresser tout particulièrement à l'une d'entre nous, qui reliées par nos mains faisons partie du cercle autour d'elle. C'était comme si elle avait été privée de sa présence depuis longtemps. J'étais vraiment impressionnée en regardant ses yeux révulsés, son regard vague et perdu je ne sais où. L'air vicié, tendu et épais de cet espace continuait de peser sur nos têtes. C'est alors que la surprise m'a littéralement pétrifiée. Je me rappelle que je me refusais à admettre ce que je venais d'entendre. Si je le faisais je devais replonger dans la réalité de moments passés difficiles. La femme andalouse commençait à parler correctement le catalan et, entre deux gémissements, il me semblait que c'était à moi qu'elle s'adressait. On aurait dit qu'elle venait de me retrouver et de me reconnaître entre toutes. Que se passait-il ? Ces signes et ces indices m'avaient réellement effrayée. Ce n'était pas à cause de la langue, une femme andalouse pouvait parfaitement connaître le catalan. Mais je venais de percevoir quelque chose de plus subtil, des nuances extrêmement fines, difficiles à capter, quasiment imperceptibles, propres d'un esprit très vif, exigeant et délicat. Le ton grave de la voix, les inflexions, la modulation, la façon de parler c'était un tout. Mais ce qui frappait surtout c'était le langage. Si cela se confirmait, la femme andalouse ne parlait pas le catalan parce qu'elle le connaissait, ce qui était mystérieux c'est que quelqu'un d'autre le faisait à travers elle et ce n'était pas une femme. De toute évidence c'était



un homme que je croyais reconnaître en entendant cette voix émue, chaude et grave Je ne pouvais pas l'identifier clairement, mais instinctivement j'avais l'impression de deviner à qui appartenait ce langage choisi, cette façon si particulière et personnelle de parler. C'était cela que je reconnaissais, pas la voix.

Un frisson parcourait mon dos quand ce qui avait démarré comme un faible murmure devenait des mots clairs, des phrases intelligibles et coordonnées. Maintenant c'est moi qui ne trouve pas les mots, je voudrais expliquer tout ce que je ressentais dans ces moments, qui pour moi tenait du miracle, cette exclamation qui m'a surprise et m'a fait sursauter.

— Ma sœur préférée ! Mon amie ! — disait une voix au timbre clair, grave, pas très forte, bien modulée. Cette façon de s'exprimer, ce langage étaient ceux de quelqu'un que l'on ne peut pas imiter, il n'y avait que lui qui s'exprimait ainsi. Même moi je n'aurais pas pu le faire malgré notre proximité. Personne ne pouvait le copier parce qu'il était le seul à le faire et sa façon de parler devenait chez lui une véritable œuvre d'art. Son langage était l'élément naturel qui le distinguait, le principal trait de sa forte personnalité. Malheureusement cet ami était mort pendant la guerre, ce qui de toute évidence imprégnait de mystère ce moment car je venais de l'identifier par sa manière de s'exprimer. Peut-on identifier d'une façon aussi simple, pour ne pas dire absurde, quelqu'un qui est décédé, un être qui n'existe plus ? En plus, sa mort faisait partie de mes petits secrets inscrits dans un passé lointain. Sans vouloir y trouver des excuses, en même temps que notre merveilleuse amitié me revenait en mémoire, je continuais de croire que tout cela n'avait aucun sens. Et pendant que dans ma tête régnait une grande confusion, un mélange embrouillé d'idées entre passé et présent, d'un seul coup un fait vraiment surprenant avait frappé mon âme par ce qu'il avait d'inattendu, extraordinaire, incompréhensible et direct.

— Je marchais dans le noir quand j’ai été ébloui par ta puissante lumière. Maintenant je suis fasciné par ta présence en ce lieu.

Le même langage, celui de toujours. Il parlait avec ardeur comme si nous venions réellement de nous retrouver après une longue absence. Et il intercalait des petites exclamations de joie entre chaque phrase.

Emu, il poursuivait :

— Je t’ai appelée avec insistance, accroché désespérément à ton souvenir au moment de ma mort, conscient que ton cœur recevrait le message, mon dernier soupir avant mon départ.

Un immense sentiment de tristesse remplissait mon âme qui débordait avec le souvenir des heures passées à ses côtés avant l’adieu tragique. Je me noyais en buvant mes propres larmes, tout avait l’air d’un rêve mais ça ne l’était pas, j’étais là, j’étais présente. Je n’essayais pas mon visage avec mes mains, c’était impossible car je ne le pouvais pas, elles étaient reliées à celles de mes deux voisines qui les serraient avec force. Ce n’était pas un cauchemar ni un fait imaginaire, tout était bien réel. Même en revivant une expérience particulière et terrible, j’identifiais l’ami mort au front de l’Aragon. Sans aucun doute j’en étais complètement certaine à ce moment-là.

Une expérience aussi insolite faisait naître en moi une sorte d’émotion surnaturelle, comme si Dieu lui-même éclairait mon esprit en guidant ma volonté et ma conscience. Comme si une autorité supérieure stimulait mon intellect et faisait que tout devenait clair et naturel. En effet, je ressentais cette influence qui n’était reliée ni à la raison ni à ma volonté, qui n’était que le fruit de mon observation des faits. J’en déduisais qu’il n’y avait eu ni tromperie ni tricherie, et je l’affirme encore. C’est difficile à admettre et à partager, j’en conviens.

L’émotion m’avait laissée sans voix, mais elle ne m’empêchait pas de capter toutes ses paroles. Je tremblais de la tête aux pieds

en les enregistrant et en les gardant au plus profond de mon être. Il m'a assuré que l'immense souffrance que notre peuple vit aujourd'hui sera très longue mais qu'il renaîtra comme toujours. Très lentement, mais il le fera.

Au fur et à mesure, cette prise de parole qui avait commencé doucement, dégénérait jusqu'à devenir un torrent agité et imparable de mots lancés dans le vide de l'espace. Mon ami semblait éprouver un grand désarroi, manquant d'air et laissant échapper le temps comme de l'eau entre les doigts, perdant sa force progressivement. Sa voix baissait, s'affaiblissait et c'était difficile d'arriver à le comprendre. Il s'est évanoui de la même façon qu'il était apparu, comme un mystère incompréhensible. Il a parlé de futur, d'espoir lointain, mais il m'a aussi dit des choses très tristes que je ne vais pas répéter ici. Ma tête était vide, mes bras me faisaient mal, tout cela était trop dense pour être assimilé rapidement. Quelle solitude après sa disparition !

Que s'est-il passé ? Qu'est-ce que tout cela signifie ? Est-ce possible que ce ne soit qu'une apparence trompeuse ?

Ses dernières paroles, difficilement perceptibles flottaient légères sur une mer calme après la tempête. Il avait parlé de consoler, alléger les peines et la douleur, le besoin de constance, de générosité et surtout d'espoir.

Une forte odeur de pieds envahissait nos narines. C'était le clair signal du retour à la réalité. La séance avec mon ami Frederic était aussi terminée. Il y a eu encore deux ou trois tentatives pour reconnecter avec lui mais cela n'a pas marché. Nous nous sommes séparées en silence et avons repris le chemin de notre dortoir. On ne marchait pas en file indienne comme à l'aller, mes camarades me portaient en me tenant par les bras comme si elles craignaient que, tel un spectre, je ne m'évapore subitement au milieu de la nuit. On marchait sur la pointe des pieds. En nous séparant, elles m'ont

embrassée et serrée dans leurs bras une par une, c'était la première fois qu'elles le faisaient. Lolita a été la dernière et en s'approchant de mon visage j'ai senti qu'elle avait les joues pleines de larmes, elle pleurait tout comme moi. Aurélia a dû nous entendre parce qu'elle toussait, mais elle n'a rien dit. Je me doutais que je n'allais pas dormir de la nuit après toutes ces émotions et les nerfs à fleur de peau, et je ne me trompais pas. Je me suis allongée sur la paille mais je n'ai pas fermé l'œil de toute la nuit.



Pendant trois longs jours et trois nuits interminables, je n'ai pas arrêté d'y penser dans une tentative de raisonner froidement et sereinement. Je ne comprenais rien et je n'avais pas non plus l'intention de le faire, mais l'évidence était là. Le vieux souvenir de sa mort pleinement assumé et en quelque sorte oublié, venait de ressusciter d'un seul coup. Il était revenu à la vie lorsqu'au cours de son intervention il m'avait posé la question clé, peut-être obligée :

— Avais-tu pressenti ma mort ?

Ce qu'il m'avait dit avant de repartir au front me revenait en mémoire. Lui, il avait déjà prédit sa fin. Je me rappelle un matin venteux, nuageux et froid. Je réchauffais mes mains sur le poêle quand tout à coup je crus entendre mon nom derrière moi tellement près que j'ai tourné rapidement la tête dans un mouvement de surprise, convaincue qu'il y avait quelqu'un que je n'avais pas entendu rentrer. Je m'étais trompée, j'étais complètement seule. Mais alors, pourquoi cette sensation, cette impression d'angoisse, de désarroi ? Pourtant j'avais bien entendu mon nom, pas une mais deux fois de suite sur un ton un peu bizarre qui exprimait une profonde tristesse. Tristesse qui s'accrochait à mon cœur, présentant un danger comme si ce « quelqu'un » me demandait de l'aide ou essayait de communiquer

avec moi dans ses derniers instants, et je ressentais sans aucun doute qu'il venait de mourir au front. Il aurait pu mourir lors d'un bombardement dans n'importe quel autre coin du pays. Mais non ! J'étais sûre que c'était sur le front de l'Aragon, où il avait été réincorporé après une convalescence suite à des blessures au visage et aux yeux provoquées par la mitraille d'un obus.

Cette funeste idée traversa ma tête comme un éclair et ne me lâcha plus. C'était une de ces intuitions persistantes auxquelles on peut difficilement échapper dès qu'elles ont pris racine dans notre esprit. J'étais intimement persuadée qu'il s'agissait de lui et de personne d'autre. Notre amitié était authentique, très belle, très nette. C'était un ami très cher et entre nous il n'y avait eu que cela, une solide et belle amitié.

En pensant à lui, notre dernier échange avant son nouveau départ vers le front m'est revenu en mémoire. A ce moment-là il m'avait effrayée. J'avais constaté, stupéfaite, qu'il parlait comme si quelqu'un avait déjà tracé sa route à sa place et avait établi son retour vers le chemin définitif, comme si volontairement il allait chercher la mort. Je frissonnais à l'idée que ses mots puissent être vrais : « Ce sera ma dernière permission ».

J'eus ce pressentiment en même temps que lui. Après ses paroles, j'étais sûre de ne plus jamais le revoir et cette prémonition me bouleversait. J'en eus la confirmation ce même matin brumeux mais je ne fus au courant de sa mort que quelques mois plus tard par quelqu'un de sa famille. C'était la même date que j'avais notée, le 21 février sur le front de l'Aragon.

Quand j'analyse froidement et à tête reposée les événements de la séance de spiritisme, en essayant toujours d'interpréter rationnellement tout ce qui demeure obscur et ambigu, je m'aperçois que peut-être j'y attache trop d'importance, mais d'autre part je ne peux pas nier l'évidence des faits de cette nuit-là.

Ma conviction est que pendant la séance il y eut entre nous une connexion spirituelle et que cette connexion entre un homme mort en pleine force de l'âge et une jeune fille vivante, si tant est que cela soit possible et que je n'aie pas rêvé, aura servi à quelque chose, même si je ne sais pas encore trop bien à quoi. Après avoir tourné cela dans tous les sens pendant trois jours et trois nuits pour y trouver une quelconque logique, je ne vois toujours pas d'explication rationnelle à part le fait de prouver que la mort n'est pas la fin, que notre âme reste intacte avec toute sa puissance.

Cette explication a l'air d'être la plus correcte et la plus cohérente. Quant à la vraie réponse, s'il y en a une, je ne l'ai pas et je pense que personne ne peut l'avoir. Il se peut que ces incongruités que je viens d'écrire si contraires à la raison n'aient aucun sens. Mais au point où j'en suis, je crois que plus rien n'en a.

Maintenant, assise sur la paille, en revoyant une fois de plus les évènements, je ressens un frisson parcourir mon dos. Tout ce que je vécu est si étrange que je suis encore toute commotionnée, j'ai l'impression d'avoir considérablement vieilli, d'être devenue une autre personne très différente de celle d'il y a trois jours. C'est non seulement parce que ces faits me semblent absurdes mais aussi à cause de l'impact qu'ils ont eu sur moi et qui me dépassent totalement. Moi, si encline à tout analyser, je n'avais pas du tout prévu cela et du coup je dois fournir un grand effort de concentration pour redevenir moi-même et y voir plus clair, en admettant que j'y arrive.

La vérité est que je suis plongée dans une étrange confusion mais je me dois de la surmonter pour ma propre tranquillité. Cependant, plus j'y pense, plus je trouve cela difficile. Alors, fatalement, j'arrive toujours à la même conclusion, la plus pratique peut-être, mais qui me semble la plus plausible de jour en jour : celle d'avoir traversé cette nuit-là une barrière infranchissable et invisible, une

dimension inconnue. C'est une sensation très intense et très claire. C'est comme si, après avoir reçu un énorme choc, une sorte de décharge électrique, j'avais découvert un lieu et d'un seul coup je m'y étais retrouvée comme par magie. Cet endroit que l'on ne peut pas franchir volontairement avec son corps physique, là où l'on ne rentre qu'avec l'esprit après avoir quitté son enveloppe charnelle et tout le superflu de notre vanité ici -bas : le monde des morts. Mon Dieu, qu'est-ce que je dis là !

Dans tous les cas je n'expose pas tout cela comme un mode de pensée, je n'ai pas la prétention de me prendre pour une savante. La vie ici est très difficile, pour tout dire ce n'est pas une vie, donc les honneurs et les savoirs ne servent à pas grand-chose. Je ne me prends pas non plus pour une visionnaire, même si jeune et artiste, je me surprends encore à rêver quelquefois, j'ai pour habitude d'avoir les pieds sur terre.

Sans aucun doute j'ai parlé avec un mort, ou avec son esprit, c'est la seule chose qui est certaine et je tiens à le souligner. Je l'affirme et le dis sincèrement, sans crainte. Curieusement je me sens maintenant complètement adulte et responsable, il me semble même que j'ai enfin perdu la peur.

Je veux préciser que je ne me suis jamais confiée à personne sur tous ces faits, ni ici ni ailleurs. J'ai toujours gardé pour moi le présage de cette fin tragique et le moment où elle s'est produite, c'était un secret faisant partie de mon passé et de cette époque. Beaucoup de mes amis d'alors moururent ou disparurent sur le front. Pour d'autres j'ignore leur sort, s'ils sont morts ou vivants. Maintenant je n'ai pas besoin de donner des explications sur des faits qui devraient déjà été surmontés, d'autant plus que je n'ai pas rencontré pour le moment d'amie ou d'ancienne connaissance pour les évoquer, on a déjà assez de soucis et de problèmes ici dans cet enfer. Car ce camp ce n'est que ça.

Pouvait-il s'agir d'une transmission de pensée ? Certainement pas car cela faisait un bon bout de temps que je ne pensais pas à lui. En revanche j'ai souvent des pensées pour les vivants de mon entourage qui me manquent tant, et je voudrais connaître leur situation actuelle. Pour ce qui est de mes morts, j'espère qu'ils reposent en paix.

Pour nous l'expérience fut une aventure hallucinante, nous étions sans aucun doute attirées par cette ambiance de mystère. Sortir à minuit du dortoir, dans le noir et en groupe alors que c'est interdit, pour se retrouver au milieu d'une étrange cérémonie et aussitôt en faire partie en intégrant le cercle avec toutes ces femmes inconnues en était la preuve.

L'imprévu pouvait arriver mais la dure réalité aussi au cas où nous nous retrouverions face aux gendarmes avec les repréailles correspondantes. C'était très délicat et compromettant pour nous toutes mais je crois que nous n'en avons pas conscience.

Cependant, ce que je ne pouvais ni prévoir ni imaginer lors de cette étrange aventure à la pâle lueur des chandelles, dans un camp de concentration en France, c'était la subite apparition d'une voix qui, avec son intervention inattendue, me laissa stupéfaite. Des mots d'espoir qui semblaient magiques, surnaturels, faisant le va et vient entre le médium et mon cœur et qui me causèrent une grande émotion et me figèrent sur place. Des mots inattendus qui me reviennent aujourd'hui plus clairs que jamais car ils s'installèrent pour le reste de la nuit dans mon cerveau et ils virevoltent dans ma tête encore maintenant, en essayant de me donner une nouvelle force, un nouvel entrain. Des mots que j'ai du mal à assimiler tellement ils sont profonds, beaux et enjôleurs. Comment puis-je avoir la certitude que ce fut réel ? Surtout lorsque vers la fin il m'assura qu'il veillerait toujours sur moi tel un gardien fidèle. Et que je ne devais rien craindre, que je m'en tirerais indemne, mais que j'avais encore à vivre des jours de fatigue, sacrifice et renoncement :



— Dans cette immensité qui dépasse la compréhension humaine sans jamais improviser, il y a des forces occultes qui font bouger et sont l'essence de l'univers. Elles agiront en ta faveur et te délivreront du mal, comme déjà par le passé, puisque tu as connu et souffert la défaite de notre peuple et tu y as survécu. Tu en connaîtras d'autres et te sentiras étroitement liée à des secrets inaccessibles qui te seront révélés, puisque tu as la capacité de prévoir ce qui ne s'est pas encore manifesté. Tu possèdes la clé des rêves prémonitoires ancestraux, remets-toi toujours à la puissance de ton intuition et sois confiante. Rien ne sera difficile pour toi, tout ce qui requiert du travail, du savoir-faire et des capacités pour le résoudre et le comprendre est à ta portée. Le temps guérira tes blessures. Il faut garder l'espoir, ne perds jamais l'espoir. Après de longues années, notre pays ressurgira et brillera comme la lumière du soleil, mais avant cela il souffrira encore.

Ses éloges excessivement exagérés me font encore rougir. Cependant, à ce moment-là j'étais blême, je ne me sentais pas bien, j'aurais voulu fondre et j'étais terriblement angoissée. Hallucination, rêve ou tout simplement la conséquence de ma très grande faiblesse ?

Malgré tout, ces paroles dites avec autant d'assurance, les sentiments exprimés, l'espoir d'un futur lointain se gravaient, indélébiles, dans le plus profond de mon esprit. Je ne les oublierai jamais et je le vois comme des prophéties. Si le futur doit être ainsi, cela ne me dérange pas de souffrir de la faim et du froid et même s'il faut attendre très longtemps pour le vérifier, je signe de suite.

J'ai tout de même un peu honte d'écrire cela. Tout à l'heure j'ai été tentée de supprimer toute cette partie. J'aurais peut-être dû la déchirer comme j'avais fait avec certaines pages des premiers jours, mais je ne suis capable que d'une chose : m'en souvenir.

Quand j'ai entendu ce qui a été dit sur moi et sur un futur lointain, cela m'a semblé trop beau pour être vrai, surtout le fait que je

sois solide comme un roc. Mon Dieu ! La panique, la grande peur des derniers jours de notre guerre, l'effroi des bombardements ont ressurgi. Les longues nuits et l'affreuse misère ici m'amènent à dire que je souffre beaucoup et bien que je me montre forte, je ne le suis pas tellement. Si je le crus un jour, pauvre de moi, cela a bien changé, ma force a bien diminuée ! Aujourd'hui je me sens vaincue, humiliée sans fierté ni arrogance, sans horizon. Je crois bien qu'il se trompait dans ses prédictions même si ses mots étaient pleins de sagesse et de connaissance. A ce jour je me sens très seule, faible et fatiguée, très fatiguée et lâche par moments, ce qui n'est guère à mon honneur, et je sais que je ne peux plus continuer ainsi. Je me vois dans l'obligation de me rasséréner, de faire des efforts pour arriver à dissiper ma peur et ne pas me démoraliser, c'est ma résolution et coûte que coûte je la mettrai en pratique.

Après une longue réflexion, j'arrive à la conclusion que je dois mettre totalement de côté cette histoire de spiritisme. Je dois essayer d'oublier cette nuit- là bien qu'elle m'obsède encore. Je ne veux plus y penser, je dois m'en sortir pour mon bien, c'est nécessaire. Je ne veux plus de séances de ce genre, je suis encore bouleversée mais décidée. Je ne veux plus de surprises qui me secouent et m'ébranlent à ce point, plus de faits inattendus. Maintenant j'ai besoin d'un peu de paix. Même si cela peut contredire ce que j'ai pu argumenter plus haut, ma résolution est définitive. Ma vie aujourd'hui est pleine de craintes et d'insécurité, je ne veux pas l'alourdir avec les fantômes du passé. C'est moi qui dois mener ma vie et en décider. Je ne veux pas que le souvenir de cette nuit puisse influencer mon avenir. Je le garderai uniquement comme un rêve difficile qui s'effacera peut-être avec le temps. Ici je suis bien peu de chose, je dois avoir confiance en moi c'est cela la réalité. Côté-oyant quotidiennement la mort de si près, je ne peux pas me voir comme quelqu'un d'extraordinaire, mais plutôt comme un grain

de sable perdu dans le désert. J'ai besoin de beaucoup de force et de valeur pour survivre. Parfois j'ai l'impression que la vie s'échappe de ce corps si maigrichon. Je sais que je tiendrai parce que Dieu m'envoie de la force, comme il le fit pendant la « retirada ».



Au petit matin ils ont emmené la jeune fille aux cheveux noirs, soyeux et très frisés. On dit que c'est la troisième de la semaine dans notre dortoir. Pourquoi arrivent-ils toujours avant l'aube, comme des voleurs ?

Je me rappelle cette jeune fille triste, l'air fatiguée. Je la vois toujours assise sur sa couche et appuyée sur quelque chose derrière elle pour rester demi-assise. Elle était vers le début de la pièce, à gauche. Son regard était doux, son sourire avenant. Elle passait des heures seule, sans bouger et sa peau très blanche faisait penser à une statue de marbre, sans jamais se défaire de son sourire. On dit qu'elle souffrait du cœur à la suite d'une canonnade au nord de Barcelone. Elle y perdit toute sa famille et sa maison.

Elle était d'une grande beauté, souriante mais ne parlait à personne. Avec ses grands yeux clairs et sereins elle ne passait pas inaperçue. Je ne me souviens pas très bien de son prénom, Olga je crois. Je ne connaissais pas les deux autres, c'est tellement grand ici ! Il semblerait que rien que dans ce dortoir nous soyons environ un millier. On dit qu'elle ne voulait pas partir, elle luttait et résistait en pleurant, mais rien n'y a fait, ils l'ont emmenée sans donner d'explications. On ne sait pas où ils l'ont conduite, peut-être à l'hôpital.

La nouvelle a vite fait le tour et nous a laissées abasourdiées, tout le monde l'aimait. C'est déplorable que cela arrive. Il semblerait que ce soit une femme de la salle six, qui aurait mouchardé aux

gendarmes l'état de sa santé délicate. Une femme grande, d'aspect masculin, me disait Teresa, mais je ne voyais pas.

— Oui, c'est une femme grande, aux pieds très grands, qui porte de bottes et un blouson en cuir marron foncé. On dirait un bonhomme en jupons, mal attifée, avec les cheveux tirés en arrière en chignon. Son visage n'inspire pas confiance, c'est peut-être une espionne infiltrée !

Malgré tous ces détails je ne vois toujours pas qui cela peut bien être. Toutes les femmes sont énervées maintenant, elles parlent à voix basse et des groupes se forment.

Je me suis demandée encore une fois ce que je ferais si l'une de ces nuits on venait me chercher, et je pense que beaucoup d'entre nous se sont aussi posées la question. Qu'est-ce que je ferais ? En supposant que je crie, quelqu'un viendrait m'aider ? Cela servirait à quoi ?

J'ai le sentiment que nous sommes attrapées dans une souricière. Nous vivons un terrible cauchemar, son étendue est incalculable et ses effets nous atteignent toutes. Quand tout ce délire prendra fin et que notre séjour se normalisera, car il faudra bien que cela arrive un jour, si nous arrivons à nous calmer et à pouvoir dormir sans crainte, ce sera une renaissance et l'apparition dans notre horizon d'un merveilleux arc en ciel après une terrible tempête.

A chaque fois que l'une d'entre nous disparaît, on vit dans une ambiance très spéciale pendant un certain temps. Le sentiment d'inquiétude grandit, l'angoisse se fait plus palpable mais aussi la camaraderie est très présente. Nous sommes une grande famille.

Ce matin l'air est encore plus vicié, tout le monde fait la tête et nous sommes dans un état d'alerte constant. Aujourd'hui on n'entend pas les douces chansons des jeunes basques, elles se sont regroupées, elles prient peut-être. Parmi elles, cette jeune fille au visage de vierge gothique qui recommence déjà à avoir des cheveux, encore courts mais très beaux et frisés. Elle est magnifique.

Tout le monde regarde avec méfiance les têtes nouvelles, on parle d'espionnage et la situation commence à être inquiétante. Par mesure de prudence il vaut mieux rester vigilantes et ne se fier à personne, même si cela peut s'apparenter à donner des coups de bâton dans l'eau ou prêcher dans le désert. La vérité est que nous sommes énormément inquiètes à la tombée de la nuit.



Martina, une jeune fille sympathique, à l'air timide, toujours silencieuse, demandait ce matin à Teresa :

— Qu'est-ce qui se passerait si on s'échappait d'ici, à condition bien sûr qu'on ait le courage de s'approcher de la grille ? Si l'opportunité se présentait, comme nous ne sommes pas fichées, on pourrait réussir, n'est-ce pas ?

Teresa lui a retourné que ce n'était pas une bonne idée, que c'était une grosse sottise et que tout d'abord il faudrait avoir quelqu'un à l'extérieur pour les aider. Il faudrait en plus avoir des renseignements sur le lieu où nous nous trouvons. Non, ce n'est pas du tout viable, cela tiendrait du suicide.

Ma voisine Aurèlia ne m'a pas laissé dormir cette nuit. Son aspect est cadavérique, son visage a une couleur entre le jaune et le vert très marqué et ses éternels cernes sont aujourd'hui plus violacés et profonds que jamais. Elle a tellement pleuré que j'ai bien peur qu'elle ait épuisé toutes ses larmes.

J'ai dû couvrir ma tête avec mes bras pour ne pas l'entendre et sans savoir pourquoi je me suis mise à pleurer moi aussi. Cela m'a apaisée et au petit matin je me suis endormie.

A peine deux heures plus tard les cris déjà familiers des gendarmes m'ont réveillée :

— Allez, allez... !

Je suis morte de sommeil ! Nous faire lever à cinq heures et demie pour être debout et prêtes à six heures alors que l'on a mal dormi à cause de la fièvre, la peur ou le froid, c'est vraiment impardonnable. Aujourd'hui j'ai mal partout, même les mâchoires me font mal, elles sont rigides, et ne parlons pas de la tête... !

Quand Aurélia m'a vue debout elle m'a dit :

— Je n'ai pas envie de me lever aujourd'hui, je suis malade, je ne respire pas bien, et en plus j'ai la tête qui explose, j'ai dû attraper la grippe ou quelque chose du genre. J'ai de la fièvre, des frissons et tous les os me font mal. Mon Dieu, que deviendra ce gamin si je meurs ? Mon cher petit ! Vous me comprenez, n'est-ce pas ? Je me demande où doit être mon mari, pauvre homme, je crains qu'il ne soit mort, il ne sait pas prendre soin de lui tout seul. Si je pouvais lui confier l'enfant... Que de malheurs ! Pour ce qui est de prier je prie, ça oui, mais Dieu ne m'écoute pas.

Elle prenait mes mains, comme à son habitude, et je sentais les siennes toujours glacées comme celles d'une morte. Elle le faisait avec tellement de force et de véhémence que j'ai eu mal car mes mains sont gelées tout le temps aussi.

J'ai fait tout ce que j'ai pu, y compris me fâcher avec elle, pour l'inciter à se calmer et faire comme si tout allait bien. Tout d'abord pour ne pas inquiéter son fils et surtout pour avoir l'air plus sereine car, si on la voyait dans cet état déplorable à l'heure du café, les gendarmes le sauraient tout de suite, on l'amènerait à l'hôpital ou je ne sais où et elle s'exposerait à être séparée de son fils pour de bon. Je lui disais de penser à tout cela et aux conséquences, de penser à sa propre responsabilité vis-à-vis de son mari. C'était trop risqué, elle devait faire comme si de rien n'était, que cela lui plaise ou non. Elle ne pouvait pas laisser seul un si bel enfant, déjà un petit homme, sans lutter car elle était son seul support dans ce lieu. Je lui disais aussi que l'amour et la compagnie de son fils pouvaient

lui être très bénéfiques, et que le garçon n'avait qu'elle. Elle devait absolument arrêter de pleurer, cela ne leur faisait aucun bien, et faire face à la dure réalité car autrement elle tomberait réellement malade.

Nous étions toutes à moitié grippées ou enrhumées. C'était quoi sinon ces concerts ininterrompus de toux sur tous les tons, notamment la nuit ? Pas de la musique céleste ça c'est sûr...

Elle avait l'obligation de survivre à tout prix et devait oublier définitivement l'idée de mourir si elle ne voulait pas que cela devienne une réalité. Son fils se souviendrait avec gratitude de tous ses efforts pour rester auprès de lui en ces moments si dangereux et difficiles. Le lien avec sa mère se trouverait renforcé dans ces circonstances exceptionnelles, d'autant plus que le père n'était pas là pour le consoler. Elle devait veiller sur lui. J'ai été jusqu'à lui dire que moi aussi je la voulais vaillante et courageuse, j'ai été un peu dure par moments mais je le devais.

Elle me fait vraiment de la peine. Je crois m'être surpassée en essayant de lui remonter le moral, il est si bas..., et le mien, il est où... ?

Si j'avais eu une aspirine je la lui aurais donnée, nous en avons besoin toutes les deux. Je l'aurais fait pour la calmer un peu, je suis sûre qu'une simple pilule aurait pu être la solution. Par ailleurs, dans cet état de déprime les mots justes peuvent aussi apaiser un peu et j'ai l'impression que j'y suis arrivée. Faute de la guérir, ils l'ont rassérée et invitée à la réflexion, j'en suis persuadée. J'étais encore en train de la sermonner, lorsque j'ai vu la petite lueur d'une bougie de l'autre côté. C'était Lolita qui regardait sa montre :

— Dis-donc ! Tu m'as convaincue aussi ! Je suis tellement enrhumée que je serais bien restée sur cette paille dégoûtante pour avoir moins froid, mais ce n'est pas possible, si nous nous laissons aller nous sommes fichues ! Bon sang, qu'est-ce qu'il caille !

De l'autre côté Aurélia ne disait rien. Avec son visage de Mater Dolorosa, comme je l'appelle, elle avait écouté sans rien dire, me regardant avec ses immenses yeux foncés pathétiques et suppliants. Jamais je n'ai vu des yeux aussi tristes au beau milieu d'un visage aussi blême. Elle s'est levée et s'approchant de moi submergée par les larmes m'a dit la voix entrecoupée :

— Merci pour ces bons mots, mon amie.

J'étais comblée, c'étaient les plus belles paroles que je pouvais entendre dans ces moments. Mon discours n'avait pas été vain.

Aurélia a passé le reste de la journée assise, sans pleurer, en regardant fixement au loin, totalement abstraite, éloignée de tout ce qui se passait autour, comme une morte.

A l'heure du repas — les sempiternels haricots rouges avec leur correspondante ration de charançons énormes — elle n'a même pas approché sa cuillère du plat. Sergi oui. J'ai entendu qu'il lui disait tout bas :

— Maman, où est ton bas pour passer les charançons ? Ils sont tellement gros qu'on dirait des scarabées ! Tu n'as pas faim aujourd'hui ? Maman, pourquoi tu ne manges pas ?

Sans aucun doute l'inappétence d'Aurélia est le résultat de cette éternelle peur au ventre qui nous ronge jour et nuit, plus importante encore que le besoin de manger ou de dormir.

Face à la nourriture nous avons tous une attitude. Petite j'étais une enfant difficile à l'heure du repas, je n'aimais pas tout un tas de choses. Maintenant je dois me contenter de ce qu'il y a, haricots rouges tous les jours. Je me demande jusqu'à quand et si un jour le menu va changer. Je ne déteste pas leur goût mais je les digère mal. Et comme je ne rien d'autre à manger, je dois les trier un par un pour leur enlever la peau et c'est très long. Je les mange toujours froids, voire glacés à cause du froid. Parfois j'emprunte le bas à Aurélia et je mange ce qu'il en ressort. Les premiers jours je



vomissais le tout, maintenant cela tient mieux dans mon estomac. J'essaye de ne pas penser à ce que j'avale, je me dis seulement que c'est nécessaire pour vivre. C'est ça ou tenir toute la journée avec seulement le petit pain du matin. Le jour suivant, avec les patates ajoutées, cela passe mieux.

Je ne sais pas jusqu'à quand je pourrai tenir. Parfois je ne sais pas si j'ai mal à l'estomac dans le dos ou mal de dos à l'estomac ou les deux, ça se mélange.



Il était environ midi, l'heure de « la soupe ». On avait entendu les sifflets des gendarmes et on s'attendait comme toujours à les voir apparaître avec les femmes et leurs marmites. Mais aujourd'hui c'était différent, il s'est passé quelque chose d'étonnant.

Un groupe de gendarmes est rentré dans notre dortoir. Ils avançaient précédés d'une femme. La femme, en criant, s'est adressée à nous en castillan mais avec un fort accent français.

— S'il vous plaît, s'il vous plaît, silence. Réfugiées espagnoles du camp de concentration de Couiza, sortez immédiatement et formez des rangs dans la cour. Votre commandant va vous parler !

Tout le monde a été très surpris et le brouhaha qui s'en est suivi était provoqué par deux choses totalement inattendues : premièrement, ce camp avait un nom et deuxièmement le commandant du camp daignait nous adresser la parole pour la première fois.

Les commentaires allaient bon train. Bientôt nous serions fixées.

Depuis l'endroit où je me trouvais j'ai tout de suite reconnu ce militaire de triste mémoire, avec son uniforme kaki et son képi en velours rouge avec des feuilles brodées d'or.

Il était devant les autres et j'ai pu bien l'observer puisqu'il faisait jour cette fois. C'est un homme entre trente-six et quarante

ans, grand, fort, un peu chargé d'épaules, arrogant, l'air autoritaire. Blanc de peau, laiteux même, avec les joues très rouges comme si son sang s'y était agglutiné ; les oreilles grandes et charnues, le cou épais et dans sa nuque un repli de gras qui dépasse du col de sa chemise de militaire. Ses cheveux sont coupés au ras sous son képi et sont blonds tout comme ses sourcils. Sa particularité est que son visage distille quelque chose de sinistre. Son allure est dédaigneuse et hautaine, enflée d'orgueil et il ne fait rien pour le cacher. Il a un énorme mépris envers nous, cela saute aux yeux. Rien qu'à sa façon de nous regarder avec cet air d'arrogance et de supériorité, en nous toisant du haut de son piédestal, c'est plus qu'évident. Il se sent fort, indestructible et pour moi il est franchement répugnant. C'est bien triste de constater l'existence de personnes comme lui !

Le plus désagréable chez-lui ce sont ces yeux gris, froids, acérés comme une lame de couteau. On n'y décèle pas la moindre parcelle d'humanité, ils ne le trahiront jamais, on dirait des yeux de verre !

Je ne le quittais pas du regard, je le scrutais et plus je le regardais, plus je le trouvais désagréable. J'étais convaincue qu'il allait prendre la parole d'un moment à l'autre en tant que commandant du camp. Mon Dieu, si quelqu'un lit ce que je suis en train d'écrire, cela va être dur pour moi !

J'ai été très étonnée lorsque c'est quelqu'un d'autre qui a pris la parole et commencé son discours.

Oui, bien sûr, comment je ne m'en étais pas aperçue avant ? Comment avais-je fait pour me tromper de la sorte ? Tout était clair maintenant, ceux qui gardent le camp ce sont des gendarmes, donc il est évident que leur commandant doit être un officier de la gendarmerie. Le vrai commandant portait l'uniforme bleu de gendarmes avec des galons comme seule différence. Mais alors, qui était et que faisait parmi nous cet autre personnage avec l'uniforme de l'armée française qu'on prendrait pour un allemand ?

Il a commencé à parler en français et après chaque phrase l'interprète le répétait en castillan et moi maintenant je le retranscris en catalan :

— Ecoutez-moi, femmes espagnoles, restez bien attentives...

— a-t-il dit, une fois le silence revenu.

Alors il a bien précisé que lui, en tant que personne, regrettait notre situation mais que en tant que commandant du camp, il était obligé de maintenir l'ordre et la discipline à n'importe quel prix, que c'était une question d'honneur et une grande responsabilité, que c'était son devoir. Que face à tout conflit qui pourrait éclater dans le camp et avoir une répercussion à l'extérieur, il se verrait dans l'obligation de faire ce qu'il considérerait le plus pertinent pour l'arrêter. Son but était de diriger un camp modèle, sans problèmes et il comptait sur notre entière collaboration. Dans le cas contraire nous aurions l'occasion de vérifier qu'il avait une main suffisamment dure pour que nous ne l'oublions pas.

Si d'aventure nous avons une attitude intransigeante, osée ou insolente, le prix à payer pourrait être très cher, pour toutes sans exception. C'était une mise en garde. Il ne comprenait pas notre entêtement en voulant rester dans un pays qui n'était pas le nôtre. Et il ajoutait que la France nous avait accueillies avec solidarité, avec une extrême générosité et altruisme. Qu'elle se souciait de nous, nous entretenait sans contrepartie d'aucune sorte et que lui, à titre personnel, pensait que les autorités françaises avaient agi avec une excessive bonté à notre égard.

Quoiqu'il en soit, en plus d'une totale collaboration, il attendait de nous une bonne entente pendant son mandat en tant de commandant du camp. Sans aucun doute s'il en était ainsi, nous en serions les premières bénéficiaires. Cette première approche obéissait à un souhait de bonne entente et il espérait qu'à court terme, peut-être quelques jours seulement, il pourrait y avoir déjà un

premier échange de correspondance entre notre camp et ceux des hommes qui jouissaient des mêmes avantages que nous, dans des endroits qui leur étaient spécialement destinés. Cela permettrait une première connexion et la possibilité de planifier des retours en Espagne.

— Vous les femmes espagnoles, vous avez le devoir et l'obligation de faire la lumière sur vos maris, fils ou pères, c'est vous qui devez leur parler très clairement. Il est indispensable de retourner en Espagne. Il se peut qu'ils soient encore sous la mauvaise influence des politiques, des syndicats, des camarades ou tout simplement qu'ils soient de bonne foi. Votre tâche est de les faire revenir sur le droit chemin, de les convaincre pour les faire rentrer dans votre pays, dans vos foyers.

Ensuite il a exposé les normes du camp. La même chose que jusqu'à présent, les mêmes horaires, les mêmes interdictions plus une nouvelle : on ne peut pas se réunir avec des femmes d'autres salles. On maintient aussi l'interdiction de parler ou de chercher un gardien sauf dans les cas d'extrême nécessité.

Il a répété encore que l'efficacité demande une collaboration constante. Il nous a présenté le médecin qui va visiter tout le monde cet après-midi. Nouvelle surprise lorsqu'il l'a fait avancer d'un pas. Il était au premier rang, puisque le « *docteur* » était, ça ne pouvait pas être quelqu'un d'autre, c'était le militaire au képi en velours rouge ! J'aurais dû m'en douter, oui, ça saute aux yeux, il porte l'uniforme de l'armée française, c'est un médecin militaire !

J'allais de surprise en surprise. Un médecin militaire. Nous, pauvres femmes réfugiées, aux mains d'un médecin militaire qui ne nous avait jamais vues ! Qu'est-ce qui empêchait de considérer comme valide la première visite, si pénible ?

Maintenant nous avons deux problèmes : le commandant et le médecin. Je ne vois pas comment nous pouvons aspirer à quoi que

ce soit si nous n'arrivons même pas à leur faire de la peine. Que peuvent faire des femmes seules, enfermées, craintives, abandonnées par tous, dénutries et affamées, à moitié malades, sans aucune aide ? Beaucoup d'entre nous n'avons même pas de quoi nous changer. Pourrait-on s'enfuir ? Mais comment et où aller ? En admettant qu'on y arrive, ils nous rechercheraient et nous chasseraient comme des rats ou peut-être nous coudraient-ils aux grilles...

Pendant le repas, Teresa disait :

— Si on pouvait s'échapper, où irions-nous ? Que ferait-on sans argent, sans amis, sans un lieu pour nous cacher et sans connaître la langue ? On ne pourrait même pas faire le trottoir avec cet aspect si déplorable. Vous vous êtes déjà regardées dans un miroir, les filles ? On a l'air de momies déterrées et pétrifiées ! Les jeunes ressemblent à des vieilles et la plupart des vieilles à des cadavres !

Ils nous ont emprisonnées en nous coupant les derniers petits bouts d'ailes qui nous restaient. Maintenant nous ne pouvons plus voler du tout, nous ne pouvons pas nous délivrer du joug qui nous asservit dans ce camp. Nous sommes des pauvres malheureuses mais pas assez naïves pour croire que les franquistes nous attendent les bras ouverts.

Moi je ne suis sous la mauvaise influence de personne. Je m'y tiendrai et je proclamerai aux quatre vents, où que je sois et devant qui que soit, que je suis ici par volonté propre, personne m'y a obligée puisque je n'appartenais à aucun parti politique. Ce commandant devrait commencer par réfléchir sérieusement et se poser quelques-unes des questions que moi-même je pourrais lui adresser, par exemple :

Est-il pertinent qu'un camp de concentration de femmes réfugiées à cause d'une guerre soit géré par une troupe d'hommes appartenant à la force publique avec lui à la tête ?

Le fait de rentrer et sortir des salles quand ça leur chante, à n'importe quelle heure du jour et de la nuit, n'est-ce pas une marque

d'impolitesse, pour ne pas dire de grossièreté ? Trouve-t-il cela correct ? Dans la vie quotidienne d'une femme il y a des moments qui nécessitent d'un minimum d'intimité.

Pourquoi faut-il qu'il y ait des militaires, armés et toujours prêts à réprimer par la force une éventuelle rébellion ? Sommes-nous leurs prisonnières ?

Et encore, où sont les femmes de ce pays ? Nous n'avons rencontré que celles qui apportent le repas et l'interprète. Ce camp, ne pourrait-il pas être dirigée par des femmes, en commençant par le commandant lui-même ? Ce serait plus logique, non ?

Ils ne pourront pas limiter ma volonté, ma liberté de penser ou de sentir, je n'ai pas l'intention de céder là-dessus. Tant que j'aurai les capacités mentales, le bon sens, la sensibilité et mes deux mains pour écrire, j'espère continuer de communiquer librement avec mon peuple, même si c'est à travers un journal intime. En tant que femme consciente de ma mission, libre de mes pensées et totalement sincère et fidèle à mon devoir, j'explique en détail tout ce qui se passe ici. J'espère ne pas me décourager et aller jusqu'au bout.

Parfois ma détermination obstinée a le dessus sur la peur qui m'habite constamment et je me demande d'où surgit cette force malgré ma faiblesse physique. Je m'aperçois que j'arrive à créer un équilibre et cela me soulage. Je constate que malgré notre désarroi, ma vitalité arrive pour le moment à surmonter les manques. Je me fais plus de souci pour les autres que pour moi-même. Je suis persuadée que le temps montrera à tous ces hommes à quel point nous sommes volontaires, plus fortes que faibles. Le discours enflammé du premier charlatan venu, essayant d'exploiter notre crédulité, notre bonne foi et la faiblesse de certaines, ne nous fera pas fléchir ou changer de cap, tout commandant de gendarmerie qu'il est avec son bel uniforme.

Assurer l'ordre et la sécurité, disait-il ! Il doit parler de la sécurité publique dans les rues du village, pas celle d'ici car nous

n'avons aucun contact avec des étrangers ni avec des citoyens français puisque nous ne pouvons même pas approcher la grille !

Nous n'avons pas la moindre idée de la façon dont les gens du village nous perçoivent. Vivant dans un espace fermé, une sorte de prison, nous n'avons encore pas eu d'échanges avec l'extérieur et ne pouvons pas le savoir, mais je pense que ça ne doit pas être très positif, c'est évident, et c'est déjà un premier motif de tristesse. Je pense pouvoir comprendre pourquoi personne ne s'approche, non pas qu'ils ne le veuillent pas, mais parce qu'on ne leur permet pas. Je serais heureuse de connaître les raisons et les arguments qu'on leur a donnés. C'est comme si nous les dérangions, nous sommes pour eux des indésirables. De notre côté nous ne demandons qu'un peu de respect et de compréhension, qu'ils soient honnêtes et montrent un peu d'humanité.

Nous n'avons pas le choix, soit nous sommes des martyres, soit des rebelles. C'est dur et désespérant mais il semblerait que ce soit le rôle qui nous est attribué depuis notre arrivée. Toutefois, ce qui se passe maintenant ne me plaît pas du tout, on dirait le début de notre fin. Certes, nous sommes indociles, rebelles et obstinées. Je déteste la lutte mais s'il la faut, je ne la refuse pas.

J'ai eu l'impression ce midi en entendant le commandant, qu'il est autorisé à intervenir dans nos vies en s'appuyant sur un principe de prépotence qu'il assume entièrement. Sans aucun doute, si nous n'appliquons pas les normes il sera extrêmement dur et nous enverra directement en enfer. Il faudra être très, très vigilantes. Déjà pour commencer il faut que je planque ce journal, s'il le voyait ce serait catastrophique. Comment faire ? Toutes mes voisines sont au courant, mais elles n'ont rien lu, du coup elles en ignorent le contenu. Mais malgré tout, je n'ai pas confiance, si les choses tournaient mal ils pourraient obliger certaines à parler. Je devrais peut-être écouter le conseil de Teresa qui me disait d'être

maline, d'écrire deux journaux au cas où. Dans le deuxième je griffonnerais quelques bêtises, des niaiseries sans importance et ils n'y verraient que du feu s'ils venaient à me le prendre. Je trouve que c'est une bonne idée, je vais commencer un nouveau journal.



Une coiffe d'infirmière entourait son visage sans maquillage et couvrait ses cheveux. Elle avait des yeux verts qui inspiraient de la sympathie et une grande confiance. En s'approchant de nous, avec sa blouse d'un blanc immaculé, elle dégageait une odeur de propreté, la senteur incomparable d'un bon savon de bain qui se répandait partout où elle passait au milieu des odeurs âcres du dortoir.

Grande, mince, jeune, belle silhouette et blanche de peau, elle se distinguait par une certaine timidité et un léger sourire qu'elle n'osait pas élargir. Elle semblait avoir peur, mais de qui ?

C'est la première personne française qui nous a traitées comme des êtres humains, qui distille humanité et sensibilité.

Sa beauté, plus que physique est une beauté intérieure, je dirais qu'elle semble faite pour donner plutôt que pour demander. Son regard serein dirait : « je ne demande pas, je donne généreusement, sans réserve, je donne mon amour fait charité, je suis venue pour vous donner tout ce que j'ai ».

La bonté est dans ses yeux, dans ces gestes. Ce n'est pas une bonne sœur, c'est une infirmière qui se consacre aux malades avec beaucoup d'amour et de compassion envers son prochain, très modestement sans esbrouffe. Sa sérénité inspire confiance, nous sommes toutes tombées sous le charme.

Le médecin était accompagné de l'infirmière et de l'interprète. Il n'est resté qu'une minute avec chacune mais avec la traduction



la minute se réduisait à trente secondes à peine, et seulement si on lui demandait d'intervenir. De toute façon il ne notait rien. Quand il a été en face de moi j'ai regardé fixement ses yeux gris comme la journée d'aujourd'hui, c'est-à-dire glacés.

Aux questions de l'interprète demandant si nous avions une quelconque affection ou douleur, j'ai tenté ma chance en français et j'ai dit :

— Je suis très fatiguée et j'ai toujours mal à la tête. Docteur, pourriez-vous me donner une aspirine ?

— Je n'ai rien pour la fatigue — a-t-il dit catégoriquement.

Il m'a regardé avec étonnement et a répondu sans sourciller. Ça a été un fiasco. Après sa réponse éclair, il m'a complètement ignorée et a continué vers Aurèlia qui ne lui a rien demandé. Ma salive est devenue épaisse, amère comme le fiel.

Deux pas derrière lui, l'infirmière s'est accroupie sur la paille, m'a pris la main et y a déposé quelque chose. Deux aspirines. Elle a murmuré très bas :

— Quand je reviendrai je tâcherai de vous en ramener.

Elle a aussi sorti deux morceaux de sucre de la poche de son tablier, ces sucres que l'on sert dans les bars avec le café. Que Dieu la bénisse !

J'ai pris l'aspirine avec une eau tellement glacée qu'elle m'a fait mal aux dents. Seulement une avec un morceau de sucre, l'autre je l'ai donnée à Aurèlia. Comme cela une charité en a amené une autre.

Après la visite, nous sommes toutes tombées d'accord. C'était une visite purement formelle, obligée. Il n'a donné aucun médicament, il venait seulement faire ce qu'on lui avait demandé, on ne sait pas dans quel but. Aurèlia m'a dit que qu'elle n'a pas parlé de sa bronchite en voyant la réponse si expéditive qu'il m'avait donnée juste pour une aspirine.

— Ce médecin est un voyou. Si à vous il ne vous a rien donné pour un mal de tête, moi il m'aurait mise de côté et plus tard ils seraient venus me chercher, on commence à les connaître... À partir de maintenant, celle qui se plaindra à deux fois sans aucun doute elle disparaîtra, c'est sûr, croyez-moi !

Nous avons toutes été d'accord aussi sur l'infirmière, la seule qui est différente des autres personnages qui gèrent le camp. Même si je ne la revois jamais plus, je m'en souviendrai toujours. La sérénité de son visage, ses yeux pleins de bonté, les aspirines en cachette du médecin, tout cela en dit long sur elle et inspire totale confiance.



Ce matin je me suis levée avec l'envie de travailler, mais il neige encore, il fait très froid et ça me pousserait plutôt à rester dans mon coin. Cela veut dire aussi que la clarté du jour sera aujourd'hui très faible mais en regardant Sergi à contre-jour, j'ai trouvé que c'était le bon moment pour faire le dessin que je lui avais promis.

Lui et sa mère ont été très contents. Je n'ai pas eu besoin de lui demander, de lui-même il a sorti tout le matériel : papier à dessin, crayons couleur, gomme, encre de Chine et une chemise comme support.

La nouvelle s'est répandue comme de la poudre. Avant même de commencer j'étais déjà encerclée par une véritable muraille humaine de femmes avec moi au centre. Il semble que je jouis d'un certain prestige à cause de mes quelques travaux de peinture et maintenant, devant une si grande assemblée, je devrai faire honneur à cette célébrité. Jusqu'à ce jour elles m'ont toutes vue avec mon crayon et mon papier en écrivant sans arrêt. A partir de maintenant personne ne s'étonnera de me voir dessiner un peu tous les jours. Les gendarmes croiront peut-être aussi que je dessine au lieu

d'écrire. Je sens que je vais dessiner de plus en plus. Ce sera encore un leurre supplémentaire.

Je n'avais jamais dessiné devant autant de gens. En cours de dessin nous travaillions parfois en cercle avec le modèle au milieu, mais nous nous regardions à peine, personne ne s'occupait de ce que faisaient les autres. Ici tout le monde a les yeux posés sur moi, mais ça ne me dérange pas.

J'ai mis exactement trois quarts d'heure pour faire son portrait. Son visage s'est rempli de joie en le voyant terminé. Aurèlia était tellement émue que, comme à son habitude, elle a éclaté en sanglots. Le dessin est passé dans toutes les mains et finalement Sergi l'a récupéré. En le regardant attentivement et s'adressant aux femmes autour de lui il a dit l'air espiègle :

— Pas vrai que je suis beau ?



Nous ressentons une certaine fierté d'être encore vivantes, c'est une prouesse en ces jours de froid intense, avec nos mains congelées et toutes ces pensées tristes qui nous assaillent.

Inquiètes et totalement déçues par nos hôtes, nous sommes bien conscientes de notre condition et c'est un véritable prodige de constater tout ce que la nature humaine est capable d'endurer. Nous montrons ainsi notre énorme capacité de résistance.

Sans peur de me tromper je pense que, même la plus malheureuse ou la plus faible d'entre nous, dirait avec fierté que ce n'est qu'une question de dignité.

Ce qu'il en ressortirait ce serait notre essence propre et notre force en tant que femmes, si méconnues des hommes encore aujourd'hui. Même si chacune racontait sa propre histoire, différente de celle des autres, toutes reflèteraient le même sentiment d'amour

envers le pays perdu, et le choc vécu en le quittant. Quelle que fût l'histoire racontée on y retrouverait toujours les mêmes vicissitudes, le même pèlerinage. Comme les membres d'une même famille, nous sommes fortement liées par un passé commun, une réalité qui fut un jour lumière dans nos vies, notre pays. Elle est là notre vérité et pour cette raison les mots dignité et respect en sont la meilleure réponse.

Aujourd'hui nous sommes une majorité à être renforcées par la lutte quotidienne à la vie ou à la mort au milieu de nos souffrances. Malgré l'état dans lequel nous sommes arrivées, après les derniers jours de larmes et de solitude vécus là-bas, nous nous sentons plus fortes maintenant, nous avons saisi l'occasion qui nous a été offerte. Il est communément admis que les femmes se montrent plus craintives face à des situations de peur extrême, peut-être à cause de leur condition physique plus faible. Mais ici ce n'est pas du tout comme cela, de mon côté je crois avoir laissé derrière moi beaucoup de choses, la plus essentielle étant la peur.

Si d'aventure dans l'avenir je devais rencontrer un jour une femme inconnue qui me dirait avoir été prisonnière au camp de Couiza, cela me toucherait profondément. Elle aurait mon estime inconditionnelle, sans aucune réserve, parce que d'un seul coup le souvenir m'amènerait à revivre ce séjour prolongé en terres françaises et tous ces moments si difficiles et affreux reviendraient à moi avec force.

Je crois fermement que ce que nous vivons ici doit être connu dans le futur. Après des années, quand ce cauchemar sera fini et peut-être oublié, si un jour je dois revoir mentalement le cours de ma vie, il est certain qu'il sera marqué par le poids de cet amer exil. Si je sors vivante d'ici je pourrai parler de la vie commune, la fraternité et la compréhension, qui sont les plus belles choses de notre quotidien et qui dans d'autres circonstances, avec un si grand

nombre de femmes ensemble, tiendrait du miracle. Pour le moment il n'y a pas de gros conflits, peut-être parce qu'on les a mis de côté et c'est extraordinaire ! Il faut espérer que cela va continuer ainsi.

Et c'est très bien car la seule manière de tenir est de nous entendre. Si un jour ces femmes têtues et solitaires que nous sommes, fatiguées de tant d'incompréhension, nous cessions de nous soutenir, ce serait notre fin. Nous sommes dans un endroit bien réel, aussi réel que le médecin ou le commandant. Et ce n'est pas une invention non plus que d'affirmer que nous sommes enfermées à clé et que les gendarmes nous surveillent constamment avec leurs mitraillettes.

Si les partis politiques de chez nous s'étaient entendus comme nous le faisons. S'il y avait eu cette entente et cette communication en laissant de côté le maudit orgueil, les discours inutiles, le mensonge... Car le danger rassemble les peuples, mais cela nous ne l'avons vécu qu'une fois attrapés dans ces interminables files de moribonds. Notre pays a toujours su créer une force unie et solidaire dans les moments difficiles, mais cette fois cela ne fut pas le cas, c'était l'exception qui confirme la règle. Pourquoi les politiciens n'ont-ils pas pensé avec leur cœur ? Personne n'avait pu prévoir qu'un jour nous serions des milliers obligés de nous lancer sur les routes pour sortir de notre propre pays ?

Maintenant il est déjà un peu tard et nous sommes une charge pour la France. Le toit qui nous couvre n'est pas un toit ami. Je suppose qu'ils n'expliqueront jamais notre vraie réalité, ils la cacheront ou la déguiseront. Nous ne voulons pas paraître injustes, nous les remercions pour nous avoir hébergées et je reconnais que si nous sommes ici est grâce à eux. Mais si réellement ils voulaient nous aider, je crains que notre situation ne soit pas la plus adéquate, cette répugnante misère ne fera qu'accélérer notre mort. La faim, le froid, un manque total d'assistance médicale y contribueront. Mieux dit, ils y contribuent déjà.

Le gouvernement français ne parlera jamais de tout cela. Il est donc nécessaire que quelqu'un laisse un témoignage écrit car il faut toujours témoigner aussi bien des aspects positifs comme des négatifs sans omettre les explications qui pourraient accompagner les faits.

Le bien et le mal sont des notions très claires pour moi, tout comme l'altruisme et la générosité. L'accueil en tant que pays voisin n'a pas été très généreux, la manière de se comporter vis-à-vis de nous est vraiment inexplicable.

Pour survivre il est indispensable de nous entraider. Nous sommes humiliées mais j'ai foi en l'avenir. Certaines parlent de se révolter mais ce n'est pas la solution, cela ne servirait à rien. Le seul moyen de montrer ce que nous sommes réellement est d'essayer de donner une image différente de celle si négative qui nous colle à la peau.

Nous devons garder l'espoir en l'avenir parce que nous aimons notre pays. Si nous voulons changer la mentalité des français vis-à-vis de nous, il faudrait penser à une quelconque stratégie pour qu'ils comprennent que notre pays a été une réalité culturelle, sociale et politique. Mon Dieu, je m'aperçois que je suis en train de penser à des stratégies comme si nous étions encore au front au milieu des opérations !



Je les ai aperçus à l'autre bout de la salle dès qu'ils sont rentrés. Ils marchaient doucement, s'arrêtant parfois pour contempler le spectacle insolite qui s'offrait à leurs regards curieux en voyant autant de femmes ensemble, en si grand nombre et assises à même le sol.

Ils étaient entourés d'un gros peloton de gendarmes et accompagnés du médecin et du commandant du camp. C'étaient les

premiers civils que nous voyions et sans aucun doute il s'agissait de personnages importants.

Ils étaient bien habillés et tirés aux quatre épingles. C'est Aurélia qui m'a avertie, j'écrivais sans faire attention comme d'habitude et elle, nerveuse, m'a secoué le bras

— Arrêtez d'écrire et tournez-vous vers le fond de la salle. Regardez, regardez. Qui sont-ils ? Et cette dame si bien habillée ! On dirait une actrice de cinéma !

J'ai regardé avec attention et je l'ai aperçue tout de suite car en plus de l'infirmière de l'autre jour toute en blanc, on voyait au milieu de tous ces hommes une femme très élégante qui marchait d'un pas décontracté.

Quel énorme contraste entre cette élégance si raffinée et notre saleté misérable ! Quelle affreuse comparaison ! Cela faisait honte et en était même humiliant. Il faut dire que sa façon de marcher et de bouger étaient très distinguées et ses habits originaux.

Même si de plus près on voyait que ce n'était pas une beauté et pas toute jeune non plus, elle avait beaucoup de charme et on devinait sa personnalité à première vue. Comme diraient plus tard Lolita et la dame philippine, elle avait beaucoup de classe, Une femme raffinée, brillante avec le front intelligent et un certain air d'intellectuelle. Grande, svelte, les cheveux très noirs coupés courts derrière l'oreille. La peau était blanche et transparente et on distinguait très bien ses lèvres d'une couleur fraise très soutenue qui doit être à la mode. Mais ce que l'on voyait surtout c'étaient ses yeux intelligents et foncés, pas très grands, avec d'épais cils noirs et une légère ombre sur les paupières. Ils donnaient à son visage un air spécial faisant d'elle, faute d'être très belle, une femme intéressante, très intéressante. C'est comme cela que je l'ai perçue.

Elle portait un manteau en fourrure à poil ras noir et brillant, sûrement très cher. Je n'y comprends rien à la fourrure mais on

voyait que celle-ci était douce, veloutée et délicate et on devinait qu'elle devait être très chaude et confortable. Elle avait à la taille une ceinture en daim noir assortie à ses gants et à son sac.

Mais ce qui a attiré surtout mon attention et m'a beaucoup étonnée c'étaient ses bottes. J'ai été très émue en les voyant, elles m'ont ramenée en arrière, sur un autre monde malheureusement perdu à jamais. Des bottes hautes en cuir blanc, un rêve de bottes, qui se complétaient à la perfection avec le manteau noir sous les genoux.

Autant d'élégance et de raffinement face à notre misère et notre saleté faisaient monter les larmes aux yeux, on se sentait si peu de chose... c'était presque une insulte.

— Que je serais heureuse d'avoir des bottes comme celles-ci — disait la boulangère d'un ton envieux.

Lolita soupirait profondément en les regardant. Moi aussi j'ai senti naître en moi le désir d'une paire de bottes blanches... Je suis persuadée que la presque totalité des femmes du camp vont rêver de ces bottes ce soir.

— Dis-donc — disait Teresa qui n'avait jamais rien vu de semblable — avec ça il peut faire froid, pleuvoir ou neiger !

Ses accompagnateurs étaient aussi très bien habillés. Tout d'abord, un monsieur avec des pantalons de golf, un pull en laine fine très coloré sous un élégant manteau de sport gris et des chaussures assorties de très bonne qualité, sûrement cousues main. C'était un homme mince, pas très grand, d'aspect agréable, coiffé d'une casquette grise aussi. Je ne saurais pas dire son âge, entre quarante et quarante-cinq ans, peut-être moins. Ses cheveux châtons commençaient à blanchir sur ses tempes.

Le deuxième accompagnant portait un manteau noir de bonne qualité, bien coupé, avec les épaules larges, impeccable ; chemise blanche avec le col amidonné, cravate en soie aux dessins bleus discrets



et chaussures noires vernies. Je l'observais attentivement et me disais qu'il pourrait correspondre à un « *gentleman* » français. C'était un homme mûr, d'aspect agréable, avec un front large et l'air intelligent. Il était impeccablement rasé et coiffé avec un début de calvitie et quelques cheveux poivre et sel. On remarquait tout de suite ses yeux qui, à mon point de vue, étaient ce qui soulignait le plus sa personnalité. Des grands yeux châtain expressifs, brillants, inquisiteurs. Des yeux bizarres parce qu'ils transperçaient comme si on était tout nu, des yeux qui scrutaient de haut en bas. Il semblait tout voir, tout deviner.

Il souriait tout le temps sans affectation, avec ce naturel propre aux hommes politiques. Son sourire était franc, affable et sympathique. Il souriait aussi avec ses yeux et pendant qu'il nous regardait il passait tout le monde en revue. Personne n'échappait à sa curiosité et quand il a été près de moi j'ai cru deviner que ce regard inquiétant avait quelque chose de spécial. Serait-ce une pointe d'hypocrisie ?

Ses dents étaient blanches, parfaites et il les montrait tout le temps. On le voyait plein de vitalité, il arpentait le dortoir sans suffisance tout en se sachant important, notamment lorsque la belle dame aux bottes blanches s'adressait à lui.

Comme ils s'arrêtaient souvent ici ou là, j'ai eu l'occasion et le temps de bien les examiner et d'observer chacun de leurs mouvements.

Ils nous regardaient toutes, cela est vrai, mais ils ne faisaient que cela, nous regarder. Ils observaient avec un certain intérêt ces femmes assises sur des tas de paille très décatis déjà. Ils parlaient entre eux mais ils adressaient à peine la parole aux réfugiées.

Soudain il y a eu un grand silence, de plus en plus profond au fur et à mesure qu'ils avançaient.

Je ne voulais pas les perdre de vue, j'avais une excellente excuse pour cela : mon journal. Un évènement inattendu venait interrompre

la monotonie du camp, un véritable évènement dans notre vie sans horizon. Les visiteurs approchaient et la dame élégante et fascinante s'est arrêtée devant Dora, une jeune fille catalane très sympathique et enjouée, et lui a parlé, en castillan j'imagine. J'ai cru comprendre qu'elle montrait son pull en crochet et lui demandait si c'était elle qui l'avait fait

L'échange a duré quelques secondes à peine, ensuite elle lui a souri et a poursuivi son chemin. Quand ils ont été près de moi, j'ai dévié mon regard sur mon cahier, comme si je les ignorais, convaincue qu'ils ne s'attarderaient pas. J'avais constaté qu'ils ne s'arrêtaient pas devant tout le monde, seulement de temps à autre selon leur bon vouloir. Je les entendais parler tout bas et reconnaissais la voix nasillarda du docteur.

Je me demandais qui pouvaient bien être ces personnages. Sans doute des gens importants au vu de l'escorte qui les accompagnait dont beaucoup de gendarmes. Des gendarmes il y en avait aussi aux portes et quelques-uns se cachaient au milieu des machines, toujours vigilants et aux aguets, ne laissant personne s'approcher. À l'avant du groupe il y avait aussi l'infirmière avec son air timide et sage. Grande, douce, toujours souriante, sereine, patiente, vêtue de blanc comme une colombe. À ses côtés, le médecin avec ce même air de supériorité qui le distingue.

Le groupe était là depuis un bon moment déjà. Ils continuaient leurs échanges à voix basse, surtout la dame, elle parlait très bas et très vite. Je sentais planer sur moi le regard de quelqu'un qui m'observait attentivement, peut-être en essayant de deviner ce que j'étais en train d'écrire. La tête penchée en avant il regardait le sol comme s'il réfléchissait, mais il restait attentif. Il portait des pantalons noirs, des souliers vernis, surement plus habitués à marcher sur des sols plus propres que la saleté et la merde à moitié en-gluee dans la paille de notre dortoir. Je connaissais bien ces jambes

même si je ne le voyais pas en entier car ils étaient tous devant moi, mais bientôt ils poursuivraient leur visite. Je voyais ses pieds avec le bout de ses pantalons de golf, ses souliers gris, ses bottes militaires noires, encore des bottes, des bottes blanches.... et un brouhaha confus, tout cela autour de moi. Mais pourquoi n'avançaient-ils pas ? Pourquoi rester si longtemps là devant ? Qu'est-ce-que ma misérable personne avait de si intéressant ?

Quelle stupide je suis ! Bien sûr, ils devaient regarder ma voisine Aurèlia avec ce visage émacié qui rappelait Notre Dame des Douleurs ! La pauvre femme, me disais-je, cette fois ils l'ont coincée. S'ils viennent à l'emmener loin d'ici elle mourra. Elle doit être en train de les regarder avec ses yeux effrayés, grand-ouverts, remplis de tristesse et de désarroi. Mais bon sang ! Pourquoi ne circulaient-ils pas une fois pour toutes ? Je n'en pouvais plus, j'étais à bout, il fallait que je lève la tête pour voir ce qui se passait.

C'est alors que j'ai commencé à regarder devant moi, timidement d'abord, avec prudence, en restant sur mes gardes et méfiante au milieu de ce silence de mort. Je ne comprenais toujours pas, ils étaient encore là, debout et sans mot dire. Mais je pouvais rester tranquille, ce n'était pas moi qu'ils regardaient, pas plus que l'image tragique d'Aurèlia. Ils observaient les peintures de la fenêtre derrière ma couche, juste cela ! Ils contemplaient ces dessins, voilà ce qui attirait leur attention, cette fenêtre qui donne un peu de couleur et de lumière à la décharge puante qu'est devenu notre dortoir. Comment ai-je pu être stupide au point de croire que c'était moi qu'ils regardaient ? Je n'ai pas besoin de dire que j'ai respiré profondément, je l'avais échappé belle !

A ce moment précis, cette charmante personne aux bottes blanches montrait la vitre avec sa main gantée de noir. Tandis qu'elle parlait vite et toujours très bas avec ses accompagnateurs, son visage montrait de l'étonnement et peut-être même de l'admiration.

J'ai senti de nouveau un regard posé sur moi. C'était évident, j'ai tourné les yeux machinalement et j'ai surpris le regard du monsieur habillé en noir. Il me fixait, ses yeux étaient énigmatiques et il m'a souri d'un air moqueur.

Sur ces entrefaites, la dame française en s'adressant à je ne sais qui, sûrement à Aurèlia qui était au plus près, demandait d'une voix cadencée et dans un castillan improvisé, qui avait peint ces vitres.

Alors j'ai entendu Aurèlia qui répondait avec sa voix fine et en castillan :

— C'est la demoiselle à côté de moi qui les a peintes.

J'imagine qu'elle me montrait du doigt. Je n'ai pas voulu tourner la tête.

— Oui, c'est elle — affirmait Sergi avec euphorie — . C'est beau pas vrai ? Je le regarde tous les matins en me levant. Elle m'a aussi fait un dessin !

J'ai senti mes joues très chaudes malgré le froid rigoureux, tandis que mes mains et mes pieds devenaient de plus en plus glacés. Je n'avais plus d'échappatoire, j'étais acculée. Une voix féminine disait dans un castillan affreux que j'étais une véritable artiste et qu'elle trouvait ma peinture très bonne.

Par chance j'avais deux vieux journaux français et un magazine féminin très à la mode en France, qui traînaient sur une des machines hors d'usage et dont je m'étais servie pour nettoyer les vitres le matin où j'ai eu la prétention de les peindre. Je n'avais utilisé qu'une demie page et j'avais gardé le reste ainsi que le magazine. Ils me servent à pratiquer le français tous les jours. Je les lis à haute voix, parfois pour moi, parfois pour les autres camarades et alors je leur traduis, toujours à haute voix. Ça réveille un peu mon français scolaire, il faut bien faire quelque chose. De bien maigres ressources qui vont m'être utiles maintenant !

J'ai eu un peu de mal à démarrer mais mon français était bien meilleur que leur castillan mélangé à de l'anglais et de l'italien. Je lui ai confirmé que c'était moi qui avais peint ces vitres. Je n'ai pas eu honte de m'adresser à tous ces curieux qui m'écoutaient étonnés. C'était la preuve que je me débrouillais en français, de ce côté-là je n'avais pas à me plaindre. Je me sentais de plus en plus sure.

Je leur ai dit aussi que le but avait été d'égayer un peu l'immense monotonie de notre quotidien et garder bien présents nos rêves, la chaleur du monde extérieur et le souvenir de la mer pour oublier tous les malheurs et les misères qui nous entourent.

J'étais envahie par une force inconnue. Tout en parlant je me suis mise debout, je pliais l'air de rien la feuille que j'étais en train d'écrire et qui parlait justement d'eux, je le faisais très discrètement et finalement je l'ai déposée sur la paille.

Je me suis aperçue que tous, gendarmes inclus, me regardaient l'air curieux, étonnés comme si, d'un seul coup ils avaient découvert une habitante de la Lune au camp. Je crois avoir lu dans leurs pensées :

— Bon sang, d'où sort cette jeune fille ? Nous ne nous attendions pas à ça de la part d'une espagnole réfugiée.

Plantée là devant eux, je les regardais un par un avec sérénité. Le médecin et le commandant me contemplaient stupéfaits. A cet instant la dame élégante s'est adressée au monsieur des pantalons de golf et le prenant par la main elle lui a dit à haute voix :

— Mon cher, elle est très gentille cette jeune fille !

Il lui a répondu tout en me scrutant du regard. J'allais reculer mais c'était déjà trop tard et je n'ai pas pu le cacher car, comme j'avais déjà observé, ses yeux lisaient les pensées les plus secrètes. J'ai décidé donc de rester au même endroit mais cela ne m'a pas empêchée de sentir un frisson devant ces yeux dominés par la supériorité d'un homme habitué à commander et être obéi :

— Oui, elle est superbe cette petite ! Elle est très brave !

Je ne m'attendais pas à un tel compliment mais je ne me suis pas démontée. J'aurais dû sûrement le remercier aimablement comme n'importe quelle demoiselle bien élevée, mais je ne l'ai pas fait, je n'ai rien dit. Jamais je ne m'étais sentie aussi sûre de moi-même. Ici, plus on cachera ses sentiments, mieux ce sera.

Quand je croyais que l'entretien était terminé, j'ai été étonnée par la proposition de la dame et je pense qu'elle aussi a été surprise par ma réponse. Elle m'avait demandé avec insistance si elle pouvait faire quelque chose pour moi, « *chère demoiselle* », disait-elle avec son regard radieux.

— Oui, pourriez-vous me donner une aspirine pour mon mal de tête ? Je vous serais très reconnaissante et en même temps, pourriez-vous aussi en distribuer à d'autres camarades qui en ont grand besoin, tout comme moi ? Le docteur ne m'en a pas donnée, il n'en n'a pas semble-t-il, et ne dispose d'aucun autre médicament non plus.

Le visage de l'homme arrogant, celui aux yeux inquisiteurs a changé complètement d'aspect. J'ai cru voir que tous étaient perplexes, ils ne s'y attendaient pas et le regard qu'il a lancé au médecin parlait de lui-même. Personne n'a rien dit mais la réaction a été quasi instantanée. Il m'a demandé sans ambages ce que j'étais en train d'écrire « *tout à l'heure* ». C'était sa vengeance.

D'un air détaché, j'ai vaguement répondu que j'écrivais des chansonnettes, des contes courts, de la poésie, des petites choses informelles juste pour m'occuper.

Il m'a interrompue avec un petit rire malicieux

— Vous ne seriez pas en train d'écrire un journal sur le camp par hasard ? Si tel était le cas, j'aurais grand plaisir à le lire, cela pourrait être fort intéressant. Bon — a-t-il poursuivi en insistant — laissons de côté les contes, mais dès que vous écrirez votre journal ayez l'amabilité de me le faire parvenir, je le lirai avec grand plaisir. Vous comprenez, n'est-ce-pas ? Je suis extrêmement curieux de connaître votre vision.

Je me suis sentie complètement acculée, j'aurais voulu fondre. Comment avait-il fait pour le deviner ? Mes jambes ne me tenaient plus, mais je me suis ressaisie. Je n'ai pas répondu, juste souri. J'ai trouvé que ne rien dire était le plus correct et le plus sage.

Alors il s'est un peu écarté de nous l'air embêté et quand je croyais qu'il allait poursuivre son chemin, après quelques pas il a soudainement reculé :

— Vous savez mademoiselle, je m'incline et reconnais que vous êtes une véritable artiste avec beaucoup d'imagination, votre art est reflété sur ces vitres. Je suis heureux de vous féliciter sincèrement. Nous aurons l'occasion de nous revoir car je pense revenir bientôt et je passerai vous dire bonjour .

Il a continué sans se presser. On ne sait rien de lui, mais il n'est pas nécessaire de dire que c'est tout un personnage avec une forte personnalité, sur cela nous sommes toutes d'accord. Maintenant je suis sûre d'une chose : je devrai poursuivre mon deuxième journal.



La neige tombe une fois de plus. Ce matin, j'étais tellement croquevillée sur la paille qu'on aurait dit un poussin tout mouillé, tellement transie de froid que mes genoux touchaient mon nez. Je pensais à la vie misérable que nous avons aujourd'hui et d'autre part, je me complaisais à remémorer un temps meilleur. Et je le faisais très lentement jusqu'en être pleinement saturée. Je suis très attachée à mes précieux souvenirs que je conserve intacts et qui maintenant me semblent si lointains, comme si des centaines d'années s'étaient écoulées. Pour ce qui est des autres souvenirs, les plus récents et tragiques y compris le séjour ici, je fais de mon mieux pour les oublier, ils ne me font aucun bien.

J'écris les deux journaux en même temps parce que je me le suis promis à moi-même et parce que Teresa n'arrête pas me seriner, mais par moments c'est un vrai supplice physique plutôt qu'un soulagement. Avec le froid j'ai beaucoup d'engelures aux mains et aux pieds. Ils me grattent, me brûlent, mes mains se déforment et malgré le froid, je sens comme du feu sur mes extrémités enflées et ulcéreuses, surtout la nuit, je passerais mon temps à me gratter. Tout cela fait que j'ai beaucoup de mal à tenir le stylo à la main. Je ne sais comment je pourrais essayer d'y remédier. Par moments je n'en peux plus. Les gants que je gardais dans mon sac ne me vont plus, alors que les premiers jours je dormais avec pour avoir moins froid... Je n'ai ni pommade ni crème pour apaiser ces brûlures. Nos problèmes sont très nombreux, notamment d'ordre physique : la faim, grande ennemie, avec le froid et les maladies. C'est alors que l'on constate le manque total de ressources, le désert sanitaire. Après les longues nuits d'insomnie, dans la rigueur hivernale de ce long entrepôt qui nous abrite, je ressens une absolue solitude et un total abandon, je pense à notre quotidien parsemé d'obstacles, à notre lutte constante pour la survie. Nous marchons sur des chemins incertains et effrayants. Voilà le préambule de chacune de mes journées. Cela m'oblige à être nécessairement plus forte.

On nous a donné des adresses de camps de concentration d'hommes. Les premières lettres seront affranchies gratuitement. Le camp où ils sont les plus nombreux est celui d'Argelès-sur-Mer. Presque tout le monde écrira, moi je l'ai déjà fait, j'ai écrit deux lettres, on verra bien si quelqu'un y répond, si j'ai de la chance... Je suis contente rien que d'y penser, ce serait le début d'un léger mieux, je ne me sentirais pas si seule. Cependant je me dis qu'avec ces milliers d'hommes échoués dans ces camps, qui à mon avis doivent être aussi mal organisés que le nôtre, ce sera déjà beaucoup si les lettres arrivent à bon port. C'est pour cela que j'en ai fait deux, au cas où. Par contre, ce que je n'apprécie pas du tout c'est qu'elles leur parviennent ouvertes. Doivent-ils les lire



avant ? Ils seraient bien capables de les censurer, ce serait le summum. Quoiqu'il en soit, je n'ai pas écrit que nous vivons comme des bêtes, je n'en ai pas du tout parlé, et comme j'ai l'adresse d'une amie française je l'ai notée sur les lettres pour voir si par ce biais la correspondance arrive plus facilement.

On connaît finalement le nom de notre camp : Couiza-Montazels. L'affranchissement sera gratuit cette première fois, mais seulement valable pour les camps de réfugiés hommes. Il semblerait que Argelès soit le plus grand mais il y en a d'autres : Bram, Barcarès, Saint Cyprien, Agde etc.



— Ils sont déjà là, ils sont là... ! Les messieurs — dames français sont revenus. Ils viennent vous voir, c'est sûr !

— Tu vois maman, ils sont revenus ! Je te l'avais dit ! — disait Serge tout content en regardant sans arrêt la porte du dortoir.

Cette fois c'est aussi Aurèlia qui m'a annoncé leur arrivée, et c'est normal puisqu'elle passe sa journée à guetter, sans bouger presque, toujours vigilante pour me prévenir si elle croit deviner un quelconque danger pour mon journal qu'elle appelle : *Le livre de notre triste histoire*.

Il était presque l'heure du repas lorsque j'ai entendu leurs voix au loin, comme dans un rêve. J'avais déjà rangé mon cahier et attendais la marmite fumante avec notre ration journalière. Je me sentais fatiguée, transie de froid. J'essayais de reposer ma vue en gardant les yeux mi-clos après deux heures d'écriture sous cette mince clarté. A ce moment-là j'ai entendu les premiers sifflets et j'ai cru que c'était la becquetance qui arrivait. Ce midi, avec les sempiternels haricots rouges, c'était le jour des patates, sans oublier la ration de charançons. Cela signifie que je dois moins trier, ce qui fait que le plat est plus chaud et il me fait mieux réagir contre le froid. Aujourd'hui, trop

fatiguée, je n'avais pas très envie de voir ces personnes, je n'aspirais qu'à manger un plat chaud. Si cela avait été possible, en guise de dessert, j'aurais fait une petite sieste... dormir, oui, quel bonheur ! Vraiment, aujourd'hui je n'étais pas dans mon assiette, je n'avais pas envie de parler. Quand ils étaient juste devant moi, je me suis levée avec grand effort de ma petite montagne de paille, en râlant, sans courage et sans le moindre désir de voir qui que ce soit. Quel pouvait bien être le motif de cette nouvelle visite, qu'allaient-ils nous offrir ?

Nous assumons humblement et sans mot dire la plus affreuse misère que l'on puisse imaginer, sans plaintes, sans révoltes, dociles et obéissantes. Que peut-on nous demander de plus ? Il faut rester très attentives, ne pas tomber dans des comparaisons odieuses ou des jugements téméraires et discriminants qui puissent blesser des susceptibilités. Il ne faudrait pas que parmi nous il y en ait qui ressentent comme une humiliation nos pauvres haillons comparés avec leur élégance et leur raffinement.

Les mêmes personnages de la dernière fois étaient de nouveau devant moi souriants. Il devait pleuvoir car l'homme en noir avait un parapluie et un chapeau à la main. La dame portait un gros manteau de sport, noir aussi, dont le col était en fourrure à poil long et fin et un chapeau assez haut de la même matière, on aurait dit une russe. Cette fois elle avait des bottes de pluie. Le monsieur des pantalons de golf n'avait pas de bottes mais portait un magnifique imperméable.

C'est lui qui timidement a entamé la conversation en s'excusant de ne pas avoir fait les présentations la première fois. Je n'en croyais pas mes oreilles.

— Mademoiselle, je suis journaliste à *La Dépêche* de Toulouse — disait-il avec un large sourire — . Nous sommes conscients de notre manque de courtoisie envers vous. C'est impardonnable et c'est une grave erreur de notre part que nous ne nous soyons pas présentés,

nous aurions dû le faire tout de suite compte tenu de votre grande sympathie et amabilité. Il est donc temps d'y remédier.

Et très gentiment, en se tournant vers la charmante dame toute sourire aussi, il a ajouté :

— Madame est mon épouse et le monsieur habillé en noir est notre très illustre sous-préfet de Limoux.

Il a fait une petite pause et pour ma part je suis restée très confuse. Ses paroles m'avaient laissée sans voix, j'allais de surprise en surprise. Son langage ne me semblait pas très approprié, je le trouvais trop emprunté, étudié. Ses excuses étaient tellement faibles qu'elles tombaient de leur propre poids, on le voyait venir de loin. C'était évident qu'il ne cherchait qu'à faire bonne impression mais je n'arrivais pas à en saisir la raison. Quel besoin avait-il de faire son *mea culpa* ? Ni moi ni personne ici ne se serait jamais permis de demander des explications après sa première visite. Et même s'il y avait eu manque de courtoisie ou de considération faute de faire les présentations, qu'est-ce que cela pouvait bien faire ?

Pendant que le journaliste me parlait, le monsieur habillé en noir avec son air autoritaire — rien qu'un sous-préfet, un politique j'imagine — cet homme au regard inquisiteur et pénétrant, ne m'a pas quittée des yeux. Avec ce sourire si caractéristique, il a profité de la pause pour prendre la parole.

— Monsieur est un bon ami et un excellent journaliste que j'apprécie tout particulièrement ainsi que son épouse — disait-il poliment en me tendant la main.

Mais il y avait chez-lui quelque chose de malicieux, d'ironique dans son attitude et son regard qui s'ajoutait à l'air arrogant de la première fois.

— Où en est votre journal mademoiselle ? Ça avance ? Au fait, maintenant vous pourrez envoyer les lettres que vous avez écrites, n'est-ce-pas ? Oui, je voudrais vous rappeler que je vous ai demandé de me montrer ce journal sans faute, vous me l'avez promis,

vous vous en souvenez, n'est-ce-pas ? Dites-moi que vous allez le commencer de suite ou qu'il est déjà commencé, rassurez-moi. Ça pourrait être très intéressant comme lecture.

J'étais perplexe. Pourquoi mon journal l'intéresse à ce point ?

Aujourd'hui il n'est pas resté longtemps mais il a promis de revenir bientôt et de faire tout son possible pour améliorer les choses ici. Je crains que ce ne soient que des paroles en l'air.

Plus que jamais je sais qu'il est indispensable de poursuivre le deuxième journal qui d'ailleurs est déjà commencé. Je ne raconte que des petites anecdotes, des niaiseries que je ne rapporte pas ici. S'il venait à disparaître ce ne serait pas une grande perte. Trop d'insinuations, de questions, d'insistance m'y obligent. Il a tout de suite deviné que j'écris sur le camp, peut-être les gendarmes le lui ont confirmé, alors, comment pourrais-je lui faire confiance ?



Ce midi, l'irruption de deux gendarmes du camp m'a mise en alerte d'un danger imminent. C'était avant le repas. J'écrivais en profitant du peu de clarté dans la pièce puisqu'il fait encore un temps gris et froid avec une pluie mêlée de neige qui oblige à s'asseoir et ne rien faire, à part peut-être réfléchir sur notre situation. Je venais de commencer et j'avais l'intention de commenter avec les amies le nouvel horizon qui s'ouvre devant nous avec l'imminente mise en place de la correspondance entre les différents camps de réfugiés de la guerre d'Espagne.

— Tiens ! Ils viennent vous chercher !

Aurèlia me prévenait en me vouvoyant comme à son habitude.

— Donnez-moi le cahier ! Vite, vite !

Elle parlait tout bas, les yeux embués de larmes mais résolue et courageuse comme toujours. Elle s'est mise devant moi pour me

couvrir pendant que je lui faisais passer mon journal qui a disparu aussitôt dans une des grandes poches de la blouse-tablier qu'elle met sur sa robe et son pull ; c'est une blouse en coton à rayures bleues et blanches comme celles des écoliers de chez-nous.

Cette manœuvre nous l'avons répétée plusieurs fois déjà et semble avoir bien fonctionné aujourd'hui.

J'avais l'air tranquille lorsqu'ils sont venus vers moi, mais en réalité je tremblais comme une feuille.

— Nous avons l'ordre de vous conduire au poste de garde — m'a annoncé sèchement l'un d'eux — de la part du commandant.

De la part du commandant... ! Ça m'a glacé le sang encore plus que d'habitude et un froid intense m'a envahi. Je voyais l'effroi dans les yeux pleins de larmes d'Aurèlia quand elle a serré mes mains avec force. D'autres femmes se sont approchées et m'ont entourée. Teresa, décidée a dit :

— S'ils te font du mal, je te jure qu'ils vont avoir affaire à moi ! Je brulerai la baraque, pas vrai les filles qu'on le fera ?

J'ai entendu Lolita qui disait en criant :

— Je serai la première à t'aider, je le jure !

On a entendu aussi d'autres voix qui répétaient :

— Et moi aussi, et moi aussi ! Qu'ils osent toucher à l'un de tes cheveux, ils vont vite comprendre !

— Allez les filles, à tout de suite ! Je ne vais pas tarder... — leur ai-je dit avec un sourire forcé en même temps que je partais avec eux comme si j'allais à l'échafaud. Je me disais que mes craintes étaient sans fondement et je me demandais ce que le commandant pouvait bien me vouloir. Peut-être rien du tout car personne n'avait été amenée en plein jour, tout au moins dans notre salle. Mais dans le pire des cas, en supposant que tout irait très mal et que mon heure serait arrivée, j'avais de l'espoir et m'attendais à ce qu'un évènement providentiel de dernière minute change la donne. J'ai toujours eu confiance en ce dernier

moment, cet imprévu qui viendrait me sauver, même si je ne savais pas vraiment de quoi. J'étais convaincue que quelque chose allait se passer.

Il fallait prendre les devants pour ne pas être prise au dépourvu. Je devais surtout garder la sérénité et le calme. L'état de nerfs dans lequel je me trouvais n'était pas bon et le chemin jusqu'au poste de garde sous la pluie glacée était long. Je me couvrais comme je le pouvais, je remontais les épaules pour protéger mon cou contre le froid, je marchais difficilement et sentais mon cœur qui s'accélérait alors que j'essayais de me calmer. Et le plus bizarre est que je n'avais pas trop le courage de me défendre. Je suis tellement fatiguée !

Complètement abattue, tendue et stressée et peut-être aussi avec une certaine résignation face à ce qui pouvait arriver d'inévitable, je me disais que cette situation échappait à ma volonté et je n'étais pas en mesure de la contrôler. Mon seul espoir était l'aide de Dieu.

Ce n'était pas la première fois que je demandais de l'aide divine, je l'avais fait aussi quand le monde s'effondrait autour de nous, surtout pendant les bombardements et sous la mitraille. Lorsque j'avais si peur, une voix intérieure semblait me dire : « Ne crains rien, il ne t'arrivera rien... ». C'est dans ces moments que j'appris à avoir confiance en Dieu.

Je suis arrivée à me calmer avec toutes ces pensées, mon cœur a cessé de souffrir et je suis rentrée sereinement, pour la première fois, dans le poste de garde du camp.

Etrangement j'étais très tranquille en franchissant la porte du pavillon à droite de l'entrée du camp.

La pièce était complètement enfumée et dans cet épais brouillard on distinguait une grande quantité de gendarmes.

Un de mes accompagnateurs s'est adressé à un gendarme derrière une table :

— Mon commandant !

Première surprise :

Ce n'était pas le même commandant qui nous avait fait le discours l'autre jour. On l'avait changé ou bien il y en avait deux.

Il me regardait de haut en bas avec un air insistant et sévère.

— Dites-moi, êtes-vous la femme artiste qui peint des portraits à ce que l'on dit ?

J'ai répondu oui avec un mouvement de tête.

— Vous n'avez pas répondu à ma question.

Que pouvais-je répondre si j'avais la gorge sèche, la salive épaisse, les mots n'arrivaient pas à sortir de ma bouche et mes jambes ne me tenaient plus.

— Quel lien avez-vous avec le sous-préfet de Limoux ?

Cette question m'a désarçonnée encore davantage et avant que je puisse lui dire que je ne l'avais vu qu'une paire de fois et très brièvement pendant ses visites au camp et que c'était un monsieur parfaitement inconnu pour moi, il a ajouté :

— Monsieur le sous-préfet m'a demandé de vos nouvelles et m'a annoncé qu'il reviendra au camp mercredi prochain. Il passera vous saluer, ne l'oubliez pas. J'ai aussi une proposition à vous faire. Il y a des gendarmes qui vous auraient vu faire des dessins et des portraits et ils sont intéressés. C'est-à-dire qu'ils aimeraient que vous fassiez leur portrait, en vous payant bien sûr. Si cela vous convient vous pourriez commencer avec deux. Mais étant donné qu'ils ont très peu de jours de service ici puisqu'ils changent continuellement, il faudrait les faire au plus vite. Si vous en faites plusieurs cela pourrait vous rapporter une petite somme, même si elle ne vous sert qu'à acheter des timbres lorsque la correspondance avec votre pays sera redevenue normale. Qu'est-ce-que vous en dites ? Ah, autre chose, ils ne pourront pas vous consacrer plus de vingt minutes par jour.

Il a très sérieusement insisté sur le fait qu'il ne faut échanger avec eux que le strict minimum. Si cette norme n'était pas

respectée, l'affaire s'arrêterait là. Par ailleurs il a ajouté que c'est un grand privilège qui m'est octroyé et qu'il faut faire en sorte de ne pas avoir d'ennuis, car autrement cela gâcherait tout.

Ensuite il s'est adressé à la sentinelle et lui a donné l'ordre d'aller chercher immédiatement les deux gendarmes concernés.

Mes deux futurs clients sont rentrés peu de temps après, moustachus et muets puisqu'ils n'ont pas desserré les dents. J'ai demandé du papier à dessin, crayon et gomme. Après-demain matin je commencerai le premier portrait et l'après-midi l'autre. Malgré les engelures j'ai hâte de m'y mettre, j'ai besoin de gagner quelques francs.

Pour ce qui est de l'interdiction de leur parler, il m'a fait savoir qu'elle concerne aussi toutes les autres femmes autour.

— Oui, le leur dirai — j'ai répondu.

Je ne sautais pas de joie parce que devant le commandant je ne le pouvais pas, mais j'en mourais d'envie. Je reçois le privilège qui m'est accordé comme quelque chose de très positif, cette journée a été un véritable jour de chance pour moi et je bénis le moment où j'ai commencé à dessiner.

Je suis revenue toute seule au dortoir aussi vite que j'ai pu, je me fichais pas mal si la neige fondue trempait mon visage ou mon cou. Je me faisais du mauvais sang en pensant à l'inquiétude et l'angoisse de mes camarades pendant mon absence, et je ne me trompais pas. Dès qu'elles m'ont aperçue elles se sont jetées sur moi. La très brave Aurélia avait les yeux tout rouges et enflés à force de pleurer, elle ne pouvait pas cacher son désarroi. En me voyant, les pleurs ont repris mais de joie cette fois. Elles m'ont toutes embrassée quand je leur ai appris la bonne nouvelle.

Maintenant que j'ai récupéré mon journal, j'écrirai tant que j'aurai suffisamment de clarté pour le faire.

Lucette, la gentille infirmière française ne m'oublie jamais. Chaque fois qu'elle vient au camp elle m'offre quelques aspirines



que je partage à mon tour avec ma voisine Aurélia. Cette infirmière est extraordinaire, l'autre jour elle apporta aussi un sirop à Sergi pour sa toux et un autre remède à la jeune basque, celle qui a l'air d'une sculpture médiévale et qui avait été si malade. Et le tout gratuitement. Lorsque j'aurai quelques francs je lui demanderai de m'acheter, en plus des timbres, des aspirines, une savonnette parfumée et, si j'en ai assez, un peu de lait en poudre. Il lui est interdit de ramener quelque chose de l'extérieur mais j'espère qu'elle pourra me rendre ce petit service, je lui serai infiniment reconnaissante. Je crois savoir aussi que les femmes de la cuisine, moyennant un petit cadeau, peuvent nous fournir de l'eau chaude. J'en connais une de la salle trois qui échangea un petit flacon d'Eau de Cologne contre de l'eau chaude pendant dix jours. Il faudra que je les joigne pour leur acheter de l'eau et je ferai du lait pour toutes les camarades. Du lait chaud qui nous réchauffera, surtout pendant ces après-midis polaires et nous aidera à passer des nuits plus calmes et sereines. Cela profitera notamment aux enfants et à celles qui en ont le plus besoin. Je serai heureuse de voir la tête de Sergi devant le lait fumant... lui qui a toujours si faim... Sa mère va être ravie, et elle le sera davantage si je lui fais passer quelque aspirine de temps à autre !



Les premières lettres sont arrivées. Elles n'étaient pas nombreuses mais il y en avait une pour moi. J'ai regardé tout de suite l'expéditeur. J'ai bondi de joie, elle venait du camp d'Argelès, là où j'avais envoyé les miennes ! Il n'y avait que des initiales, ça suffisait, mais ma joie a été de bien courte durée.

Je ne connais pas l'homme qui m'écrit, c'est pour moi un parfait inconnu même si son nom et l'initiale de son prénom sont les mêmes que ceux de la personne que je cherchais.

Tout d'abord il me prie de lui pardonner son erreur en ouvrant et en lisant une lettre qui ne lui était pas adressée. Il l'a trouvée très belle et cela lui a fait très plaisir. Il pense que correspondre avec moi pourrait lui faire le plus grand bien. Il est demandeur d'un peu d'amitié, d'avoir quelqu'un qui l'écoute avec sympathie même si on ne se connaît pas du tout. Il m'explique qu'il est médecin -commandant et il a quarante-deux ans. Son épouse est morte dans un bombardement à Barcelone, il est très seul et si je suis seule aussi il m'offre une amitié désintéressée, une relation purement amicale. Ce serait pour lui une façon de se tenir compagnie mutuellement. Il croit deviner que nous avons à peu près le même âge ! Mon Dieu, est-il possible que mon écriture soit si sérieuse pour arriver à la conclusion que je suis déjà une vieille femme ? Quarante ans ! Les aurai-je un jour ?

Je tiens à être polie avec lui, je vais lui répondre pour lui expliquer le malentendu par rapport à l'idée qu'il a sur mon âge et, pourquoi pas, ce sera peut-être le début d'une relation épistolaire. Sa lettre est agréable, il a l'air d'être quelqu'un de sympathique et cultivé mais l'inconvénient est la grande différence d'âge. Avec dix-sept ou dix-huit années en moins, nous pourrions arriver à être de bons amis, mais si vieux... je crains ne pas savoir de quoi lui parler, surtout que la vie ici est très monotone. Je dois avouer que j'ai été très déçue. Je n'ai pas le choix, il faut que je recommence en espérant que j'aurai plus de chance cette fois. Je mettrai le prénom en entier, mais je ne suis pas du tout sûre, je ne sais même pas s'il arriva à passer la frontière...



Avant de sortir un peu pour nous dégourdir les jambes, Lolita et moi avons attendu un petit moment pour voir s'il y avait du courrier. Aujourd'hui c'est Teresa qui a été l'heureuse élue.

— Enfin une lettre de mon mari !

— Elle vient de quel camp ?

— Je ne sais pas, allez, à tout à l'heure. Je vais la lire, elle est très longue et j'aimerais rester seule, vous comprenez, n'est-ce-pas ?

Elle disait cela tout en embrassant la lettre.

— Allez, laissez-moi seule, je vous dirai après.

Elle s'est assise sur la paille, a mis ses lunettes et a fait un geste amical d'adieu avec sa main.

Nous allions sortir pour la laisser seule avec son trésor lorsque les sœurs Maria et Rosa se sont jointes à nous. Elles non plus ne savent rien de leur frère, ils ont été séparés à la frontière. Elles se font du souci pour lui parce qu'il a déjà trente-sept ans et a toujours vécu avec ses sœurs :

— Un jeune homme de cet âge avec son diplôme d'avocat, tout seul dans la nature, que va-t-il devenir ? A quoi vont lui servir ses brillantes études dans un camp ? Avec l'exil il a tout quitté, les amis, la profession, les clients... tout.

J'ai pensé au médecin qui m'a écrit et il m'a fait de la peine. Effectivement, il doit se sentir très seul.

— Heureusement que la correspondance commence à se mettre en place. Toi et Teresa vous avez eu de la chance !

— Non, je n'en ai pas eu de la chance, vous vous trompez. Ma lettre est une erreur, c'est la lettre d'un inconnu avec le même nom que l'ami que je recherche. Peut-être la prochaine fois ce sera la bonne, mais pour l'instant je n'ai rien.

Lolita ne sait rien non plus de son père qui lui manque terriblement. Elle est très inquiète et se fait beaucoup de souci pour sa mère, elle craint qu'elle ne tombe malade.

Ensemble nous avons convenu qu'il ne faut pas trop se faire du mauvais sang, car pour le moment ce ne sont que les premières lettres, et c'est sûr que petit à petit leur nombre va augmenter.

Au vu du froid qu'il faisait dehors et du vent glacé, nous avons décidé de rentrer. Au moins sous le toit le vent ne souffle pas.



Nous nous sommes approchées du petit groupe qui entourait Teresa sans comprendre ce qui se passait. Elle pleurait à chaudes larmes, la tête contre la paille.

L'autre Teresa, celle qui est à côté de la boulangère, nous disait :

— Laissez-la pleurer, ça lui fera du bien, ne lui demandez rien, qu'elle pleure tout ce qu'elle voudra jusqu'à tomber de fatigue, épuisée. Ce sont les nerfs, l'émotion après la lettre de son mari.

Cela ne m'a pas convaincue et je suis allée vers elle sans écouter les conseils de la voisine. Je me demandais ce que son mari avait pu lui dire pour être dans cet état. Quelles brutalités lui avait-il décrites, peut-être était-il malade, blessé...

Cette façon de pleurer n'était pas normale, ce n'étaient pas les nerfs, on voyait bien que quelque chose de très grave se passait. Au moins il était vivant, c'était déjà une bonne nouvelle.

— Teresa, ma belle, écoute-moi, s'il te plait ne pleure plus ! — lui disais-je en la serrant affectueusement dans mes bras — . Allons, dis-nous, qu'est-ce que ton mari te raconte dans sa lettre qui t'impressionne à ce point ? Tu nous avais promis, tu te rappelles ?

Je commençais à m'inquiéter de ce silence prolongé. C'était la première fois que je la voyais pleurer devant tout le monde et elle ne s'en cachait pas. Elle était vraiment désespérée, souffrait énormément comme frappée par mille démons, mais ne disait toujours rien.

Elle avait l'air plus mince que d'habitude et son visage était plus émacié que jamais.

Quand enfin elle a décidé de lever la tête j'ai vu que ses yeux étaient rouges, ses grands yeux clairs semblaient maintenant deux

cerises mûres. Elle me regardait mais semblait ne pas me reconnaître.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Teresa ? Pour l'amour de Dieu, dis quelque chose, parle s'il te plaît, tu te sentiras plus légère.

Son regard était si triste et désespéré que j'ai eu aussi envie de pleurer mais j'ai tenu bon. Alors, en sanglotant elle m'a dit avec une voix entrecoupée :

— Je ne le verrai plus jamais mon mari, plus jamais ! Mon mari est mort ! Il est mort ! Josep est mort ! Mon Dieu, mais pourquoi ? Je ne peux plus rentrer à la maison, je ne peux pas voir mes enfants, mon mari est déjà mort !

Elle s'est accrochée à mon cou avec force, elle pleurait désespérément en pleine crise de nerfs. Très vite beaucoup de femmes se sont approchées et la regardaient avec étonnement. On aurait dit qu'elle était folle, on ne pouvait pas la calmer. Elle répétait inlassablement :

— Il est mort... il est mort ! Fils de pute ! Fils de pute !

— S'il te plaît Teresa, calme-toi. Ne dis plus de bêtises, reste tranquille. Mais tu ne viens pas de recevoir une lettre de ton mari ? Il n'est pas dans un camp pour hommes ? Il n'est pas en France ?

— Non, non ! Josep est mort ! Il a été fusillé à Montjuïc... !

Nous sommes restées clouées sur place. Alors, la lettre ? Finalement elle nous a expliqué que la lettre était bien la sienne. Il l'avait écrite à la prison de Montjuïc pendant sa dernière nuit, quelques heures avant qu'on le fusille. C'était son adieu. Il avait fait la « retirada », était resté quelques jours en France mais la croyant toujours au village avec les enfants, il est tombé dans le piège du dictateur et avait décidé de rentrer. Conseil de guerre et peine de mort. Son délit : rouge-séparatiste.

— C'est affreux ! Je n'entendrai plus jamais sa voix ! Ce bout de papier ce sont ces dernières paroles, ses derniers conseils pour moi et pour nos enfants ! C'était le meilleur des hommes et le plus noble ! Mais pourquoi ont-ils fait ça ? Pourquoi ?

Elle ignorait quand et comment celle lettre était partie de Barcelone, qui l'avait acheminée jusqu'au camp. C'était un mystère. Elle ne savait qu'une chose : il était mort, on l'avait fusillé !

Avec la mort de son mari, Teresa était tombée dans le plus affreux des désespoirs, ses yeux étaient sans vie. Elle était seule, très seule et portait sur elle un lourd fardeau. Elle n'avait plus aucun espoir, même pas ses enfants, son monde s'était rétréci d'un seul coup et tout s'était effondré. Plus que jamais Teresa va avoir besoin dorénavant de notre affection, nous devons être extrêmement disponibles pour elle. Pauvre Teresa !

Elle s'en voulait d'avoir été loin de son mari au moment de sa mort, de ne pas lui avoir fermé les yeux, de ne pas l'avoir embrassé pour la dernière fois, de ne pas avoir veillé son cadavre !



Aujourd'hui j'ai vu sa lettre. Trois pages manuscrites avec une écriture claire et lisible. Une calligraphie harmonieuse et limpide à part une tâche vers la fin, il devait pleurer et ses larmes avaient brouillé les dernières phrases d'adieu. Ou étaient-ce les larmes de Teresa qui n'arrêtait pas de la relire.

Toute la lettre n'était qu'un adieu très émouvant. Ses mots étaient profondément réfléchis et médités, les mots d'un homme entier. Je me demande comment quelqu'un qui connaît l'heure exacte de sa mort prochaine peut écrire d'une manière aussi sereine, reflet de la paix de son âme, sans se montrer troublé, hésitant ou pas sûr de lui.

Il s'adressait à elle, sa Teresina, comme s'ils allaient se revoir le lendemain. En même temps qu'il lui disait à quel point elle lui manquait, il lui réaffirmait son amour et la remerciait du bonheur qu'elle lui avait donné, ainsi que l'amour de ses deux enfants qui restaient

dorénavant sous son entière protection. Face à la mort il lui écrivait qu'il était en paix avec lui-même, parlant de la vie et de la mort comme d'une continuité qui amène de l'espoir. Il parlait aussi du pardon envers ses bourreaux.

Il était convaincu que Dieu lui avait envoyé toute la force nécessaire pour faire face à ces moments ultimes et qu'il mourrait avec le nom de Teresa sur les lèvres. Il était aussi convaincu que sa condamnation était une injustice, que le Conseil de Guerre avait été une farce, une comédie grotesque sans aucun fondement face à l'accusation de « *rojo-separatista* ». Séparatiste était apparemment l'accusation habituelle envers tous les citoyens catalans. Rouge, c'était parce qu'il avait fait la guerre avec les « *hordas marxistas* » et avait traversé la frontière avec l'armée républicaine « *el ejército rojo* ». Pour ces motifs le procureur avait demandé la peine maximum.

De toute évidence c'était la lettre d'un homme au caractère exemplaire, rigoureux et digne. Il avait passé les dernières heures de sa vie à écrire cette longue et triste missive à sa Teresina ! Il lui parlait comme à une enfant, en lui demandant de dire toute la vérité à ses enfants lorsqu'ils seraient grands, il avait toute confiance en elle. Tout cela était très difficile pour elle.

Elle est restée immobile, fixant le plafond de la salle. Elle redevenait la Teresa que je connaissais. C'est à ce moment que j'ai eu l'idée de lui demander de me laisser copier la dernière partie de sa lettre dans mon journal sans citer de noms :

*Ne te laisse pas abattre Teresina, mes mains ne tremblent pas alors que ma vie va s'éteindre à l'aube. Souviens- toi toujours, ma chère, que cesser de vivre à trente-sept ans, même si c'est triste surtout en pensant à toi et aux enfants, n'est pas douloureux si l'on est en paix avec sa propre conscience, faite d'honnêteté et de travail. J'ai le devoir de savoir mourir sereinement comme j'ai vécu et je veux que tu le comprennes. Tu*

*dois te sentir forte, courageuse et fière aussi, et je te demande de poursuivre ton chemin sans défaillir avec l'espoir dans l'avenir.*

*Dans mes derniers moments je m'aperçois que j'apprécie des petites choses que je croyais sans importance et qui me sont maintenant plus chères. Je les savoure une par une et elles m'aident à supporter ces heures. Des moments tranquilles et simples que nous partageâmes ensemble sans nous en rendre compte. Aujourd'hui elles me rendent très heureux. Merci pour tout ce que tu m'as donné, mon épouse bien aimée, je ne sais pas où tu es en ce moment, si tu liras cette lettre qui est mon testament. Je dépose dans ce courrier tout mon patrimoine : mon grand amour. Je dois te dire devant Dieu, celui qui finalement me jugera, que tu as toujours été mon grand amour pour l'éternité.*

*Si cette lettre te parvient, c'est un prêtre qui me l'a assuré, je te prie de ne pas bouger de l'endroit où tu te trouves, tu comprends ce que je veux dire. Je te le demande comme ma dernière volonté. Tu n'étais pas au village quand je suis revenu. Si tu es loin, ne rentre sous aucun prétexte, je te le dis pour ta propre sécurité, je mourrai plus apaisé. Ne t'en fais pas pour les enfants ils sont bien avec les parents. Quand ils seront adultes tu leur diras la vérité, notre vérité, ils comprendront. Aide-les à rendre plus digne la vision d'un père fusillé, tu es assez forte pour le faire. Dis-leur que je meurs pour notre patrie, pour la Catalogne.*

*Ces quelques mots sont pour nos enfants. Je vais répéter ces mêmes paroles de Bac de Roda : « Mes enfants, ce n'est pas parce que je suis un traître qu'on me tue, ni en tant que voleur. Ils me tuent à cause de ce que j'ai voulu dire : vive la patrie » Mes chéris, aimez très fort votre mère, soyez sages même si elle est loin de vous, je vous aime et vous porte dans mon coeur.*

*Je vous embrasse tous pour la dernière fois. Je t'aime Teresina, ma très chère épouse, ! Que Dieu m'accueille devant lui et pardonne mes bourreaux comme je le fais. Sois forte et courageuse, Teresina, je t'aime... !*





Aujourd'hui j'ai reçu la visite de quatre femmes que je ne connais pas du tout. Cela m'a étonnée et j'ai cru deviner pourquoi elles étaient là. Comme ce matin mes voisines ont voulu remettre le couvert sur la séance de spiritisme que je n'arrive pas à oublier et je m'y suis refusée catégoriquement, je me suis dit que peut-être ces quatre femmes avaient quelque chose à voir avec ce sujet et cela m'a mis sur mes gardes.

— Vous n'êtes pas dans cette salle, n'est-ce pas ?

— Non, mais nous voulons parler avec toi.

L'une d'elles s'est adressée à moi

— Tu parles français, pas vrai ?

Je m'attendais à tout sauf à ça. Je commençais à être intriguée, ces inconnues n'étaient pas dans ma salle et nous connaissons toutes les normes strictes qui ne nous permettent pas de nous réunir et encore moins si on est de dortoirs différents.

— Nous avons entendu dire que tu parles français et tu nous inspires confiance. En plus -a-t-elle souligné- on dit que tu as bonne réputation ici. Nous pensons que tu es la plus indiquée pour nous aider.

J'ai ouvert des yeux ronds comme des oranges. De quoi parlaient-elles et pourquoi devaient-elles avoir confiance en moi ? La femme qui parlait était catalane, elle avait le double de mon âge, s'exprimait correctement et avec familiarité. Elle avait l'air sérieux et ses compagnes aussi. Elles avaient toutes le même âge à peu près.

— Nous aimerions que tu nous aides, tu peux le faire et tu dois le faire. Tu fais aussi partie du jeu. Tu comprendras que nous avons raison quand on t'aura tout expliqué. Tu pourras bien sûr donner ton avis, on t'écouterà et on t'épaulera. Nous ferons tout ce que tu nous diras.

Je trouvais tout cela tellement absurde que je leur ai répondu un peu confuse :

— Je ne sais pas de quoi vous parlez, ni ce que vous complotez. Je n'aime pas beaucoup tout ce mystère, je vous prie de vous expliquer, ce serait mieux car je n'y comprends rien.

L'une d'entre elles, en regardant ma petite montagne de paille si mince et sans quitter des yeux Aurèlia qui les regardait curieuse, a demandé :

— On peut s'asseoir ou on marche ?

Mais tout compte fait, elle a ajouté :

— Oui, ce sera mieux si nous marchons.

Après quelques pas sans mot dire, la première a demandé :

— Alors tu écris ? Ne t'en fais pas, ce n'est rien. C'est que nous avons quelques idées, ou mieux, nous avons un plan depuis plusieurs jours et nous voulons te l'exposer.

Celle qui parlait était la première qui s'était adressée à moi et ce faisant, elle regardait avec méfiance à droite et à gauche.

— Oui, nous voudrions savoir ce que tu en penses et pouvoir disposer de ta collaboration et de ton aide pour qu'il aboutisse.

Un soupçon a traversé mon esprit comme un éclair. C'est le mot « plan » qui a fait sonner l'alarme dans mon cerveau et j'ai cru comprendre quel était le message, ce qu'elles prétendaient et quel pourrait être mon rôle. Je me suis arrêtée net. Si elles voulaient fuir et en plus avec moi, elles étaient vraiment folles. Je suis prête à les aider pour toute autre chose si c'est de mon ressort, mais jamais pour s'enfuir. Les pauvres femmes... c'est sûrement la faim, cette faim qui m'épuise complètement, chez elles a dû s'attaquer à leur cerveau.

La surprise a été majuscule. Non, elles ne m'ont pas proposé de fuguer mais quelque chose de très étonnant. Elles disent qu'une lettre provenant d'Argelès explique qu'il y a un général français qui inspecte tous les camps de concentration d'espagnols en France. Si

jamais ce militaire devait se rendre ici, elles voudraient lui adresser un certain nombre de demandes et c'est moi qu'elles ont choisie pour mener à bien cette tâche car il faudrait mettre au point un petit discours et ne pas être prises au dépourvu. Ces demandes concerneraient des améliorations qui pourraient être très importantes pour nous toutes, et aussi les conditions inhumaines que nous souffrons puisqu'elles ne respectent pas les droits fondamentaux. S'il acceptait, nous discuterions au fur et à mesure des points essentiels : la révision de toutes les normes qui sont en place depuis notre arrivée et qui n'ont pas du tout évolué et surtout l'amélioration de l'alimentation.

Je leur ai dit que j'étais très fatiguée, que je ne suis pas la seule à parler français, mais rien n'y faisait et finalement j'ai fini par accepter. Je leur ai promis d'étudier tout cela sérieusement et d'en parler avec mes camarades de salle calmement, sans précipitation avant de donner une réponse car si nous avons quelque chose en trop c'est bien le temps. Il va falloir que je m'y penche car je le vois comme un défi, un pas en avant pour que notre vie ici soit meilleure. Tout cela bien sûr s'il y a la possibilité de parler avec ce général, chose qui me semble difficile pour ne pas dire impossible ; s'adresser à un général français alors qu'ici nous n'avons même pas le droit de parler à un gendarme... Aussi, en admettant que nous y arrivions, je me devrais de ne pas les décevoir. Sincèrement, j'ai peur que cela échoue, je crains ne pas pouvoir atteindre un personnage de ce rang qui sans aucun doute sera extrêmement protégé.

Pour le moment il nous faut être très vigilantes avec cette affaire qui ne doit pas sortir de notre petit cercle, la prudence est de mise pour notre sécurité. Il peut toujours y avoir quelqu'un qui vienne fourrer son nez là où il ne le faut pas et gâcher cette opportunité.

J'y ai réfléchi longuement cette nuit, incapable de penser à autre chose. Cette proposition si inattendue et spontanée émanant de ces quelques femmes inconnues m'a ôté le sommeil.



Aujourd'hui enfin, quand je commençais à ne plus y croire, j'ai reçu la lettre tant attendue. A midi, en entendant mon nom pour la deuxième fois en peu de temps j'ai sursauté. On m'écrivait de chez-moi ou c'était lui ? L'enveloppe était écrite à la machine et les initiales derrière étaient bien les siennes comme la première fois. Elle venait du même endroit, le camp d'Argelès, et portait aussi un numéro, de secteur ou de baraquement je ne sais pas. Il pouvait s'agir aussi de la réponse du médecin-commandant et je n'arrivais pas à l'ouvrir tellement j'étais stressée. Mais finalement, après tout ce temps je suis soulagée. Merci mon Dieu, il est vivant lui-aussi !

Aurèlia s'en est aperçue tout de suite

— C'est la lettre qui vous tracassait tant n'est-ce pas ?

— Oui, bien sûr, elle vient du camp d'Argelès et cette fois c'est la bonne. C'est un ami très cher qui disparut pendant les derniers chamboulements près de Girona. Il aurait pu y mourir là-bas mais heureusement il est en France. Cette lettre me touche profondément. Dorénavant j'aurai à qui écrire et suis déjà impatiente de lui répondre. Il ne me manque que des nouvelles de chez moi pour me sentir vraiment heureuse aujourd'hui.

Soudain, ces quelques lignes écrites au crayon gris opèrent le miracle de faire revenir à moi l'image d'un homme très grand, aux yeux clairs et souriants, image qui éloigne le mauvais souvenir de la tragédie et aide à mieux supporter la vie ici. Ma tête est encore remplie des mots affectueux arrivés jusqu'à moi par le biais de deux pages d'un vieux carnet. Sa force et son aplomb font encore partie aujourd'hui de son état d'âme. Il vit tout comme moi au milieu de la misère, le froid et la solitude, dehors, sans abri, en supportant les inclémences du temps, la pluie et la neige. Il regrette ne pas avoir traversé la frontière avec moi et craignait que je sois rentrée ou que je sois morte.

Il m'encourage à écrire et me dit qu'il est fier de moi et du travail que je suis en train d'accomplir. Il trouve très intéressant que j'écrive le journal du camp, d'après lui je rédige très bien et il me dit qu'un jour il faudra que j'en fasse un livre. Il me dit aussi de me rappeler que les plus grands écrivains ont créé leurs meilleurs ouvrages lors de situations difficiles comme la mienne. Et il ajoute qu'il aimerait me voir sortir d'ici. Il est malheureux de penser que je puisse souffrir les mêmes privations que lui après tout ce que nous avons vécu pendant la « retirada ». Il est convaincu que cette situation ne peut pas continuer, qu'il faudra bien une solution.

Il me raconte qu'il est toujours en contact avec les autorités militaires républicaines, qu'il y a un semblant d'organisation dans le camp, que de temps à autre il lit des journaux français qu'il commente avec ses camarades et leur traduit quand ils ne connaissent pas la langue. Il dit qu'il y a de longues listes de volontaires pour revenir à la lutte dans notre pays. Des nouveaux bataillons pourraient être formés et, même s'il ne le dit pas clairement, je crois deviner qu'il serait prêt à s'y engager. Cela me surprend car tout en étant très fort et courageux, ce serait une décision téméraire compte-tenu qu'il n'est pas militaire. De plus, je ne crois pas qu'une nouvelle guerre soit possible. Tout d'abord, d'où sortiraient-ils les armes ? Il est totalement improbable que le gouvernement français leur rende quoi que ce soit. La seule possibilité ce serait l'appui d'une puissance forte et démocratique, mais cela ils auraient pu le faire pendant qu'il était temps...

Aujourd'hui je me sens accompagnée et je comprends la grande souffrance de la pauvre Teresa, si seule ! Je ne sais pas si je vais lui montrer ma lettre, j'ai peur qu'elle souffre encore davantage. Si elle ne me dit rien, je ne lui en parlerai pas.

Après le malheur de la mort de son mari, j'ai passé beaucoup de temps avec elle. De ce fait, j'ai mis un peu de côté mon inséparable

journal sur lequel je passais quasiment toute la journée. Maintenant je récupère la cadence perdue, je me rattrape.

Il faudrait que je raconte maintenant que j'ai déjà fini les portraits des gendarmes mais avec quelques jours de retard à cause d'un gros rhume heureusement sans conséquences. Le résultat n'est pas mauvais, je m'y suis consacrée à fond et ils ont été prêts en deux jours, une demie heure pour chacun. Ça n'a pas été difficile, surtout pour le premier, le deuxième était un peu plus compliqué. Tous les deux portaient les inévitables barbe ou moustache, on dirait que c'est une loi chez les gendarmes. Après le premier portrait, il m'a demandé le prix, je n'en avais pas la moindre idée et c'est donc lui qui l'a fixé : il m'a donné vingt francs. Et le deuxième aussi, ce qui me fait la somme de quarante francs ! Une fortune pour moi qui n'ai rien du tout. J'espère pouvoir faire acheter toutes ces choses tellement nécessaires. Dès que je verrai l'infirmière je lui demanderai de me rendre ce service. Je ne sais pas s'il y aura des problèmes car je sais qu'un jour elle avait dit qu'elle n'en avait pas le droit. Ce serait le comble si je ne pouvais pas me servir de mon argent ! Aussi j'aimerais tellement aider Teresa qui dernièrement ne mange rien...

J'ai été aussi très choquée par la mort de son mari, c'est pourquoi j'ai laissé quelques espaces blancs dans mon journal. Je n'avais pas envie d'écrire sans interruption comme je l'avais fait jusque-là. Maintenant je me dois de continuer. De toute façon en plus des dessins j'ai poursuivi le faux journal tous ces jours.



Du monde poétique et fantastique de mon adolescence je saisis les plus beaux souvenirs. Je les trie et les prends un par un comme un véritable trésor en me couchant.

Ce sont mes chers et inséparables souvenirs d'hier. En les libérant tel un vol d'oiseaux, ils demeurent vivants et m'aident à passer ces longues heures de désenchantement les yeux ouverts. Ils sont encore clairs et sereins pendant la nuit quand le brouillard épais de l'aube ne s'est pas encore levé. Mais dès que je vois naître la nouvelle journée, éteinte, triste et vide de tout espoir et de contenu, identique à la précédente avec la solitude à supporter, je me sens si faible, si fatiguée et si endolorie...

Parfois j'aimerais pouvoir me reposer jusqu'à tard dans la matinée pour poursuivre mes rêveries, mais il faut être debout à cinq heures trente, et je ne peux rien y changer.

Pendant la nuit, sur ma couche de paille crasseuse, je perçois par moments des forts effluves de saleté, d'atmosphère viciée ainsi que des pleurs étouffés, des ronflements bruyants, des soufflements ou les quintes de toux violentes de celles qui comme moi n'arrivent pas à dormir. Chacune avec ses problèmes, avec ses rêves. Me concernant je garde avec moi le bel et émotif souvenir des mots reçus, uniques et amicaux. Ces mots sont pour moi un bout de ciel bleu dans cet enfer et ils m'aident à tenir en écartant de mon esprit cette affreuse misère qui nous empêche de vivre. Malheureusement ces moments sont toujours si courts, si brefs... La réalité s'impose vite, m'éveille et me replonge dans la pagaille du camp, dans toute sa cruauté et son horreur. Et je retourne sans état d'âme à la grisaille de notre vie stupide. Je le fais presque inconsciemment, avec une docilité empreinte de couardise, de soumission, comme si cette obligation faisait déjà partie de moi-même alors que cela ne concerne que mon existence actuelle. Je le fais peut-être en tentant de résister avec toute la force de ma jeunesse pour retenir cette vie qui s'échappe par moments de ces corps si diminués qu'ils semblent déjà s'acheminer vers la tombe.

Et j'essaye par tous les moyens de préserver ces vieux souvenirs pour les savourer dès que la nuit sera là de nouveau, les yeux ouverts et l'esprit en éveil.



J'ai enfin reçu une lettre de chez-moi. Quel soulagement ! Qu'est-ce qu'ils me manquaient ! C'est ma sœur aînée qui l'écrit et tout le monde a signé. Je suis très heureuse ! J'ai senti néanmoins une certaine gêne, je n'ai pas réussi à tout comprendre. Ils n'expliquent pas grand-chose, il faut plutôt lire entre les lignes ce qu'ils veulent dire. Il faut dire aussi que je n'étais pas très explicite non plus. Le résultat est que tout le monde va bien, je devrai me contenter de cela. Ce qui est clair c'est que pour le moment je ne dois pas rentrer, il vaut mieux que je reste ici.

Je comprends que ça ne va pas bien là-bas. La lettre est courte, une seule page, et elle exprime la joie d'avoir eu de mes nouvelles que j'avais exagérées en inventant un bien-être totalement inexistant ici. En la relisant elle me fait l'effet d'un télégramme, comme s'ils avaient peur de trop parler. On y sent la peur, ils me disent même que je dois poursuivre tranquillement mes études, qu'ils sont contents de mes bonnes notes et qu'on aura bien le temps de se revoir plus tard, que ce sera mieux si je ne me déplace pas. Et que, puisque je suis si bien chez mes amis, je n'ai qu'à y rester, ils sont tout à fait d'accord. C'est ma mère qui insiste le plus en ajoutant qu'après une guerre comme la nôtre il faudra du temps pour remonter la pente.

Ils évoquent nos amis d'une drôle de façon, je ne sais pas quoi penser. Je n'arrive pas à savoir s'ils sont morts, en prison ou à l'étranger comme moi. Et c'est pareil pour les membres de notre famille, je suis restée avec le doute. L'enveloppe avait des inscriptions avec des phrases du style : *Franco, Franco, Franco ! Arriba España !* Elle avait été coupée et recollée avec une bande adhésive où l'on pouvait lire : *Censurée.*





La nuit dernière ont eu lieu des faits hors norme qui se sont répercutés pendant toute la journée.

Nous étions couchées depuis un bon moment déjà, beaucoup dormaient, lorsque les gendarmes sont rentrés soudainement dans notre salle. Ils étaient nombreux, portaient leurs lanternes et criaient :

— Allez, allez, vite, vite !

Ils nous poussaient violemment, nous faisaient avancer vers le mur du fond. Nous sommes restées plantées là et ils nous ont obligées à mettre les mains sur la tête derrière la nuque.

Ils se sont présentés sans s'annoncer, alors qu'ils le font toujours avec leurs coups de sifflet, et c'est cela qui nous a étonnées. Ils étaient armés jusqu'aux dents, tous avaient une mitraillette.

Encore une fois nous avons eu très peur. On dirait que jamais on arrivera à s'en débarrasser.

— J'ai craint le pire — disait plus tard Teresa — je me suis demandée s'ils n'allaient pas renvoyer tout le monde à Barcelone.

Pendant que les uns nous surveillaient, les autres fouillaient et retournaient tout. Ils ouvraient des valises, des paquets, renversaient des sacs en remuant les affaires. Ils soulevaient la paille, écartaient des couvertures, des manteaux en levant une poussière épouvantable, un nuage qui nous étouffait et nous faisait tousser.

Mais qu'est-ce qu'ils cherchaient ? Furieux, ils n'arrêtaient pas de tout inspecter à conscience. A la fin ils nous ont fouillées.

Ce matin nous arpentions la salle comme des somnambules, la frayeur avait été générale. En petits groupes on ne parlait que de ça, en essayant d'y voir clair dans cet affreux épisode qui a duré de longues heures. Nous avons vécu cela comme une insulte et la réaction a été unanime. Nous sommes en colère et même si nous ne

connaissons pas la raison exacte nous supposons qu'ils cherchaient quelque chose de concret. Oui, mais quoi ?

Certaines disent que ce serait une arme, un pistolet qui serait resté caché dans les affaires. Oui, peut-être mais ce n'est pas clair. Je me rappelle qu'à la frontière on avait tous été fouillés consciencieusement, hommes et femmes, et ils ont recommencé en arrivant au camp.

Ma voisine me disait :

— Je me faisais du mauvais sang en pensant à votre journal. Vous l'aviez accroché à votre ceinture comme d'habitude ?

— Oui, et comme je dors toute habillée ils n'ont pas trop cherché. Ils l'auraient sûrement vu s'il avait été caché sous la paille ou à la main, mais mon dos était collé au mur, vous voyez ? Il ne s'est rien passé Aurèlia.

Maintenant je me dis qu'ils ont dû regarder mon sac. J'y range le deuxième journal mais comme il y a aussi des tas de feuilles, crayons, papier à dessin et d'autres affaires, même s'ils l'ont fouillé ils n'ont dû rien trouver. Tout à l'heure j'ai regardé vite fait et il me semble qu'il ne manque rien.

On dit que s'il n'y a pas eu les sifflets avant leur arrivée c'est parce qu'ils ne voulaient pas qu'on ait le temps de planquer ce qu'ils venaient chercher. Si tel est le cas ce devait être quelque chose de très concret et ils devaient être désireux d'attraper la coupable. On ne sait pas s'ils y sont arrivés mais au vu de la rage avec laquelle ils fouillaient je pense qu'ils ne trouvaient pas. Et c'est pour cela qu'aujourd'hui les commentaires vont bon train.



Cette semaine nous devons avoir la salle propre et rangée. Cette obligation est en réalité un ordre. Ils nous ont dit qu'ils vont amener de la paille propre, que le nettoyage doit commencer tout de suite et ils nous ont donné des balais.

Peu de temps après le début de la corvée il a fallu arrêter. Ce n'est pas possible de balayer avec cet immense nuage de poussière qui se soulève. Impossible de respirer, on s'étouffait et tout le monde toussait. La poussière vient en grande partie de dessous, de la paille qui s'est désintégrée. On aurait dû l'enlever complètement mais finalement elle est restée. Ils nous ont dit qu'il faudra mettre la nouvelle sur la vieille. Il semblerait donc qu'il n'y en aura pas beaucoup, mais posée sur l'ancienne toute aplatie, cela fera une couche confortable. Il y a des poux, des puces et en remuant le tout cela les ferait se répandre. Malheureusement nous l'avons déjà vécu la nuit de la fouille. Pour bien faire il faudrait nettoyer à fond, avec les fenêtres ouvertes, de la sciure humide, ce sera peut-être pour plus tard. Cette fois nous n'avons eu que de l'eau pour le sol.

Nous nous demandions le pourquoi de ce nettoyage, la nouvelle paille, le rangement. Et maintenant c'est clair : le militaire. On dit qu'un général va nous rendre visite bientôt, il ne devrait pas tarder. Il faudra que je me dépêche avec le petit discours. Cela fait déjà plusieurs jours que je ne travaille pas ce journal, je n'ai pas assez de temps. Je veux avancer le faux journal, je dessine beaucoup, j'ai d'autres commandes de gendarmes, je répète le discours en français et en plus je fais cours une heure par jour aux enfants de notre salle. Certains avaient leur cartable avec les livres d'école. Je prépare la leçon et regarde les devoirs le lendemain. Je l'ai décidé car ces jeunes ne peuvent pas rester à ne rien faire à part courir dans tous les sens. Leurs mères m'en remercient quand elles les voient étudier leur leçon ou faire les devoirs au lieu de traîner et se mêler des conversations des grands.



Il faut que j'arrête, il commence à faire nuit et pour nous toutes arrive maintenant le moment le plus difficile. Aurélia me disait tout à l'heure :

— Je me sens si seule quand la nuit tombe... Ça ne vous le fait pas à vous aussi ?

— Oui, c'est vrai, la solitude est notre pain quotidien et c'est un pain dur à ronger — lui ai-je dit et en la regardant. Et je l'ai vue très amoindrie. De jour en jour la pâleur de son visage s'accroît et il est de plus en plus fin. Je m'en veux de ne pas pouvoir l'aider matériellement, je n'ai que mes bonnes intentions et mes paroles. Elle se fait beaucoup de souci pour nous toutes, toujours vigilante et alerte pour ce qui pourrait nous arriver. Mais lorsque dans l'après-midi son fils Sergi lui dit qu'il a faim, sa souffrance devient plus aiguë car elle n'a rien à lui donner.

Je crois qu'elle n'a pas passé une seule nuit sans pleurer. Le lendemain elle n'a pas besoin de le dire, ses cernes rendent son visage plus foncé, signe évident de la fatigue et des larmes de la nuit. Pauvre femme ! Cette couleur cendrée rend son aspect si pathétique... Sans ses yeux on dirait que son visage est en train de s'éteindre. Mais ils n'ont pas encore perdu leur brillance. Ils sont foncés, tristes très profonds et très doux, les yeux d'une Mater Dolorosa.

Je suis très inquiète pour elle, sincèrement je crains pour sa vie. Le fardeau de cet exil est trop dur à porter pour son pauvre corps. Aurèlia est une femme simple, gentille, menue, qui se fait du souci constamment pour tous. C'est la classique femme de la campagne catalane, affectueuse, prudente, droite, amie de la vérité, compréhensive et désireuse d'aider. Sans aucun doute c'est une mère douce et aimante, discrète, pas du tout commère et surtout une camarade très agréable, très attentive à tous les détails et très proche.

Je regrette de ne pas disposer de moyens pour l'aider et ne pas avoir, ou ne pas trouver, les mots adéquats pour l'encourager. Je voudrais avoir des nouvelles de notre pays pour en parler avec elle, cela l'aiderait, mais nous sommes désorientées sans aucune information.

Il m'arrive de regarder ses mains sans qu'elle s'en aperçoive et elles m'effraient. C'est difficile à expliquer, elles sont transparentes et blanches, d'une blancheur jaunâtre, sans vie, on dirait du parchemin. Ce sont les mains d'une morte !

Tout à l'heure dans la pénombre j'ai vu que son visage était plein de larmes, elle pleurait en silence.

— Qu'avez-vous Aurélia? Vous ne vous sentez pas bien ? lui ai-je demandé.

Les larmes coulaient doucement. Elle était comme absente et je lui ai reposé la même question. Elle n'a pas répondu cette fois non plus, c'était évident qu'elle ne voulait pas partager ses sentiments, ses pleurs ne s'arrêtaient pas. Tout à coup j'ai entendu sa petite voix qui disait dans un murmure :

— Ce n'est rien, s'il vous plaît ne vous inquiétez pas pour moi. C'est que je me fais beaucoup de souci pour mon mari, je pense tout le temps à lui, il me manque tellement... Il me manque de plus en plus ! Mais il y a aussi autre chose, à vous je ne peux pas vous le cacher. Quand je m'allonge je m'étouffe un peu. Ça ne m'arrivait pas à la maison, j'imagine que c'est à cause de cette maudite bronchite. Si j'avais un coussin ou un peu plus de paille ce serait mieux, j'ai l'impression que ma tête est trop basse pour dormir. Mais n'en dites rien, je vous en prie, ça va passer. Et surtout ne réveillez pas le gamin, je ne veux pas qu'il souffre encore davantage, le pauvre. Je vais essayer de dormir avec la tête un peu plus surélevée. Regardez, comme ça je suis mieux.

Et elle appuyait son dos contre le mur avec la tête légèrement en avant.

Je me suis levée pour l'aider dans la pénombre qui avait envahi la pièce. Elle pleurait toujours. Sergi dormait à côté de sa mère et ne s'apercevait de rien. Aujourd'hui il était fatigué, il a joué un bon moment avec un ballon fait avec des morceaux de tissu pour faire

passer le froid. Aurélia a réussi finalement à trouver une position plus confortable. Effectivement elle semble être mieux avec la tête surélevée, un peu plus de paille en guise de coussin ferait l'affaire. Sans trop y réfléchir j'en ai enlevé un peu de ma couche pour la mettre sous sa tête.

— Ça ne fait rien — lui ai-je dit en la voyant inquiète — je n'ai pas besoin d'en avoir aux pieds puisque je dors toute recroquevillée.



Les lettres arrivent lentement, avec pas mal d'écart entre chacune d'elles. J'ai des nouvelles de chez-moi mais pas avec la fréquence que je voudrais. Elles sont toujours vagues, imprécises, elles ne disent rien ou pas grand-chose, ou peut-être elles en disent trop. Elles respirent la peur. C'est difficile à expliquer mais de toute évidence c'est de la peur, car elles sont toutes censurées. Ils essayent de me faire croire que tout va bien mais, une fois l'euphorie du début passée, on devine une sorte de mystère, quelque chose de masqué qui n'est pas clair. Par exemple, une de mes sœurs qui est institutrice aurait été mutée dans un autre village et ça m'a tout l'air d'être un déménagement forcé. Je me demande pourquoi puisqu'elle avait réussi le concours et avait obtenu un poste. Je ne comprends pas pour quelle raison peut-on obliger quelqu'un qui a eu un poste fixe attribué à changer d'endroit.

Mon autre sœur me dit qu'elle redouble l'année du baccalauréat alors qu'elle avait réussi tous les examens à la fin de la guerre. Rien que ça !

J'imagine qu'ils ne doivent pas comprendre non plus mes explications un peu alambiquées qui sont vagues et imprécises aussi. En résumé, j'ai le sentiment que nous nous trompons mutuellement. Mais je ne peux pas parler des camps de concentration, ma mère en

souffrirait beaucoup et elle a déjà son lot d'inquiétudes et de soucis. En plus, cela pourrait peut-être leur causer des problèmes et il n'en est pas question. Il ne faudrait pas en rajouter si par hasard ces pages tombaient dans d'autres mains et les conséquences se répercutaient aussi sur eux. Il ne nous reste plus qu'à attendre des temps meilleurs.



Depuis un bon moment déjà nous étions debout contre les murs de notre salle. Alors nous avons vu apparaître un groupe avec de nombreux gendarmes, militaires et civils qui venait vers nous en se déplaçant lentement.

C'était le Général ! J'essayais de calmer ma nervosité en les observant attentivement.

Déjà de bon matin les gendarmes du camp étaient venus avec un message et des ordres très concrets : à partir de deux heures interdiction absolue de sortir de la salle sous n'importe quel prétexte, on attendait une visite officielle. Dès qu'ils seraient là on ne tolérerait pas de groupes ni d'allées et venues, on devait être toutes debout contre le mur. Pas question non plus de s'asseoir sur la paille.

Les visiteurs approchaient, ils seraient bientôt à ma hauteur et on distinguait déjà parfaitement leurs visages. La grande quantité de képis militaires et de chapeaux noirs des messieurs était surprenante. Ils dépassaient les têtes des femmes qui les regardaient au milieu d'un silence absolu. Ils se sont finalement arrêtés et l'un d'eux faisait les présentations. Etourdie comme d'habitude et surtout très stressée par la responsabilité que j'avais acceptée, je n'ai pas fait attention au nom. Des camarades m'ont assuré qu'il avait dit général Gamelain, je ne sais pas si ça s'écrit ainsi. Le silence était total, on aurait pu entendre une mouche voler. Pas d'applaudissements, mais ils ne devaient pas s'y attendre non plus.

J'ai profité de cette petite pause pour faire mon entrée. J'avais choisi cet instant pour le faire impétueusement, avec force, au milieu de cette escorte qui le protégeait jusqu'à me présenter devant lui.

Ma rapidité les avait pris au dépourvu. Nous avons réussi le premier pas et je me trouvais déjà face au général. Je me sentais pleine de courage, batailleuse, résolue à poursuivre ce que j'avais commencé. Je sentais aussi l'aide des amies qui debout, de l'autre côté du cordon humain qui entourait le militaire, regardaient inquiètes. Quelques moments auparavant j'avais eu l'impression qu'elles étaient embêtées, préoccupées par ma sécurité, regrettant peut-être leur proposition. Je l'avais deviné à leurs yeux grands ouverts. Malheureusement il était déjà trop tard, je venais de traverser l'épaisse barrière de gardes barraqués, j'y étais arrivée !

Tous me regardaient étonnés et contrariés car j'avais enfreint la règle. J'étais devant eux en cherchant le regard de l'homme que je supposais être le général, en essayant de ne pas me tromper cette fois encore, comme avec le médecin. Celui que j'ai choisi, était chargé de médailles, bien plus que les autres, il était à l'évidence le protagoniste de l'acte. J'étais moi-même surprise de ce que je venais de faire, il a fallu aussi que je me débarrasse de ma timidité, de l'énorme crainte qui me dépassait, mais finalement j'ai réussi à passer outre et il ne me restait plus qu'à commencer mon discours. Je m'étais proposée de ne regarder personne pour ne pas me distraire, seulement le général.

Soudain j'ai entendu une phrase que malheureusement nous entendons trop souvent depuis notre arrivée :

— Sale race.

Deux gendarmes venaient de me saisir violemment par les bras, ils me faisaient mal. A ce même moment, j'ai entendu la voix caractéristique du sous-préfet de Limoux :

— Permettez-moi que je vous présente cette demoiselle. Mon général, c'est l'artiste de notre camp. Laissez-la aller, s'il vous plaît.



J'ai senti la pression qui diminuait jusqu'à me lâcher entièrement. J'aurais voulu disparaître sous terre, fondre sur place et j'ai dû faire un grand effort pour me calmer et réagir. Le sous-préfet était là avec ses yeux énigmatiques et un peu moqueurs, souriant, bien coiffé, élégant, habillé en noir comme toujours.

Je me sentais coincée, mais je l'avais promis et je ne pouvais pas revenir en arrière quoiqu'il arrive. Un petit groupe de femmes m'avait fait confiance et il n'était pas question de les décevoir. Ma dignité aussi était en jeu.

J'ai démarré décidée :

— Monsieur le général, avec tous mes respects. Je parle en mon nom et en représentation d'un grand nombre de réfugiées de ce camp...

Non, on ne rêvait pas, le petit discours en français que j'avais presque appris par cœur avait duré trois ou quatre minutes. J'avais été tellement rapide et spontanée qu'ils n'ont pas eu le temps de réagir. Tout d'abord j'ai exposé la grande quantité de problèmes qui nous angoissent et nous accablent. J'ai insisté sur le fait que nous souffrons la grande injustice d'avoir faim et froid, plus dénutries maintenant que pendant les derniers jours de la guerre, et tout particulièrement les enfants et les femmes enceintes. En prenant comme point de départ les droits de l'homme, j'ai présenté nos demandes en faisant valoir nos droits en tant que personnes, et aussi en tant que originaires d'un pays voisin et réfugiées de guerre. J'ai terminé en implorant l'homme, son humanité, et en lui demandant si nous étions considérées comme prisonnières.

J'ai poursuivi dans mon élan :

« La France, fière d'avoir fait une révolution pour la liberté des peuples, nous asservit ici aujourd'hui. Je crains fort qu'à l'avenir nous garderons toutes un bien triste souvenir de votre accueil. Vos « liberté, égalité et fraternité » ne sont que des paroles brillantes

mais vides de sens pour nous, elles ne nous servent à rien. Lorsque chez nous on tentait de gagner une guerre non désirée au nom de la liberté et de la démocratie, quelle aide avons-nous reçue ? Nous avons conservé notre dignité et la fidélité à notre terre et aujourd'hui, loin d'elle, c'est ce que nous essayons encore de faire.

»Je mourrai peut-être ici comme tant d'autres l'ont déjà fait ou vont le faire, mais je vous assure qu'un jour les gens de mon pays découvriront avec étonnement et tristesse le traitement inhumain que ce gouvernement, qui se dit l'ami de notre démocratie, a eu envers nous.

»Monsieur, je regrette que mes paroles se fassent l'écho des heures amères et tristes que nous vivons, mais je suis porteuse d'un message de toutes ces femmes qui souffrent et dont je fais aussi partie.

»Je voudrais terminer en racontant que dans mon enfance j'avais entendu dire que pendant la guerre de 1914 beaucoup de jeunes du Corps de Volontaires Catalans moururent aux côtés des soldats de votre douce et libre France. Parmi eux il y avait quelqu'un de ma famille. Aujourd'hui leurs os sont déjà terre de votre terre...

»Notre peuple vaincu a fini son long pèlerinage, vide d'espoir, déçu et anéanti. Il se doit aujourd'hui de vous remercier de votre accueil aussi pauvre et misérable soit-il. »

Il est resté un long moment sans rien dire en m'observant avec attention, posté devant moi, sans bouger un seul muscle de son visage sévère et autoritaire.

Il n'y avait qu'un grand silence en réponse à mes grandes questions. Est-ce que les mots injustice, misère, manque de solidarité étaient pour lui vides de sens ? Solitude, insécurité et tant d'autres restaient en l'air... Ou était-ce l'effet surprise qui l'empêchait de parler ? Je me sentais perdue, seule et sans ressorts.

— De quel endroit d'Espagne êtes-vous ? »

Sa question arrivait juste à temps avant que je n'éclate en sanglots comme une gamine.

— Catalane, monsieur -lui ai-je répondu la voix brisée.

— Ah !

Cette exclamation n'a fait qu'augmenter ma confusion. Il continuait de me fixer sans arrêt, comme s'il fouillait mon âme. Malgré la sévérité et la rigidité imposantes de l'uniforme de l'armée française, je le regardais moi aussi dans les yeux, essayant de déchiffrer l'impact de mes paroles.

— Je tâcherai, ou mieux dit, nous espérons avoir l'occasion de satisfaire *chère demoiselle* certaines de vos demandes puisque vous les défendez si bien. Nous essayerons de faire de notre mieux, je vous en donne ma parole.

C'est curieux, assise de nouveau sur la paille, je n'arrive pas à me souvenir de son visage et je ne saurais pas dire pourquoi. Les nerfs ont dû me jouer un mauvais tour. Je ne peux pas dire s'il était blond ou brun, grand ou petit. Ses traits se sont évaporés, c'est le vide total. En revanche quelques détails me reviennent : les médailles à gauche de sa poitrine près du cœur, le képi, l'uniforme, mais c'est imprécis.

J'arrive à me rappeler d'un homme mûr, à la peau assez jeune et plein de vitalité. Il marchait très droit, sûr de lui. Mais oublier son visage ne m'a pas fait oublier ses paroles. J'attends sa promesse. Cet évènement est ce qu'il y a eu de plus important dans le camp ces dernières heures.



La mère de Lolita et Carmen arrivait toute retournée et sans haleine, ce qui était étrange chez elle si calme d'habitude. Elle était dans tous ses états. En nous voyant elle n'a pas pu se retenir :

- Mon Dieu, quelle histoire ! Vous ne connaissez pas encore la nouvelle ? Tenez-vous bien, je vous explique. Il semblerait que des femmes aient investi un local au moment même où la mère du docteur en sortait avec un gros paquet. Vous savez ce qu'il y avait ? Du linge, du linge pour nous ! Oui, on dit que la pièce était pleine de vêtements que les antifascistes avaient envoyés pour nous et elle les gardait sous clé comme s'ils lui appartenaient. Vous le saviez ? A nous elle ne nous a jamais rien donné, mais elle prenait les habits qui l'intéressaient pour ses pauvres. Quelle garce ! Et moi qui croyait que c'était une vraie dame ! Mais comment osait-elle disposer d'affaires qui ne lui appartiennent pas ? Quel manque de respect ! Avec tous les besoins que nous avons ! On aurait du mal à en trouver de plus malheureuses que nous ! Dis donc la sainte-nitouche ! Finalement elle a évité le lynchage grâce aux gendarmes et elle est partie avec quelques bleus. Je pense qu'elle ne reviendra plus dans le coin avec ses airs de marquise. Allez, dépêchez-vous les jeunes, vous trouverez peut-être encore quelque chose ! Je suis trop âgée pour me battre au milieu d'une telle avalanche. Je perdrais quelques dents et finirais mal en point ! Filez ! Lolita, si tu pouvais me trouver un petit châle en laine, ou un chemisier, celui-ci est plein de tâches.

Le cri a été unanime

— Allez, les filles, dépêchons-nous, il ne restera plus rien !

Nous avons couru. Il n'était pas nécessaire de chercher le lieu, une ruée de bonnes femmes nous y amenait. Tout à coup nous nous sommes retrouvées au milieu d'une foule qui essayait de rentrer ou de sortir. Tout le monde n'y arrivait pas, ce n'était pas évident.

La lutte a été acharnée, mais finalement à coups de coude et de ruse nous sommes rentrées. A l'intérieur régnait une grande confusion, tout le monde parlait en même temps, c'était un bazar

impressionnant. On ne distinguait presque rien. La porte, qui est toujours fermée, donne sur une petite pièce toujours pleine à craquer. Au beau milieu il y avait une table rectangulaire assez grande avec un gros tas de vêtements de femme usés. J'imagine que les premières arrivées ont pu choisir mais quand ça a été notre tour il ne restait plus grand-chose. Malgré tout il ne fallait pas faire les difficiles. Presque toutes avaient pris trois, quatre et même cinq vêtements sans les essayer. Tout le monde fouillait et nous avons fait de même mais tous les habits étaient énormes, rien était n'était à notre taille.

Après maintes recherches j'ai trouvé une robe droite et épaisse en tricot vert foncé, style chemisier, ouverte jusqu'à la ceinture avec des boutons de la même couleur. C'est à peu près ma taille mais elle m'arrive jusqu'aux pieds. Ce n'est pas un problème, je la raccourcirai. J'ai pris une jupe noire à godets très longue aussi mais elle va bien à la taille et un chemisier en soie artificielle à manches courtes avec des petit carreaux bleus et blancs qui est très délavé à force de lessives mais s'il tient ça fera l'affaire pour l'été. J'ai dégoté un manteau trois quarts, noir aussi — la boulangère m'a dit que je vais ressembler à une veuve — aux manches raglan, serré à la ceinture avec deux gros boutons et une jupe courte évasée. Par chance j'ai aussi trouvé deux paires de bas en coton grises et vertes, sûrement les dernières. Les bas gris je vais les donner à Aurèlia si elle veut bien les accepter. J'ai aussi mis la main sur des jupons en satin mais tellement grands qu'on aurait pu en mettre trois comme moi ; j'en ai pris deux couleur saumon et aussi un tee-shirt blanc à manches courtes, je crois qu'il est pour homme, je le donnerai à Sergi. C'est tout ce que j'ai pu prendre et encore heureux, au vu de tout le mal que j'ai eu pour arriver jusqu'à la table. J'y parvenais de temps en temps mais nous étions tellement nombreuses à nous arracher les affaires des mains qu'on se serait crues au milieu d'une

bataille rangée. Mais je ne m'en plains pas, on n'est pas revenues bredouille.

Il y avait des cartons à moitié éventrés au sol et j'en cherchais un encore valable pour y mettre les affaires. Quand je commençais à désespérer, une femme à côté de moi a jeté une vieille valise très abîmée en râlant parce qu'elle ne fermait pas. Pour moi c'était un trésor, je tâcherai de réparer la serrure. C'est une valise en cuir marron, je m'y suis mise juste en arrivant dans ma salle ; maintenant elle a un bien meilleur aspect. J'ai eu beaucoup de mal à la nettoyer mais comme dit la mère de Lolita, je suis débrouillarde et cela est vrai. Tout d'abord je l'ai bien brossée avec une brosse et du cirage rose que j'avais dans mon sac à main, des restes que j'avais pu sauver lorsque mes bagages furent détruits par le bombardement. Ensuite j'ai mis une deuxième couche de cirage et enfin, avec un bas qu'on m'a prêté, je l'ai lustrée. On ne dirait pas que c'est la même valise, elle est si brillante que la femme qui n'en a pas voulu ce matin ne la reconnaîtrait pas, elle la voudrait peut-être. Maintenant il me faut réparer la serrure, mais sans outils ce sera difficile. Je n'ai qu'un petit canif que A. m'avait offert et des petits ciseaux.

Je suis contente de ma trouvaille, j'ai un endroit où entreposer tout ce que j'ai glané. C'est formidable d'avoir de nouveau une valise, je ne suis plus si pauvre, j'ai un endroit où ranger mes acquisitions ! Je vais raccourcir la jupe et la robe pour pouvoir les mettre bientôt. Pour cela j'ai le matériel : des aiguilles, un dé, du fil, ce sera simple comme bonjour. Il faudra coudre à la main, bien sûr, mais avec de la patience on peut tout faire. Les basques me prêteront leurs ciseaux pour couper le tissu, ils sont de bonne qualité. Je raccourcirai aussi les jupons et les rétrécirai. Avec les chutes je me ferai des soutien gorges et des slips, cela me suffira. Une valise et des vêtements nouveaux c'est comme si j'allais partir en voyage, c'est chouette !



C'est incroyable, mais ce que Teresa m'avait prédit dès qu'elle m'a vue écrire mon journal est arrivé :

— Ne sois pas si naïve, un peu plus de malice ne te fera aucun mal. Ecris deux journaux en même temps, c'est ce que je ferais à ta place. Personne n'en saura rien et cela peut être utile. Ne sois pas bête, un peu plus de travail ne va pas te tuer. Tu dois faire comme si tu n'en écrivais qu'un seul. Et pas besoin d'en parler à qui que ce soit, personne ne le sait et ce sera bien comme ça.

Et aujourd'hui c'est arrivé. Le sous-préfet nous a rendu visite, il en a pris l'habitude une ou deux fois par semaine et, comme si de rien n'était, il est venu vers moi.

De mon côté j'arrête toujours tout dès que je vois rentrer quelqu'un d'étranger y compris les gendarmes. Aurèlia et moi avons mis au point une façon de faire bien rodée. Dès qu'elle m'a avertie, j'ai fermé le cahier et tout en me tournant je l'ai déposé rapidement dans les tréfonds de la poche de son tablier en cotonnade.

— Bonjour mademoiselle, — il souriait— comment va votre journal ? Je sais que ça fait un bon moment que vous l'écrivez, vous n'allez pas le nier.

— Qu'est-ce que vous dites ? — lui ai-je demandé en faisant semblant de ne pas avoir compris. Il a poursuivi imperturbable :

— Vous n'allez pas me faire croire que vous ne savez pas de quoi je parle, n'est-ce pas ? Ce ne serait pas honnête. Sachez que j'ai la certitude que vous y travaillez très souvent, j'en suis informé. Je suis sûr que sa lecture sera très intéressante. Je suppose qu'il est bien avancé, non ?

J'ai dû mentir pour ma propre sécurité, je m'étais jurée de ne pas le faire mais ses paroles trop aimables ne m'ont pas rassurée. Devant son attitude mielleuse motivée par son intérêt, j'ai fini par céder, je

ne pouvais pas faire autrement, je savais qu'un jour ou un autre il faudrait affronter la réalité. Il était évident qu'il était venu chercher mon journal et il ne partirait pas sans l'avoir entre les mains.

Je me suis faite prier un bon moment, ainsi je donnais plus de valeur à mon trésor. Heureusement il était bien avancé.

Le sous-préfet insistait avec ses airs d'innocence et de sympathie non dépourvus d'arrogance. Par moments cela m'apaisait, mais son aplomb et son audace me crispait. Il savait très bien que j'étais à sa merci, seule face à lui et que de toute façon je serais obligée de lui donner le manuscrit.

Je ne sais pas si j'ai réussi à le tromper. Il s'est montré surpris lorsque très sérieusement je lui ai demandé :

— Êtes-vous au courant que le journal est en catalan ? Peut-être sa lecture ne sera pas aisée pour vous.

Sa réponse a été rapide :

— Je m'en doutais. Ne vous en faites pas, il n'y aura pas de problème. Je ne connais pas cette langue mais je trouverai le moyen de le lire.

Et toujours aussi sympathique il a ajouté :

— Merci beaucoup pour votre cadeau, car j'imagine que vous me l'offrez, n'est-ce pas ? Vous pourrez en commencer un autre quand vous le souhaiterez, il pourrait même être plus réussi. Celui-ci aura servi à vous entraîner et le suivant sera encore meilleur. Je vous remercie encore pour votre gentillesse.

Je lui ai dit que probablement j'allais en commencer un autre comme il me suggérait et qu'il serait le définitif, et cela m'a soulagée. Maintenant il faut absolument que je planque sérieusement celui-ci, l'authentique. Il va être drôlement déçu quand on va le lui traduire, je parle de tout et de rien, sans plus. Il retiendra uniquement que mon pays, ma famille et le temps d'avant me manquent, rien en fin de compte. Je ne dis pas grand-chose sur le camp, en tout cas rien qui puisse être compromettant.



Au fait, il m'a dit qu'il avait une bonne nouvelle sur le camp pour moi et mes camarades et qu'elle nous ferait plaisir. Il paraît que la semaine prochaine il y aura du changement au menu du dimanche. Dimanche prochain nous mangerons du riz avec des œufs au plat et en plus les enfants auront du lait. On comprend que le lait accompagnera le café du matin.

Teresa, qui nous avait observés tout le temps, est venue me voir en me rappelant qu'elle avait eu raison et m'assurant que lorsque j'écris elle a l'impression que quelqu'un m'épie. C'est peut-être vrai puisqu'il m'a dit qu'il était sûr que le journal était très avancé. Comment pouvait-il le savoir ? Teresa m'a dit qu'elle tâchera de s'informer et qu'elle y arrivera parce qu'elle est très obstinée. Et elle a jeté un regard hostile vers le coin de la philippine. Je ne pense pas que cette femme ait quelque chose à y voir, je crois que Teresa voit des fantômes là où il n'y en a pas.



Aujourd'hui je recommence à écrire tous les jours. C'est devenu une habitude, une façon de faire acquise à force de résolution et de persévérance.

Pendant environ un mois j'ai eu une terrible angine due à un temps horrible avec beaucoup d'humidité et des courants d'air. J'avais beaucoup de fièvre, je ne savais pas si c'était le matin ou l'après-midi. Je ne pouvais rien avaler. Heureusement notre amie l'infirmière m'apportait de temps à autre une infusion bien chaude.

J'ai eu de la chance. Quand j'étais au plus mal ils m'ont amenée à l'infirmierie du camp. Oui, maintenant nous avons une infirmierie ! Apparemment ils l'ont installée suite à l'épidémie d'angines. J'ai été la première mais elle a été vite pleine. C'est pour les premiers soins, à ce qu'ils disent, et s'il y avait aggravation ce serait

l'hôpital. C'est notre infirmière qui m'y a amenée, le local venait à peine d'être aménagé. Tout cela était impensable avant la venue du général. Il y a eu d'autres changements, pas beaucoup, mais une infirmerie et une ambulance nous rendent plus optimistes face à l'avenir.

Ils y ont installé quelques lits d'hôpital. Je peux donc dormir dans un lit en fer sur une paille qui sert de matelas et j'ai une couverture en coton. C'est le rêve ! Dommage que les angines guérissent ! On y est si bien !

Ici je suis à l'abri malgré le maudit vent du nord, au moins il y a une porte, même si le toit est en tôle. Je ne sais pas à quoi servait ce local mais maintenant il est bien utile. Il n'y a pas de cuisine mais l'infirmière a un réchaud à alcool pour faire des cataplasmes de lin, des tisanes d'eucalyptus ou de tilleul. Elle soigne les petites blessures avec de l'eau oxygénée et en désinfecte d'autres avec de la teinture d'iode. Elle prépare aussi de la soupe de bouillon Maggi avec des vermicelles que nous mangeons tous les jours. C'est vite prêt, quand l'eau bout elle y jette les cubes et ensuite les vermicelles. Je trouve cette soupe délicieuse, j'en prendrais tout le temps. Du coup, plus que jamais, je hais les haricots rouges, je ne peux plus les voir en peinture. L'infirmière dilue aussi du lait en poudre que nous buvons matin et soir. Comme nous ne pouvons rien avaler, notre alimentation se réduit à un verre de lait avec du sucre matin et soir - le sucre est à moi - et la soupe Maggi le midi. S'il reste un peu de lait, elle me le laisse avant de partir dans un petit pot en aluminium avec couvercle. Avant qu'elle n'ait traversé le seuil je l'ai déjà avalé.

Le lait en poudre me rappelle que pendant la guerre on en donnait aux écoliers pour le goûter. C'était un cadeau d'amis quakers américains et d'enfants gallois pour venir en aide aux enfants de chez nous.

Etant donné que j'ai des nouvelles commandes de portraits de gendarmes, j'espère rentrer quelques sous pour acheter un lait qu'on vend ici qui est semi-liquide mais pas condensé, je crois que c'est du lait déshydraté. Il est dans des boîtes en fer et en carton qui ferment hermétiquement et il faut seulement y ajouter de l'eau très chaude ; ensuite il faut bien touiller. Il est sans sucre et il est très bon. Une fois bien battu il devient épais et c'est délicieux.



Pour soigner l'angine, l'infirmière prend des pinces très longues avec un morceau de coton au bout qu'elle trempe dans une sorte d'encre bleue, un antiseptique très fort qui brûle la gorge. J'ouvre grand ma bouche et elle me fait des applications. Sur ma poitrine et mon dos elle a dessiné avec un pinceau et de la teinture d'iode une grille à carreaux semblable à celle d'une prison. Ces remèdes simples et quelques aspirines m'ont énormément aidée.

Même si la fièvre a beaucoup baissé, je n'avais pas envie de quoi que ce soit, y compris l'écriture jusqu'à ce jour, je suppose que c'était mon état de faiblesse. C'est pour cette raison et pour me distraire que je me suis mise à observer le travail de l'infirmière, sa façon de nettoyer une plaie, de bander un pied ou un bras, de faire des cataplasmes etc. On en apprend toujours ! Je connais aujourd'hui des choses que j'ignorais complètement il y a quelques mois. Je crois que j'ai appris comment soigner certaines blessures et peut-être même la façon de faire les piqûres.

Elle me fait faire des gargarismes avec de l'eau bouillie tiède, du citron, du bicarbonate et quelques gouttes d'eau oxygénée, une recette maison qui m'a fait beaucoup de bien. Je crois que dorénavant je saurai mieux me soigner. Quand on est seul il vaut mieux savoir un peu de tout au cas où.

Je dois reconnaître qu'après la visite du général responsable des camps d'espagnols il y a eu des améliorations, par exemple côté nourriture. Comme il me l'avait annoncé, nous avons un jour par semaine du riz bouilli et des œufs au plat, un œuf pour deux. Le pain arrive déjà tranché, un bout le matin avec le café et un autre à midi. Si le jaune n'est pas trop cuit, nous y trempions le pain à tour de rôle ; le blanc on le découpe. Si l'œuf est trop fait on le partage en deux plus facilement. Deux dimanches nous avons eu des macaronis avec de la sauce tomate, mais en semaine il n'y a aucune différence. On a obtenu aussi du lait pour les enfants, un verre le matin avec le pain et un autre le soir. Le midi ils ont les haricots et une tranche de pain. On nous a promis qu'il y aura encore des changements. On verra bien...

Teresa est venue me voir avec la boulangère, Lolita et sa sœur Carmen. Presque toutes les camarades sont venues me voir, surtout Aurélia qui se languit. Teresa m'a expliqué qu'elles ont l'intention de faire une fête prochainement.

— Une fête ? — leur ai-je demandée un peu étonnée.

— Oui, nous voulons élire une miss dans chaque salle, ça te surprend, pas vrai ? On veut le faire comme il faut, avec un jury et tout.

Je ne l'ai pas laissée finir.

— Je ne suis pas d'accord. C'est tout ce que vous avez à faire ? Un truc aussi banal et décadent ?

Teresa poursuivait

— S'il te plaît, écoute-moi. Que ça te plaise ou pas nous sommes venues te dire que tu es candidate, nous t'avons choisie.

— C'est une plaisanterie ? Mais, comment pouvez-vous penser à ces bêtises ? Je n'ai jamais aimé ces histoires de miss, j'ai toujours trouvé que c'était stupide, je regrette mais ce n'est pas du tout mon truc. Qu'est-ce qui vous a amené à imaginer une farce pareille ? Je

ne veux rien savoir, ça ne me plait pas du tout et vous le savez bien. Vous avez compris ? En plus je suis malade.

Teresa est devenue sérieuse en ajoutant :

— Bon, nous avons encore quelques jours. Commence à te préparer, tu n'as pas le choix, tu as déjà été choisie. Ce n'est pas seulement pour récompenser la beauté, mais aussi les qualités morales d'une jeune fille. De toutes celles de notre salle deux ont été choisies. Vous êtes ex-aequo, toi et Itziar, la jeune basque qui avait été si malade.

— Itziar ? D'accord, pas de problème, je lui cède ma place. C'est une beauté authentique, si belle, avec des traits doux et délicats. Elle a en plus un caractère bien trempé et elle est fidèle, généreuse, polie et courageuse face à l'adversité. Ses yeux reflètent sa grandeur d'âme. Oubliez-moi, tout au plus je pourrais faire partie du jury.

— Tu vas te taire ? Ne sois pas idiote, je t'ai déjà dit que l'élection a eu lieu et qu'à la majorité nous avons décidé que vous le seriez toutes les deux, elle au dortoir et toi à l'infirmerie. Etant donné qu'ici il y a des femmes de toutes les salles, on te propose en tant que Miss Infirmerie. Le vote aura lieu cet après-midi et comme tu es la seule ici à avoir été présentée, forcément tu seras élue. Tu comprends maintenant ?

— Mais qu'est-ce que tu dis ? Absolument pas, non, je ne veux pas. Ne comptez pas sur moi pour une absurdité pareille. C'est frivole, vous vous êtes trompées de personne. Je ne peux pas accepter, vous devriez me regarder avec mes propres yeux.

— Tu ne peux pas nous faire ça, et encore moins à moi. J'ai défendu bec et ongles ta candidature, tu ne peux pas tout envoyer valser, et en plus c'est déjà fait. Nous voulons tout d'abord briser la monotonie de cette vie si affreusement insipide. Il n'y a pas de mal à vouloir faire quelque chose pour y arriver, ne serait-ce que pendant quelques heures. Nous avons voté démocratiquement, tout

le monde pouvait présenter une candidate et pouvait vanter les qualités d'une jeune fille, tu comprends ? On ne connaît pas tout le monde et justement tes qualités n'ont rien à envier à celles de la jeune basque dont tu as si bien parlé. Nous te voyons avec notre propre regard, arrête de dire que c'est une folie. Même ceux de dehors sont au courant et ils sont d'accord.

— Qu'est-ce que tu entends par « ceux de dehors », de qui parles-tu ?

— De tes amis français, bien sûr.

— Mes amis français ?

— Ceux que tu connais mieux que moi. Le sous-préfet, ceux de *La Dépêche*, la gentille infirmière, et même le commandant est au courant. Et, sais-tu ce qu'il nous a promis ? Un goûter avec du pain et du chocolat pour les jeunes et peut-être aussi des habits neufs pour eux le jour de la fête. Tu ne trouves pas que ça sent la manipulation à plein nez ?

— Et qu'est-ce qui a été décidé finalement ?

— On n'est pas très confiantes à vrai dire. Il ne faudrait pas que les jeunes n'aient qu'un ballon de foot au lieu d'habits neufs. C'est pour ça que ce serait bien que tu parles avec eux dès que possible. Il faudrait que les enfants soient habillés comme il faut ce jour- là. Nous voulons que cette fête renforce les grandes valeurs éthiques de nos femmes. Nous comptons sur toi, tu es obligée, tu comprends ? En plus, l'infirmière m'a dit que tu vas très bien, que tu traînes parce qu'ici tu es mieux traitée, moi aussi je le ferais, c'est sûr. Donc à plus tard et arrête de dire des bêtises.



Finalement la cérémonie a eu lieu. C'est inouï, mais elle était attendue comme une fête de village. Il ne manquait plus que la fanfare

pour les sardanes, le traditionnel chapiteau pour le bal, les géants et les nains dansant dans tous les sens et une chorale. Des cris, du bruit et de l'allégresse il y en avait à revendre. Tout un spectacle.

En début d'après-midi quelques camarades sont venues me voir pour m'aider à m'habiller. Hier matin, avec l'aide de l'infirmière, j'ai lavé ma tête avec de l'eau chaude qui avait mis longtemps à le devenir car le réchaud est très petit. J'ai pu aussi me laver le corps sommairement. Il fait encore un peu froid mais l'infirmier ferme avec une porte, et en plus ils ont fait une sorte de petit recoin avec deux couvertures. Cette toilette m'a fait beaucoup de bien mais pour ne pas retomber malade, j'ai passé un petit moment au lit, histoire d'être complètement sèche.

J'ai fait une coiffure floue, quand les amies m'ont vu elles ne me reconnaissaient pas. Hier j'avais bien essoré mes cheveux et le petit réchaud avait fait le reste. Aujourd'hui ils sont soyeux et jolis.

Je croyais que j'allais m'habiller comme d'habitude mais elles avaient déjà tout manigancé. Elles ont apporté une robe longue en soie bleu marine que je ne sais pas d'où elle sort. Elle est échan-crée, surtout au dos, et sans manches. « Je vais retomber malade » ai-je pensé, mais pour le moment ça va. Bien entendu elle était trop large et comme on n'avait pas le temps de l'arranger, Milagros a mis des grosses épingles à nourrice à l'arrière de ma taille pour faire une pince. Une femme de l'infirmier m'a passé un miroir et alors j'ai pu constater ma maigreur. J'en déduis que cette robe procède aussi du lot de l'autre jour. Au fait, la mère du médecin n'est plus réapparue depuis ce jour-là.

Naturellement, avec une si grosse pince derrière on ne pouvait regarder la robe que par devant. La solution a été un magnifique châle de Manille, que je ne sais pas non plus d'où il sortait, brodé, avec une grande frange. C'était parfait parce qu'il cachait toutes ces épingles. Je me laissais faire et quand tout a été fini nous sommes

allées vers notre salle au milieu d'un grand chahut. La jeune basque, très maigre aussi, avait une robe noire semblable à la mienne et un châle brodé et coloré mais sans frange. J'imagine qu'elle aussi avait une floppée d'épingles pour tenir sa robe.

Nous sommes allées ensemble jusqu'à la salle où il y avait la grande table. Moyennant des marches faites avec de vieux cageots, nous montions une par une. Il y avait des chaises pour nous asseoir, qui venaient sûrement du poste de garde.

La salle était pleine de fond en comble. Les gendarmes étaient là aussi, bien entendu. Notre arrivée était accueillie avec des cris et des applaudissements. Une fois installées, j'ai remarqué que je ne connaissais personne à part ma camarade. Au fait, j'ai failli me casser la figure car en montant les marches, je me suis pris le pied avec la frange du châle et j'ai été à deux doigts de tout envoyer valser et de tomber par terre. En plus j'avais des chaussures noires à talon haut et ce n'était pas très stable.

Du haut de la table on avait l'impression d'être sur scène. Ils ont commencé à nous appeler une par une et ils nous mettaient « l'écharpe ». Sur la mienne il y avait : « Miss Infirmerie 1939 ».

Ensuite on nous donnait un bouquet...d'herbes. Des longues tiges d'herbe verte faisant office de bouquets. En regardant le mien, je ne savais pas si je devais rire ou pleurer. Ce cérémonial était tellement comique qu'on se serait crus dans un film de Charlot.

Après une forte ovation le premier acte a été fini. Comme le bouquet n'était pas attaché, beaucoup le perdaient en descendant ces marches improvisées à cause des bousculades et des amies qui voulaient nous embrasser. Très vite nous nous sommes retrouvées dans la cour.

C'est là que l'on distribuait du pain et du chocolat. Les enfants s'en sont donné à cœur joie, ils en ont repris plusieurs fois jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus. Ils étaient tous prêts à recommencer la fête



tant qu'il y aurait encore du chocolat. On voyait la joie sur leurs visages. Ils portaient de nouveaux habits, déjà usés mais qui paraissaient neufs tellement on avait pris soin de les arranger. Les femmes aussi, toutes avaient fait leur possible pour être au mieux et c'était réussi pour la plupart. Le camp avait un aspect différent, ce n'était pas le même.

Tout s'est passé très vite, et ce n'est que plus tard que j'ai vu que toute la hiérarchie était présente, y compris le sous-préfet qui avait un appareil photo et qui nous avait photographiées. « Un événement mémorable », a-t-il dit.

Très aimablement il est venu vers moi pour me saluer et il m'a demandé la permission de me faire quelques photos. Il a dit aussi qu'il me trouvait très jolie, surtout sans les nattes. J'ai l'habitude, tout le monde me dit la même chose, il faudra que je me décide à me coiffer toujours de cette façon. Les journalistes m'ont dit qu'ils aimeraient parler de moi dans leur journal *La Dépêche* et peut-être cela m'aiderait à trouver un emploi et sortir du camp. Les yeux inquisiteurs du sous-préfet allaient dans le même sens. Je leur ai dit de faire ce qu'il leur semblerait le mieux. Le sous-préfet a promis de m'apporter les photos la prochaine fois.



Peu avant le repas le sous-préfet a demandé à ce que l'on vienne me chercher en urgence. Quand j'allais quitter le dortoir, je ne sais pas pourquoi, j'ai tourné la tête et je les ai vus.

C'étaient des civils, mais pas les français habituels. Et une petite voix m'a mise en alerte. Ils étaient accompagnés de gendarmes, il y avait chez eux quelque chose de particulier et mon cœur s'est accéléré. En apercevant ces personnages singuliers, la nervosité et la préoccupation pour notre sécurité ont refait surface.

Teresa a surgi devant moi sans que je la voie, elle venait en sens contraire pendant que j'avais la tête tournée. Elle m'a demandé où j'allais à l'heure du repas et ma réponse l'a laissée sans voix.

— Faites attention à ceux qui viennent de rentrer par l'autre porte, ce sont des civils. Ils viennent peut-être pour nous, je ne sais pas, méfiez-vous. Ils n'ont l'air d'être ni français ni réfugiés. Préviens les autres car occupées avec le repas, il se pourrait qu'elles ne leur prêtent pas attention. Dis à Aurélia de me garder mon plat, je sors un moment et reviens de suite.

Quand j'arrivais dans la cour, près du poste de garde, j'ai aperçu le sous-préfet qui parlait avec des gendarmes. En me voyant il a fait un geste amical avec la main et peu de temps après il est venu vers moi. Il m'a serré la main gentiment comme d'habitude et s'est intéressé à ma santé. Il paraissait très préoccupé et m'a laissée abasourdie quand il s'est mis à parler des nouveaux arrivés.

Sans ambages il m'a dit que ces personnages n'étaient pas nos amis. Que je ne devais pas croire ce qu'ils diraient, mais tout le contraire, qu'ils étaient décidés à ramener en Espagne un certain nombre de femmes.

J'étais médusée. Deux choses me frappaient : tout d'abord son intérêt soudain pour nous et ensuite le mécontentement qu'il ne pouvait pas dissimuler. Il prétendait m'avertir d'un possible danger même si, évidemment, c'était à nous d'en décider. Mais ce qu'il ne me conseillait surtout pas de faire c'était de rentrer, tout au moins pour le moment, puisque tout était « follement envenimé par la haine et la vengeance », c'étaient ses mots ; je n'avais qu'à me rappeler du mari de Teresa. Et il savait par ailleurs que le fait d'être des femmes n'exonérait pas de culpabilité. Mais surtout il m'a dit avec angoisse que si un jour je décidais de quitter le camp pour revenir chez moi dans les circonstances actuelles, il serait très inquiet et se ferait beaucoup de souci pour moi, et même que je lui manquerais.

Il disait cela avec angoisse, « pour vous et pour vos amies », a-t-il rectifié aussitôt, probablement en voyant mon air étonné.

Je l'ai rassuré en lui disant qu'il n'était pas question de rentrer pour le moment.

Décidément ce n'est pas le même homme qu'au début, il a énormément changé ou peut-être il a commencé à nous comprendre et il a rectifié vis-à-vis de nous. On dit qu'il n'y que les imbéciles qui ne changent pas d'avis.

Dès que j'ai pu je suis revenue et je n'ai plus vu ces personnages. Teresa était avec les basques.

— Moi maintenant je n'ai peur de rien, de rien du tout. J'ai appris à vivre avec la peur, les chiens de garde ne m'effrayent plus. Si cet être méprisable avec sa tête d'épouvantail aigri croit que ses mots m'ont impressionnée et que demain matin je vais rentrer, il se trompe vraiment. Mon mari, assassiné par eux me l'a interdit et j'accomplirai sa dernière volonté, je ferai uniquement ce qu'il m'a demandé. A quoi ça aurait servi sinon ? Je ne rentrerai pas, même si mes enfants y sont, mes pauvres enfants ! Ils n'ont plus de père, il ne faudrait pas qu'ils perdent aussi leur mère, je le jure ! Tout ce qu'ils veulent c'est nous diviser, semer le doute. Ils savent que notre terre nous manque, les fumiers !

Il y avait plusieurs groupes et tout le monde donnait son avis. La mère de Lolita crochetait toujours sa dentelle interminable, elle avait les yeux rouges, elle avait pleuré, elle n'avait pas touché à son assiette. Aurèlia, assise, pleurait et son fils essayait de la consoler.

— Nous ne partirons pas tant que papa ne l'aura pas dit, pas vrai maman ?

— Quelqu'un peut m'expliquer ce qui s'est passé ? J'ai levé la voix au-dessus de tous ces cris.

— Oui, ma belle, je vais le faire — a dit Teresa — tu as raté une bonne scène. Tu avais raison, ils n'étaient pas français, et s'ils viennent

souvent nous aurons du théâtre à l'oeil. Ils étaient quatre comédiens, très mauvais d'ailleurs, ou plutôt trois et demi parce que l'un d'eux était tellement petit qu'on peut dire qu'il n'était qu'une moitié d'homme. On aurait dit un de ces personnages qui se déguisent pour les processions de Semaine Sainte avec des perruques et des barbes et les yeux maquillés pour paraître plus sinistres. Ce type avait un uniforme bleu marine avec des bottes militaires, on ne voyait que son gros nez et des lunettes tellement épaisses que je parie qu'il ne voyait pas à un mètre. C'est le seul qui a parlé, en castillan bien sûr. Ils ont posé beaucoup de questions, toutes pour nous faire tomber dans le piège : qui n'avait pas de famille, qui était veuve jeune ou mal mariée, il l'a dit comme ça ! Et en essayant de savoir il est allé vers les basques, peut-être parce qu'elles sont toutes jeunes. Il voulait aussi savoir si les français nous traitaient bien, si la nourriture était suffisante... Ils s'inquiétaient pour nous ! Quelle bande de malpropres ! Comme si notre sort les avait préoccupés pendant la terrible « retirada », surtout sous leur pluie de mitraille. Se demandaient-ils si nous pouvions manger ne serait-ce qu'un trognon de pain, si nous avions un abri, des médicaments, des chaussures, après toutes ces journées de marche au milieu de la neige, perdues dans les montagnes ? Ce n'étaient pas des sacs de nourriture ou des couvertures qui nous tombaient dessus, mais des bombes, de la mitraille de leurs avions ! Avaient-ils pitié de nous quand nous enterriions nos morts ou nous les abandonnions déchiquetés dans n'importe quel recoin ? Je me rappelle un terrible bombardement où tous les membres d'une famille qui avait partagé avec moi une boîte de viande sont morts. Seulement une fillette de six ou sept ans s'en est sortie, elle a été accueillie par des voisins. Personne ne les a enterrés, les pauvres ! Mais ils n'ont pas été déçus du voyage, nous les avons complètement ignorés, personne n'a répondu à leurs questions. Ensuite ils ont changé de tactique en demandant où étaient nos proches. Ils voulaient des noms et prénoms, villages ou villes puisque, soi- disant, ils disposaient

des moyens d'aller les voir et leur donner de nos nouvelles. Ils feraient en sorte qu'ils ne manquent de rien et quand ils reviendraient ici ils nous apporteraient leurs nouvelles fraîches. Tout le monde leur a tourné le dos en silence. Ici en tout cas, ils ont fait chou blanc.

Une des basques l'a interrompue en s'adressant à moi :

— Ecoute, Teresa oublie de te dire que moi j'ai parlé avec eux. En plus d'elle bien sûr !

— Oui, c'est vrai, mais en euskera, alors ils n'ont rien compris. Le seul mot qu'ils auront saisi c'est Gernika que tu as répété plusieurs fois.

— Peut-être, mais je n'ai dit que la vérité, et ils le méritaient croyez- moi. Rien que de les voir de si près me donnait la nausée et je n'ai pas pu me taire. Je leur ai dit que nous étions fières d'être les filles de notre peuple et que jamais nous ne leur pardonnerions ce qu'ils ont fait à Gernika.

Il paraît qu'après les basques ils sont allés vers la boulangère et lui ont demandé si elle trouvait acceptable que son fils reste là dans ces conditions, que le premier souci d'une mère aimante et décente devait être qu'il ne manque de rien, et que tous les deux seraient beaucoup mieux chez-eux en paix et tranquilles.

La boulangère blonde, dont le castillan est un peu rustre, leur a dit en s'emmêlant les pinceaux qu'ils feraient mieux de s'occuper d'eux, car s'ils continuaient à les importuner de la sorte il se pourrait qu'ils repartent avec une tête au carré.

L'apothéose a eu lieu avec Teresa. Elle les a titillés en leur demandant ce qui pouvait arriver à une mère qui aurait laissé ses fils là-bas.

— Mais quel genre de mère êtes-vous ? Vous avez laissé vos enfants seuls ! Et votre mari ? Il ne serait pas par hasard pas un de ceux qui sont mêlés à des affaires louches, un de plus ? Ou peut-être faisait-il partie de ces fanatiques rouges séparatistes, origine monstrueuse de tous les maux qui frappent l'unité de la patrie ? Ceux qui rentrent savent très bien qu'ils sont traités avec bonté et compréhension.

Il allait poursuivre mais Teresa lui a demandé :

— Alors, pourquoi les fusille-t-on ?

Il a répondu que ce n'était pas vrai, que parmi ceux qui rentreraient ils ne retenaient que quelques rares leaders coupables de cruauté pendant la « Croisade » pour les juger plus tard.

— menteur, hypocrite, hors de ma vue ! Si jamais tu revenais, sois certain que je te casserais la figure avec mes propres mains !

— Bon, j'imagine que maintenant vous voudrez connaître la vision officielle des français — leur ai-je dit — . Je vous assure qu'elle n'est pas la même que celle de ce jour lointain qui nous a laissées si amères. En fait, pour le moment, ils ne nous conseillent pas du tout de rentrer, il semble que ce serait très dangereux. Qu'en dites-vous ?



Je crois me rappeler que chez nous les cerises arrivent à la mi-mai. Ici elles le font plus tard, nous sommes mi-juillet et demain j'irai cueillir des cerises. C'est très bizarre ! Cet après-midi ils m'ont annoncé que demain matin après le café, je dois être prête à sortir du camp .Il faut y être à sept heures et quart et je dois amener avec moi deux garçons pour m'aider. Nous irons avec l'ambulance et devons porter quelque chose pour les mettre. Il paraît qu'un paysan nous les offre pour les enfants, c'est bien la première fois que cela arrive. Je le remercie du fond du cœur, demain les enfants du camp mangeront des fruits ! Sergi et Jordi viendront avec moi, ils sont très contents. Aurèlia me prêtera un grand foulard pour faire un ballot et la boulangère un gros panier. La mère de Lolita en a un plus petit, on verra bien ce que nous pourrons ramener avec tout cela. Je me demande pourquoi c'est moi qu'ils ont désignée, peut-être parce que je fais la classe aux enfants. Dans tous les cas c'est un bon cadeau et tout le monde est content. Si demain nous avons du mauvais temps comme

aujourd'hui et que nous devons monter sur l'arbre ou le secouer, nous aurons de la boue partout, car il a beaucoup plu. Mais, comme je disais à Lolita, je m'en fiche s'il pleut ou pas, je suis folle de joie, c'est la première fois que je vais franchir la maudite grille et c'est un cadeau immense ! Et pas besoin de dire dans quel état sont les enfants ! On ne va pas fermer l'œil de la nuit ! Manger des cerises, rien que d'y penser j'en ai l'eau à la bouche ! Ce sera très sympa, j'aurai l'impression de quitter le camp pour toujours ! Les amies nous attendront avec impatience pour faire le partage, tout le monde va les goûter. J'ai l'intention d'en manger des tas en haut de l'arbre, et en même temps je pourrai découvrir notre environnement.

Je voudrais que ce soit demain déjà ! Je pense que nous devrions trouver un moyen de remercier la personne qui nous les offre pour qu'il sache le beau cadeau qu'il nous fait ! Je suis impatiente, heureusement l'après-midi passe vite, la nuit est déjà plus longue mais après, le matin, le café et hop ! Dehors, la liberté rêvée, un monde différent, un pays inconnu...Evidemment je sais que ce n'est qu'une parodie de liberté, une petite tromperie, mais demain je veux la faire mienne, même si elle ne dure qu'une ou deux heures.

Nous sortions pour la première fois du camp et c'était pour aller cueillir des cerises ! Sergi et Jordi m'accompagnaient satisfaits. Avec nous, quatre gendarmes dont le chauffeur de l'ambulance, nous étions bien protégés comme d'habitude. Enfin, un matin nuageux de juillet encore frais et pluvieux, j'allais franchir la grille en fer, les gros barreaux et les cadenas.

Il était encore tôt et nous espérions qu'avec le jour, le soleil serait indulgent avec nous qui en avions tant besoin. L'ambulance nous attendait dans la cour. Une fois à l'intérieur elle a commencé à rouler lentement, on ne voyait pas grand-chose car la lueur venait par devant et les gendarmes nous la cachaient. Nous étions comme des prisonniers. Heureusement l'un d'eux s'est mis à parler, j'avais fait le portrait

de l'un de ses collègues et il voulait savoir si pour lui ça irait aussi. Je lui ai répondu que je ne pouvais pas savoir car je ne voyais presque rien et alors il a ouvert les petits rideaux des fenêtres. Tout de suite la clarté a envahi l'habitacle, je l'ai bien regardé et je lui ai dit que ce serait possible. Il y avait très peu de différence avec les autres, la même moustache, les cheveux ras et le képi. Il n'y avait que les yeux, le nez, la rondeur du visage qui changeaient, le reste c'était pareil. Le même temps de travail pour tous ! Il a été tellement satisfait qu'il a laissé les rideaux ouverts et j'ai pu regarder par la fenêtre sans problème.

Sur les sommets la lumière était encore faible, elle se déployait sur les montagnes comme un large ruban bleu. Tout défilait vite et par la fenêtre ouverte de devant, pénétrait une senteur de terre humide, d'herbe nouvelle qui me faisait revenir à la vie. Les arbres devenaient vite des tâches vertes, l'herbe était courte, l'air frais. Un peu plus loin, un bois de sapins, les branches des arbres semblaient nous saluer, le feuillage était épais, si nouveau et si beau ! J'absorbais et je gardais en moi cet air rempli de forts arômes champêtres qui inondaient mon visage et m'éveillaient. On ne voyait personne, peut-être parce qu'il était encore très tôt. Je n'ai pas vu de village, seulement quelques fermes isolées. De temps à autre des bandes d'oiseaux passaient en criant.

L'air était limpide et transparent après la pluie de la nuit et la vallée était solitaire. On suivait un chemin de peupliers sveltes au bord d'une petite rivière. Le ciel était nuageux mais il ne pleuvait pas. Au loin, des bosquets de sapins descendaient la pente. Nous étions sur une petite route de campagne et ensuite nous nous sommes retrouvés sur un chemin de terre qui menait à un champ. C'était notre destination.

Au milieu d'un terrain plat il y avait un grand, un unique cerisier. Un arbre énorme, démesuré, un vieux cerisier bourré de fruits. Quel régal !

Un vrai cadeau ces cerises, grosses, charnues, juteuses et brillantes, à la chair ferme. Des cerises goûteuses et sucrées qui paraissaient



artificielles mais en les mordant elles craquaient et étaient juste à point. On les dévorait et on les avalait avec délectation, c'était un délice après tous ces mois sans manger de fruits ! C'était un véritable besoin et je me demandais si je n'étais pas en train de rêver. Dès notre arrivée j'étais montée sur l'arbre et avais accroché le gros panier à une branche que je remplissais. Jordi et Sergi avaient noué le gros foulard pour un faire un ballot et étaient montés sur l'autre côté de l'arbre.

Les gendarmes, debout, goûtaient les plus basses. Le feuillage était épais et rempli à ras bord de cerises mais complètement trempé. Je sentais les gouttes fraîches sur mon visage et de temps à autre j'essuyais mes yeux pleins d'eau. Ma robe aussi était trempée et mes nattes mouillées s'emmêlaient dans les branches. On ne dirait pas, mais ramasser des cerises ça prend du temps. Finalement nous avons terminé le travail, j'étais très fatiguée, les bras me faisaient mal.

Nous sommes rentrés en silence. Les gendarmes avaient tiré les rideaux et nous, épuisés, n'avions pas envie de parler. Au fond de moi j'étais contrariée en pensant que nous étions de plus en plus près de notre cage. Je serais restée volontiers n'importe où. Il devait déjà être très tard, près de midi, on arriverait plus ou moins à l'heure de la popote.

J'ai trouvé le retour plus long que l'aller parce qu'on n'y voyait rien, je me suis même assoupie un peu. Pas étonnant puisque je n'avais pas fermé l'œil de la nuit.

Finalement l'ambulance s'est arrêtée. Les gendarmes ont ouvert la porte et je suis revenue à la réalité que je voulais fuir. J'étais à nouveau dans l'esplanade du camp. Il y avait deux voitures garées, une blanche et une noire, j'ai supposé que la blanche était celle du médecin.

J'aurais aimé rester dehors, mais je marchais vers la porte qui d'un moment à l'autre allait s'ouvrir sur nous.

J'ai vu qu'il y avait beaucoup de gens dans la cour, on aurait dit qu'ils nous attendaient mais, il était tard, c'était l'heure du repas...

Que se passait-il ? Je voyais Fina, Lolita, Aurèlia, la boulangère, Teresa et plein d'autres femmes de notre salle mais je ne comprenais toujours pas. En franchissant la porte j'ai vu un panneau assez visible mais que je n'avais pas remarqué le matin en partant. Il était en français et disait :

## ATTENTION, INTERDICTION D'APPROCHER

### *Empestées*

Je me suis mordu les lèvres. Soudain j'avais envie de vomir, les cerises me revenaient amères à la bouche. A ce moment- là j'ai compris pourquoi les gens du village ne s'approchaient pas de nous.

Des gendarmes sont venus vers moi et m'ont dit en français :

— Vite, dépêchez-vous, cela fait plus de trois heures qu'on vous attend au poste de garde ! Laissez tout et venez avec nous, vite !

Je me suis affolée. Qu'est-ce qui se passait ? J'ai donné mes cerises à Sergi qui était tout blanc et commençait à pleurer.

— Vas-y, dis à ta mère qu'on me demande au poste de garde, je reviendrai tout de suite. Allez Sergi, cours et prend les cerises... !

Je mentirais si je disais que je ne tremblais pas en passant cette porte. Tout d'abord j'ai vu le commandant accompagné d'une dame jeune et belle, aux yeux vert émeraude, coiffée d'une casquette de sport blanche comme celle des aviateurs, qui lui couvrait les cheveux et les oreilles et se nouait sous le menton. Elle était aussi habillée en blanc.

Ils semblaient tendus, surtout la dame qui n'arrêtait pas de me regarder mi-curieuse, mi- inquisitrice, tout en m'observant de haut en bas l'air inquiet, du moins c'est comme cela que je l'ai perçu. De mon côté je ne savais pas comment faire. J'aurais voulu fondre tellement mon aspect était désastreux ; les cheveux ébouriffés, les nattes défaits à cause des branches et l'eau des feuilles du cerisier, j'étais vraiment mal à l'aise. En plus j'étais extrêmement fatiguée, je n'avais mangé que les cerises qui m'étaient restées sur l'estomac.

C'est le commandant qui m'a annoncé la nouvelle, l'étrange nouvelle qui m'a profondément remuée. En rentrant je me disais qu'il y aurait sûrement une explication rationnelle. Je réalise maintenant que le destin peut nous réserver de drôles de surprises. L'explication était toute simple mais je n'arrivais pas à l'intégrer et me demandais si j'étais réveillée ou si ce n'était qu'un rêve.

Dans ma situation la vérité était difficile à admettre, si tant est que ce fut vrai. Mon Dieu, je n'y croyais pas !

— Cette dame — répétait le commandant pour le deuxième fois — est venue vous chercher, elle est décidée à vous sortir du camp et elle attend votre réponse. Vous ne sortirez que si vous êtes d'accord, bien sûr, cela fait plus de trois heures qu'elle vous attend.

Je ne savais pas quoi répondre, figée comme une statue, l'air stupide et incapable de prendre une décision, ce qui était assez compréhensible vu mon état émotionnel.

Le commandant continuait de me demander si j'étais intéressée par la proposition de récupérer la liberté perdue et quitter le camp pour aller travailler chez cette dame française. J'ai mis un moment à réagir, à réaliser toute la portée de sa question. Bien sûr, cette proposition représentait une magnifique opportunité, peut-être la seule, qui sait, et je devais saisir ma chance. Je n'allais pas renoncer à un contrat de travail, une offre si avantageuse, ce serait du suicide et je ne crois pas être si irresponsable. En plus c'était la seule option légale pour sortir du camp. Il y en avait aussi une autre, rentrer en Espagne, mais elle était totalement écartée.

Rapidement j'ai conclu que ce travail était suffisamment intéressant pour être accepté. J'allais devenir le professeur d'espagnol de ses enfants, autrement dit, professeur de castillan.

J'aurais un salaire à convenir, plus le gîte et le couvert chez elle pour un minimum de trois mois à renouveler. J'ai accepté sans y réfléchir à deux fois.

Je n'avais que quelques minutes pour aller chercher mes affaires et pour dire au revoir à mes amies les plus chères qui devaient être inquiètes. Il fallait que je me dépêche, elles devaient m'attendre. Nous avions encore un long voyage devant nous car, à ce qu'elle disait, on avait perdu un temps précieux et il fallait le récupérer.

Je suis donc allée chercher mes maigres bagages. On pleurait, on se serrait, on se faisait des promesses, on se disait au revoir. Elles m'ont accompagnée jusqu'aux abords de la grille, mais je ne pourrai jamais oublier la profonde tristesse des yeux de la « douloureuse » pleins de larmes, les yeux d'une femme qui était la bonté même, une grande amie, Aurèlia, que je ne pourrai jamais oublier. Tout comme la dernière vision de tout le groupe derrière les gros cadenas restera à jamais gravée dans ma mémoire et dans mon cœur, comme une dernière photo.

Je quittais un monde de souffrance, désespérance, renoncement et misère. Je quittais tous les sentiments perdus dans ces murs, dans la paille pourrie et la saleté ; toutes les heures passées les yeux ouverts par peur, par nostalgie ; toutes les larmes, la douleur et la déception ; toutes les choses haïes et toutes ces personnes inconnues aimées pendant ces mois de captivité et de solitude ; tout ce qui m'a rendu si malheureuse mais qui m'a enrichie en même temps et a renforcé mon esprit en me rendant si forte !

Je partais loin en laissant enfin derrière moi cet enfer qui, bien qu'un peu adouci dernièrement, conservait intact son style dictatorial.

J'emportais mon seul trésor, les pages de mon journal qu'aujourd'hui, déjà loin, je termine. Je pense que j'en commencerai un autre que j'espère sera l'antithèse de celui-ci. Mais avant de refermer ce triste épisode de ma vie, ce souvenir d'heures angoissantes de peur et de solitude à l'intérieur de ce camp de concentration, je finis de raconter le voyage.



Lorsque ce matin pluvieux, brisant le repos forcé de plusieurs mois, je suis sortie cueillir des cerises, j'étais bien loin d'imaginer ce que le destin me réservait. Je ne pouvais pas envisager que quelques heures plus tard je serais dans cette voiture blanche que j'avais prise pour celle du médecin, conduite par une dame inconnue coiffée comme un pilote de courses, qui était arrivée providentiellement et mystérieusement quand j'en avais le plus besoin. Mon Dieu, c'était comme si ma prière de ce matin avait été exaucée, cette plainte qui sortait de mon cœur et qui en réalité n'était qu'un immense désir de fuir, de tout oublier de me libérer de ce malheur qui m'avait retenu de longs mois dans le camp de concentration.

J'avais réussi à en sortir, j'étais une nouvelle jeune femme, pleine de vie et d'énergie, enjouée et même optimiste. Je comprenais que si je m'étais maintenue forte et tenace dans mes convictions et mes objectifs c'était parce que je croyais en moi. Je m'étais proposée de supporter toutes les difficultés, de vaincre la mort et j'y étais arrivée. J'avais aussi réussi à garder le moral que tant d'autres, les pauvres, avaient perdu. Et je me demandais si la jeune fille du matin était la même qui était maintenant dans cette voiture. Je me demandais d'où sortaient la vitalité et la force que je sentais par moments naître en moi, dans ce corps si maigre et si faible.

Au fur et à mesure que nous nous éloignons de ce camp fatidique, avec la liberté retrouvée, je savais bien qu'il y avait encore plein d'inconnues. Quand je revoyais les événements et tout ce que je venais de quitter, je me disais que tout n'était pas encore perdu, qu'il y avait encore de la place pour l'espoir.

Je voulais déjà que ce soit demain, l'avenir guérirait toutes les blessures et j'oublierais peut-être le terrible cauchemar derrière moi, le camp de concentration.

La conductrice m'a sortie de mes pensées, elle parlait un français guttural très fermé. Elle m'a dit que j'aurais peut-être du mal à la comprendre mais, chose bizarre, je la comprenais très bien.

Elle s'adressait à moi avec précaution en me demandant des réponses spontanées. Mais bientôt elle est allée directement au fond de la question sans détours. Elle avait commencé par énumérer une par une les obligations des personnes travaillant pour elle. Il fallait être très exigeant quant au sérieux et la dignité, son personnel devait être mûr et capable, notamment lorsqu'il avait à faire aux enfants. Je faisais oui avec ma tête à tous ces propos.

Elle ajoutait que les rapports du camp mentionnaient que j'étais une jeune fille sérieuse, cultivée et très efficace. Ils trouvaient que j'étais la plus indiquée parmi toutes celles qui auraient pu occuper le poste. Ceci coïncidait avec ses souhaits et s'était confirmé lors du bref l'entretien qu'elle a eu avec moi. De son côté elle était absolument sûre d'avoir fait le bon choix.

Elle précisait aussi que, mis à part mon image de jeune fille jeune et dynamique et les rapports très satisfaisants du camp, un autre facteur très important l'avait aidée dans son choix et c'était mon identité catalane.

C'était pour moi une perception subjective qui m'a laissée un peu confuse. Quel rapport mon identité catalane avec le reste ?

Parmi mes obligations il y avait celle de parler toujours d'une manière correcte. Elle ne tolérerait pas les expressions vulgaires dans les conversations avec les enfants, et il ne fallait pas les tutoyer. Ils avaient déjà une gouvernante, une personne très cultivée et correcte qui vivait aussi avec eux et elle espérait que je m'entendrais bien avec elle. Elle exigeait un langage naturel, élégant mais pas affecté, atout indispensable pour mener à bien ce travail. Pour cette raison elle avait demandé une jeune fille cultivée, issue d'un peuple cultivé, elle voulait une catalane.

Il semblait donc que j'avais été acceptée et choisie pour cet aspect. J'avais été identifiée délibérément par rapport à mon identité et ceci m'embarrassait un peu.

Pendant de longs mois personne ne s'est intéressé à nous. Dans notre exil nous avons manqué de tout ce qui est absolument indispensable pour survivre. Nous avons manqué de solidarité, de dignité et justement un bon nombre d'entre nous faisons partie de cette identité que cette dame semblait avoir découverte. Pourquoi ce devait être absolument une catalane ?

Je me suis dit que peut-être elle était d'origine catalane mais je me trompais du tout au tout, et je pu le constater lorsque plus tard elle en est venue aux confidences.

Ses ancêtres étaient des indiens américains, d'après elle cela se voyait à ses yeux vert émeraude et à sa peau mate. Pendant des générations — elle parlait avec une petite voix— sa famille avait transmis la mémoire et le souvenir de ses racines, en montrant de la rage et de la haine envers les coupables de la soumission, l'imposition culturelle, la dégradation et la disparition de leur peuple.

— Cette infamie vous pouvez la comprendre, et vous pouvez aussi comprendre la raison pour laquelle mon choix est allé vers vous lorsque j'ai eu connaissance de votre identité. Vous êtes suffisamment intelligente pour le saisir et le juger par vous-même.

J'ai pris cela comme un compliment, un stimulus pour prendre conscience de l'existence incontestable d'une culture différente. Certains parmi nos voisins, au moins, le voyaient ainsi, cette dame venait de me le confirmer. Elle reconnaissait notre culture mais en même temps elle m'avait étonnée avec ses principes rigoureux. Ce qu'elle venait de dire m'avait aussi impressionnée car il y avait quelque chose d'absurde dans son raisonnement. Du coup je ne savais pas comment réagir, mon esprit était brouillé et je ne comprenais pas très bien les motifs de ses explications même si je ne

doutais absolument pas de leur véracité. Ne sachant pas quoi dire, j'ai choisi de me taire.

Après avoir écouté ses éloges pas mérités à mon égard, j'étais sûre de quelque chose : elle avait une image faussée, pas juste et inexacte de mes capacités et de mon efficacité.

Je me suis dit que, le moment venu, je ne pourrais pas me laisser aller et me mettre en échec. Il faudrait redoubler d'efforts, rester très attentive, pour faire face et vaincre toutes les difficultés qui pourraient surgir pour que mon travail soit le plus satisfaisant possible. Un nouveau désir naissait en moi, celui de gagner aussi cette bataille. Mon futur ne dépendait que de moi, j'avais devant moi un grand défi et je ne savais pas quel serait le résultat. Je savais que je devrais travailler très dur, mais aussi qu'avec du zèle et de l'enthousiasme je pourrais y arriver. Ce serait pour moi un grand motif de fierté. Je me suis promise à moi-même que je réussirais.

Pendant ce temps, la voiture continuait de rouler me menant vers un lieu de rêve, un petit village caché au cœur des montagnes, perdu au milieu des lacs, tranquille et pittoresque. Les paysages étaient merveilleux, difficiles à décrire, avec des bois impressionnants et d'immenses près d'herbe tendre pour le bétail.

Et c'est ici, dans ce lieu privilégié où je réside maintenant, que les enfants m'attendaient curieux. Mes nouveaux élèves, trois filles et deux garçons avec de longues jambes, des cheveux frisés, et des yeux verts étranges et fascinants, parfois agressifs, énigmatiques, scintillants et songeurs comme ceux de leur mère.

**ELISA REVERTER**

La Montagne Noire, 25 juillet 1939. France



